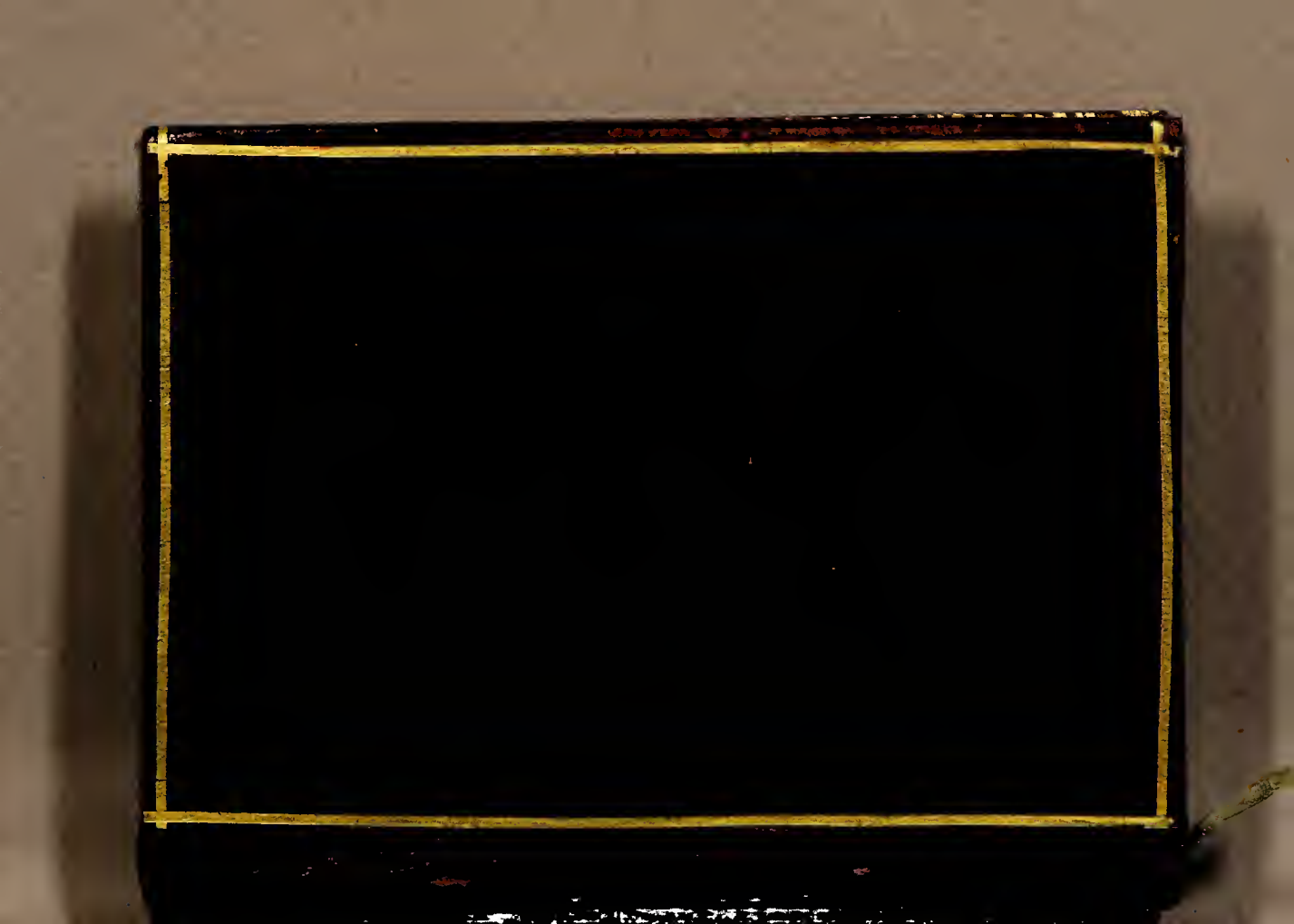


BIBLIOTHÈQUE
PORTATIVE
DU VOYAGEUR.

RP.ICR

HISTOIRES

DU PETIT

JEHAN DE SAINTRÉ,

ET DE

GÉRARD DE NEVERS,

PAR TRESSAN.

A PARIS,

CHEZ J. B. FOURNIER PÈRE ET FILS,
rue Hautefeuille, n.° 27.

AN X. — 1802.

RPJCB

HISTOIRE

DU PETIT

JEHAN DE SAINTRÉ.

AVANT-PROPOS.

Quoiqu'il paraisse, par le commencement de ce roman, qu'il ait été composé sous le roi Jean, les plus fortes raisons nous portent à croire qu'il ne peut l'avoir été que sous Charles VI.

La première, c'est que dans le chapitre 18, la dame des belles-Cousines appelle ses beaux-oncles, les ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne; et que la reine régnante l'appelle belle-Cousine, au lieu de l'appeler belle-nièce.

Secondement, on voit cités dans le roman plusieurs grands personnages connus pour avoir vécu sous Charles VI.

Troisièmement, l'histoire singulière, et tout au moins très-gaillarde du *Petit Jehan de Saintré*, se rapporte très-peu au ton des vertus épurées de Bonne de Luxembourg, fille du roi de Bohême, ainsi qu'à la noblesse et à la modestie qui régnaient dans sa cour. Ce roman nous paraît bien plutôt avoir été composé pour amuser, et pour plaire à la trop célèbre Isabeau de Bavière, qui fut également extrême dans ses aventures et dans ses forfaits.

On pourrait présumer que la dame des belles-Cousines est une des deux filles de Charles le Mauvais, roi de Navarre, gendre du roi Jean;

ce qui se rapporte au titre qu'elle prend de nièce de Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, frère de sa mère, fils du roi Jean, et chef de la maison de Bourgogne qui s'éteignit à la mort de Charles le Téméraire, et qui tomba dans la maison d'Autriche par le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, archiduc d'Autriche, de laquelle l'auguste impératrice Marie-Thérèse était l'unique et dernière descendante en droite ligne.

HISTOIRE

DU PETIT

JEHAN DE SAINTRÉ

ET DE-LA DAME

DES BELLES-COUSINES.

La cour du roi Jean était une des plus brillantes de l'Europe, non-seulement par la puissance du souverain d'une grande monarchie, mais aussi par la splendeur et la dignité que l'élévation de l'âme de ce roi, si digne chevalier, et les vertus aimables de Bonne de Luxembourg son épouse, y maintenaient. Jamais l'esprit de la chevalerie ne remplit mieux que dans ce temps ce que les principes sévères de valeur et de loyauté exigent d'un vrai chevalier; jamais l'amour (si quelquefois il eut accès dans cette cour) ne s'enveloppa plus exactement du voile de la décence et du mystère.

Le seigneur de Pouilly, l'un des plus puissants et des plus renommés chevaliers de la Touraine, avait amené le jeune damoisel Jehan de Saintré à sa suite, dans un voyage qu'il avait fait à Paris, pour rendre hommage à son souverain. Le seigneur de Saintré, son voisin, son égal et son ami, lui avait confié son fils unique. L'usage de ce temps était que les plus grands seigneurs, se défiant de l'éducation domestique dans leurs châteaux, et même un peu de la tendresse et de la faiblesse paternelles, envoyassent leurs enfants aux chevaliers de leurs parents et de leurs amis qu'ils estimaient le plus, pour leur procurer, par leurs conseils, par leur exemple et par leurs secours, la véritable, la dernière éducation qu'on appelait *bonne nourriture*; et c'était un honneur signalé qu'un père de famille faisait à celui de ses pareils qu'il avait choisi pour la faire recevoir à son fils.

Le jeune Saintré plut aux enfants d'honneur de la cour, qu'il surpassait tous en adresse et en agilité, sans leur faire jamais sentir une supériorité qui blesse dans tous les âges : il réussit sans peine à s'en faire aimer. Il plut également aux vieux seigneurs par son respect, et son attention à les écouter. Le roi lui-même l'ayant remarqué parmi les enfants de son âge, un jour que, domtant un cheval fougueux, il donnait déja des preuves de son adresse et de son intrépidité, il le demanda au seigneur de Pouilly, pour le faire élever parmi les enfants d'honneur et les pages de sa maison. Quoique Saintré n'eût encore que treize ans, son service devint bientôt assez agréable pour que le roi le

choisit entre ses compagnons pour le suivre à la chasse, et pour augmenter le petit nombre de ceux qui le servaient à table, au banquet royal.

Une des princesses dont le droit, par la naissance, était de faire porter son cadenas par ses officiers, et de manger à la table du banquet royal, ne manquait presque jamais de s'y trouver : chère à la reine, agréable à ses égales, elle parait le banquet par les charmes de sa figure; elle en était l'âme par les agréments de son esprit.

Cette dame, que l'auteur, par une juste et forte raison, ne désigne que par le nom de la dame des belles-Cousines, était dans la fleur de son âge, et veuve d'un grand prince dont les années avaient été le moindre défaut. Elle ne pouvait le regretter; et il paraissait naturel que, jeune et belle, elle pensât à un second hyménée. Mais, sachant trop bien que les mariages des personnes de son rang sont des actes de politique, et ne font pas naître le bonheur, elle avait fait le serment secret de conserver toujours son état heureux et sa liberté.

La dame des belles-Cousines était née vive et sensible, mais elle l'ignorait encore. Un vieux époux, chagrin et grondeur, avec lequel elle n'avait vécu qu'un an, n'avait eu ni le temps ni le don de le lui apprendre. L'auguste veuve ne s'occupait que de la considération que lui donnait son nouvel état, de la douce liberté dont elle jouirait toute sa vie. Née généreuse et bienfaisante, elle se formait une idée délicieuse des libéralités et des bienfaits que ses richesses immenses lui permettaient de répandre. On croira

sans peine, qu'elle était adorée de ses dames de compagnie. Dame Jehanne, dame Catherine et dame Ysabelle ne la quittaient presque jamais. Si son rang la forçait à garder en public avec elles l'air de la simple politesse et celui de la dignité, elle aimait à les faire jouir en particulier de tous les charmes de son esprit, et d'une douce égalité dont elle savait se rapprocher en cherchant à leur plaire, comme à des amies qui contribuaient à sa félicité ; mais elle n'avait encore besoin ni de leurs conseils, ni de leur discrétion. Quoique solidement instruite, et quoiqu'elle sût tout ce qu'une jeune princesse peut apprendre d'une pieuse éducation, la dame des belles-Cousines avait une imagination vive, et toute la gaîté des personnes de son âge : elle cherchait à s'amuser ; elle ne goûtait point les farces grossières et les spectacles ridicules de ce temps. Un de ses amusements favoris était d'aller sur un balcon, d'où l'on voyait dans un vaste préau les exercices de toute espèce dont s'occupait une jeunesse brillante, appelée par la naissance aux honneurs de la chevalerie.

Le petit Jehan de Saintré s'y distinguait parmi ses compagnons, par son adresse, sa force et son agilité. Sa taille n'était pas élevée ; mais elle était svelte, pleine de grâces, et très-nerveuse pour son âge.

Dès que le jeune Saintré apercevait la dame des belles-Cousines sur le balcon, le desir de se distinguer à ses yeux lui donnait une supériorité nouvelle sur ceux qui lui disputaient le prix. La jeune princesse le remarquait, se plaisait à

l'encourager; et lorsqu'elle le voyait empressé à la servir à la table royale, elle lui remettait son assiette couverte de confitures de toute espèce, et lui disait quelques mots de bonté qui le faisaient rougir et baisser les yeux. Ces yeux-là étaient bien beaux et bien touchants; mais ce n'était encore que ceux d'un enfant de quatorze ans: une étincelle du flambeau de l'amour leur était nécessaire pour les rendre plus brillants et plus dangereux. Ils ne tardèrent pas à s'animer, sans qu'il pût s'en douter lui-même. C'est ainsi qu'il passa à la cour les deux premières années de son service et de ses exercices militaires. Les écuyers du roi, les gouverneurs des pages faisaient également son éloge. Attentif à leurs différentes leçons, il leur prouvait sans cesse son émulation, la noblesse et l'élévation de son âme, et sur-tout sa modestie. Ils le proposaient pour exemple à ses compagnons, qui, subjugués par ses agréments et sa courtoisie l'entendaient louer sans envie. Ces mêmes écuyers, en rendant compte au roi des progrès des jeunes gentilshommes confiés à leurs soins, se faisaient honneur des talents et des dispositions du jeune Saintré. Ce prince écoutait avec interêt les louanges données au page qu'il s'était choisi lui-même; il les répétait dans sa famille, et la dame des belles-Cousines éprouvait déja la plus douce émotion en les écoutant. Plus attentive que jamais à se trouver au balcon à l'heure des exercices, elle n'avait jamais songé à réfléchir au motif secret qui l'y conduisait, quoiqu'en y arrivant ses yeux se fixassent d'abord sur le jeune Saintré. Elle faisait remarquer ce jeune homme à ses da-

mes favorites : s'il disputait le prix de la course, elle le comparait au léger Hippomène. Si, se servant d'armes courtoises, il apprenait à se servir des plus meurtrières dans les combats, il lui représentait le jeune Achille instruit par le centaure Chiron : cependant elle ne prenait encore que pour une douce sympathie l'intérêt vif qui l'attachait à ses succès.

Le jeune Saintré approchait de l'âge de seize ans. Les hommes commençaient à distinguer sur son front et dans ses yeux la noblesse et l'audace dont son âme était animée ; les femmes n'y trouvaient encore que de la douceur et de l'indifférence. Cependant il n'avait jamais montré tant d'activité, tant d'adresse à les servir : on le voyait au banquet royal voler au moindre signe des princesses. Ses soins adroits et prévenants furent souvent remarqués et applaudis par la reine ; mais personne ne s'aperçut que, s'attachant principalement à servir la dame des belles-Cousines, il retournait promptement derrière elle, dès qu'un autre service l'en avait écarté. Un jour que la chaleur du soleil rendait l'air étouffant, les dames ne purent s'empêcher d'entr'ouvrir leurs collets-montés, et d'écarter des gazes qui redoublaient une chaleur importune. Saintré, placé derrière le tabouret de la dame des belles-Cousines, ne put voir sans émotion et sans pousser un soupir, de nouveaux charmes qu'il admirait pour la première fois. La princesse se retournant dans ce moment s'aperçut de son trouble, et du feu qui brillait dans ses yeux. Son premier mouvement fut de sourire en regardant Saintré, qui rougit, et qui, pour

cacher son désordre, laissa tomber son assiette et s'éloigna. La princesse, émue de l'agitation qu'elle avait surprise, allait peut-être porter un regard dans son cœur; mais les ris de la reine et des autres dames, en voyant Saintré s'enfuir et se cacher dans la foule, ne lui en laissèrent pas le temps. La reine fit rappeler Saintré; elle eut la bonté de le rassurer, de le consoler d'une faute légère; et le jeune homme fut si fort attendri, que quelques larmes obscurcirent ses beaux yeux.

La dame des belles-Cousines ne put voir couler ces larmes sur des joues de lis et de roses, sans se dire dans son âme : Ah! que celle de Saintré me paraît noble et sensible! qu'il mérite bien que je répande sur lui mes premiers bienfaits, et qu'en lui donnant les moyens de déployer les vertus que tour-à-tour je découvre en lui, je parvienne à l'élever aux honneurs dont son courage le rendra digne! Ce moment fut décisif pour son âme; et, croyant ne suivre qu'un sentiment de justice et de générosité en distinguant un poursuivant-d'armes digne de toute sa protection, elle se livrait à un sentiment beaucoup plus tendre, toujours sans y réfléchir. Elle eût frémi sans doute, si la raison eût offert à ses yeux ce projet généreux comme le complot secret de réunir tous les moyens de lui plaire, et de l'aimer dans le silence. Mais nos lecteurs pardonneront peut-être à une belle et jeune veuve de n'avoir pas assez réfléchi quand elle était déja si animée. La différence est extrême entre une jeune personne dont le cœur parle pour la première fois, et la veuve du même âge, qui n'i-

gnore pas ce qu'il doit lui dire de plus, et comment elle doit se défendre. Une année de mariage, quoique passée presque entière dans les larmes vis-à-vis d'un époux odieux, était cependant suffisante pour multiplier en elle des idées inconnues à celle qui n'est encore agitée que par la curiosité et le desir de les acquérir. Ainsi elle était un peu coupable; mais sommes-nous assez innocents nous-mêmes pour ne pas aimer à l'excuser?

Saintré, de son côté, fut à peine retiré, qu'il réfléchit, dans le silence, à ce qui pouvait avoir occasionné cette fatale distraction, cause de ce qu'il venait d'essuyer. Il n'avait garde de l'attribuer à son service auprès de la dame des belles-Cousines; cependant les beautés, nouvelles pour lui, qu'il n'avait entrevues qu'un moment, se peignaient sans cesse à ses yeux; il ne voyait qu'elles, ne s'occupait que d'elles: mais il eût regardé comme une démence coupable d'oser les accuser. Son cœur palpitait, son imagination s'allumait lorsqu'il se peignait ce collet-monté comme un mur d'albâtre entourant un parterre embelli par les plus belles fleurs. Saintré aimait les fleurs dès son enfance; mais de ce moment le lis et la rose devinrent l'objet de sa préférence, et parèrent tous les jours son plus beau pourpoint.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels Saintré fut plus empressé que jamais à servir la dame des belles-Cousines, qui, toujours occupée de cet aimable damoisel, et croyant ne l'être que de sa fortune, ne perdait aucune occasion de lui dire quelques mots obligeants.

Un jour que la reine, ayant senti quelque envie de dormir après dîner, avait prié les belles-Cousines de se retirer pour quelques heures, la jeune veuve, en traversant une galerie qui conduisait à son appartement, aperçut Saintré qui regardait jouer à la paume dans le préau. Ce jeune page, voyant passer les écuyers qui précédaient la princesse, se plaça promptement un genou en terre avec bien du respect, mais en levant ses beaux yeux uniquement sur elle. La princesse ne put le voir sans une douce émotion; elle ralentit sa marche, et saisissant tout-à-coup un moyen que son esprit lui offrit, en le lui suggérant seulement comme une bonne plaisanterie : « Saintré, lui dit-elle, vous convient-« il de vous amuser dans une galerie à voir jouer « à la paume, ou à voir passer les dames? J'ai « depuis quelque temps envie de savoir si vos « sentiments répondent au bien que vos supé-« rieurs disent de vous; passez devant avec mes « écuyers, et suivez-moi. » Le jeune page obéit. « Mesdames, dit-elle tout bas aux dames de sa « suite, nous n'avons rien à faire en ce moment; « je vous prépare une bonne scène, et nous al-« lons bien rire de l'embarras où je vais mettre « le petit Saintré. »

Comme toutes ces dames étaient prévenues en sa faveur, elles applaudirent au projet de la princesse. Madame rentre dans son appartement : quelques moments après elle congédie tous les hommes de sa suite. Saintré fléchit le genou, et veut se retirer avec eux; la princesse l'en empêche. « Depuis long-temps, dit-« elle, j'ai des questions importantes à vous

«faire ; restez ici.» Le ton imposant qu'elle avait pris, fit rougir et intimida le jeune homme. Madame s'assit sur un petit lit de repos, et fit avancer Saintré au milieu de ses dames, debout et devant elle. — Saintré, lui dit-elle, je sais et je vois par moi-même que vous vous distinguez tous les jours de plus en plus parmi vos camarades ; je veux savoir de vous-même d'où vous vient cette émulation. — Saintré répondit modestement : Madame, si vous daignez m'en reconnaître, j'ai du moins celle de remplir mes devoirs, de bien servir mon maître dans sa maison, et de me rendre capable de le bien servir un jour à la guerre. — Je suis contente de votre réponse, lui dit la princesse ; mais enfin cette émulation ne naîtrait-elle pas aussi d'un sentiment plus vif et plus doux ? Allons, Saintré, faites-moi le serment de répondre à la question que je vais vous faire, et de me dire la vérité. — Ah bon Dieu ! répondit le jeune homme en mettant sa main sur son cœur, Madame, pourrait-elle me soupçonner d'oser lui mentir ?—Eh bien, dites-moi donc de bonne foi combien il y a de temps que vous n'avez vu votre dame par amours ? — Il rougit, pâlit tour-à-tour, baissa les yeux, et resta muet à cette question. Les dames se mirent à rire de son embarras, qu'elles redoublèrent. La princesse répéta jusqu'à trois fois la même question, sans pouvoir en arracher une réponse. — Il est bien vilain à vous, lui dit-elle, de commencer sitôt à manquer au serment que vous venez de me faire ; et je vous ordonne expressément de me dire combien il y a que vous n'avez vu vo-

tre dame par amours. — Ah ! Madame, dit-il d'une voix étouffée, et déja les yeux pleins de larmes, je ne sais que répondre, et je n'en ai point — Comment, reprit-elle, il n'existe aucune femme au monde qui vous soit chère ? — A ces mots, Saintré souleva doucement ses paupières, fixa un instant ses beaux yeux sur ceux de Madame, et répondit en balbutiant. *Ah! vraiment si, Madame.* . — Mais, comme embarrassé de ce premier mouvement, il baissa promptement les yeux et la tête, et resta muet, en tortillant sa ceinture avec ses doigts. Madame devenant plus pressante, et voulant absolument qu'il lui nommât celle qu'il préferait, Saintré, après avoir long-temps hésité, lui dit : *Par exemple*, Madame, *j'aime bien madame ma mère et ma sœur Jacqueline.* — Oh ! je le crois bien, Saintré, ajouta Madame ; mais ce n'est pas d'elles que je veux parler : dites-moi absolument si vous n'avez pas encore vu quelque dame à laquelle vous ayez donné votre cœur ? — A ces mots, qui parurent un coup de foudre au jeune et timide Saintré, il resta plus muet, plus confus que jamais ; et, pressé de nouveau de répondre, à peine Madame put-elle entendre le *non, Madame*, qu'il dit tout bas et en detournant la tête. Madame feignant d'entrer en colère : — Eh bien, mesdames, ne l'avais-je pas prévu, leur dit-elle en les regardant toutes, que Saintré démentirait peut-être bientôt la bonne opinion que nous commencions à prendre de lui ? — Les dames, en retenant une très-forte envie de rire, entrèrent dans la plaisanterie, et firent une très-grande honte à Saintré de sa réponse à Madame. Sa-

chez, misérable gentilhomme que vous êtes, lui dit Madame d'un air courroucé, que vous me donnez la plus mauvaise opinion de vous; que jamais vous ne parviendrez à rien d'honnête; et que vous resterez indigne des honneurs attachés à la chevalerie. Eh! ne savez-vous pas que le premier sentiment nécessaire à tout noble poursuivant-d'armes, c'est de choisir une dame qu'il aime par amours, à laquelle il doit rapporter toutes ses pensées, toutes ses actions; et qui seule puisse élever son courage? Et quel sentiment pensez-vous qui ait pu pénétrer et élever aux grandes actions l'âme du grand Lancelot du Lac, et celle du malheureux et passionné Tristan de Léonois? L'un aimait et était aimé de la belle reine Genièvre, et l'autre adorait la blonde et charmante Yseult. Allez, allez, sortez de ma présence; non, je n'espère plus rien de vous.

Le pauvre petit Saintré n'était déja plus en état d'obéir à cet ordre cruel: à peine avait-il été proféré, que tombant sur ses genoux, et fondant en larmes, il levait des mains suppliantes vers Madame; et, se prosternant sur ses jolis pieds, il cherchait à les baiser, et les baignait de ses larmes. La princesse prit ce moment pour sourire à ses dames, et pour leur faire un signe qu'elles entendirent. Elles se levèrent d'un commun accord; et, se mettant à genoux autour du petit Saintré, elles conjurèrent Madame d'avoir pitié de lui, de lui pardonner, et de lui donner le temps de se remettre du trouble et de la douleur qu'elle venait de répandre dans son âme. « Mes chières amies, leur dit-elle, j'y consens

« pour l'amour de vous, bien que j'espère peu « de si pauvre écuyer, qui ne sait encore aimer, « et dont le cœur flétri presque auparavant que « d'éclore, ne peut promettre de s'élever aux « grandes actions. Je veux bien lui donner jus- « qu'à demain au soir: qu'il se trouve dans la « galerie lorsque je me retirerai de chez la reine ; « et nous verrons ce que nous pouvons en atten- « dre. »

Le petit Saintré se retira bien tristement et bien doucement, à reculons, faisant de grandes révérences aux dames, mais les yeux gros de larmes, le cœur serré, et sans oser ni pouvoir dire un seul mot. Il passa la nuit dans ce même état; et le lendemain, en retournant à son service, il se garda bien de se présenter pour servir la dame des belles-Cousines ; il se garda bien plus de se trouver, le soir, sur son chemin, dans la galerie qui conduisait chez elle.

La princesse, qui l'avait cherché vainement des yeux pendant tout le jour, et qui ne le trouva pas le soir sur son passage, dit à ses dames en riant, lorsqu'elle fut rentrée : Nous avons fait tant de peur au petit Saintré, qu'il nous fuit, et que nous ne le reverrons plus.—Mais ce qu'elle disait d'un ton léger, et ce qu'elles prenaient pour une plaisanterie, la rendit cependant assez sérieuse lorsqu'elles furent retirées ; et la jolie mine de Saintré, ses larmes, son air suppliant, se peignirent à son imagination assez vivement pour la tenir éveillée et la faire rêver pendant une partie de la nuit.

Le lendemain fut un jour de fête à la cour, où la reine fit appeler à dîner aux tables dressées

près de la sienne, toutes les dames qui avaient l'honneur d'être admises à son cercle. Celles de la dame des belles-Cousines y parurent avec éclat; et bientôt, ayant aperçu Saintré, elles lui firent vainement quelques signes pour qu'il s'approchât d'elles. Saintré s'en éloigna toujours, servit les dames de la duchesse de Bourgogne, et ne put jamais se résoudre à servir celles qui, la veille, avaient été témoins de ses larmes et de sa confusion. Elles en rirent beaucoup le soir avec la princesse, qui leur dit qu'elle s'y prendrait de façon à le forcer de se rendre à ses ordres; qu'il n'en était pas quitte avec elle, et qu'elle voulait jouir encore une fois de son embarras. Le lendemain, en effet, elle fit appeler Saintré, et lui dit qu'il apprenait de bonne heure à manquer à la parole qu'il donnait aux dames; qu'elle voyait bien qu'il avait besoin de leçons sur les devoirs d'un digne poursuivant-d'armes, et que, pour cette fois, elle lui ordonnait expressément de l'attendre dans la galerie au moment qu'elle se retirerait.

Saintré, forcé d'obéir, se rendit le soir; et dès qu'il vit arriver Madame, il joignit de lui-même ses écuyers, n'osant lever les yeux sur elle : il la précéda dans son appartement, où la princesse l'ayant aperçu, chargea madame Ysabelle de le retenir, lorsqu'elle congédierait ses officiers. Madame Ysabelle, s'acquittant fort bien de sa commission, ne fit que de très-douces plaisanteries au jeune homme, et sut l'arrêter au moment où, malgré elle, il voulait se retirer avec les officiers.

La dame des belles-Cousines, affectant un air

très-grave, s'assit, comme la veille, sur un petit lit, fit approcher le petit Saintré plus près d'elle que jamais; et l'ayant fait entourer par ses dames, elle lui fit les reproches les plus amers, en lui disant qu'il avait manqué à sa parole, et qu'il était dans le cas odieux d'être traité de foi-mentie. A ces mots, le pauvre enfant sanglota; sa tête tomba sur sa poitrine; ses lèvres, entr'ouvertes et vermeilles, étaient tremblantes, et laissaient voir des dents charmantes. Ah! qu'il était attendrissant dans cet état! le pauvre enfant se croyait diffamé pour toujours. On sait combien la honte ajoute à la beauté, quand elle n'a que la nuance de la pudeur. Madame en fut touchée; et les soupirs redoublés de Saintré portant jusque sur son front un souffle pur et une chaleur brûlante, elle se hâta de le rassurer. — Calmez-vous, Saintré, lui dit-elle; vous êtes encore à temps de tout réparer: votre repentir me touche, et j'oublierai vos torts, si vous m'avouez enfin quelle est la dame que vous aimez le mieux, après votre mère et votre petite sœur Jacqueline. — Enfin, Saintré balbutiant, et croyant avoir trouvé la meilleure défaite, répondit: — *Eh bien, puisque Madame l'ordonne, je lui dirai que j'aime bien Matheline de Coucy.* — « Eh! mon pauvre petit Saintré, que me di-« tes-vous là? et comment voulez-vous que je « croie qu'une enfant de dix ans a pu toucher « votre cœur? Ce n'est pas que la petite Mathe-« line ne soit charmante, du plus haut parage, « et que vous n'eussiez bien placé votre attache-« ment: mais quel retour pourriez-vous espérer « d'une enfant? quels services, quels bons con-

« seils en pourriez-vous attendre? Ah! vous me « trompez plus que jamais, Saintré; mais ne « prétendez pas m'en imposer. »

Saintré, qui croyait avoir trouvé la meilleure défaite, fut bien confondu lorsque la princesse lui prouva qu'elle était si mauvaise; et ses larmes recommencèrent à couler. Les trois dames ayant enfin pitié de ce charmant enfant, s'écrièrent à-la-fois: — Ah! c'en est assez, madame, ayez pitié de son embarras; notre présence doit le redoubler; sa discrétion doit vous plaire: il n'ose devant nous vous avouer le nom de celle qu'il aime, mais daignez l'interroger seule dans votre cabinet: nous osons croire qu'il craindra moins de s'expliquer.

La dame des belles-Cousines avait déja pensé plus d'une fois à ce moyen de parler à Saintré plus librement. Elle fut bien aise, sans doute, qu'il lui fût suggéré. « Peut-être avez-vous rai- « son, dit-elle à ses dames; et, par égard pour « vous qui daignez le plaindre, je veux bien « employer cette dernière ressource. » A ces mots, et ayant toujours l'air de plaisanter vis-à-vis de ses dames, elle se leva, dit à Saintré de marcher devant elle, et le conduisit dans un arrière-cabinet, séparé de sa chambre par un grand cabinet de toilette; et, s'asséyant sur un petit lit pareil à celui qu'elle quittait (1), elle

---

(1) Cet arrière-cabinet s'appelait alors un oratoire; mais la richesse des ornements, les parfums, les meubles élégants et commodes ren-

recommença ses questions d'un ton un peu plus bas et plus affectueux au jeune Saintré, qu'elle fit encore approcher debout plus près d'elle. Le jeune homme rougit encore, et hésita quelques moments de répondre, mais il ne pleurait plus; et, levant timidement ses beaux yeux sur ceux de Madame, qui ne tenaient rien de la colère, et qui brillaient d'un feu doux et céleste, il s'enhardit à lui répondre : —Hélas! Madame, quand même j'oserais commencer à former les premiers vœux de ma vie, pourrais-je me flatter qu'ils fussent écoutés? Quelle est celle qui daignerait jeter les yeux sur un pauvre jouvenceau sans réputation, sans expérience, et l'écouter favorablement? — Pourquoi vous défier de vous-même à ce point, reprit la princesse avec vivacité? N'êtes-vous pas de très-noble race? n'êtes-vous pas joli, bien fait, et distingué parmi tous vos camarades? — Madame est bien bonne, répondit-il d'une voix douce et d'un air timide; je me rends justice, et je sens que l'honneur de servir une dame, et d'en être avoué, ne peut être encore mon heureux partage. — En vérité, Saintré, reprit-elle, vous avez trop mauvaise opinion de vous. N'avez-vous pas des yeux pour la voir, un cœur pour l'aimer, une bouche pour

---

daient ces oratoires des asyles agréables et utiles, autant que le peuvent être de nos jours les plus tranquilles et les plus délicieux boudoirs. Nous observons avec plaisir, qu'ils sont à la cour et à la ville de la plus haute antiquité.

le lui dire, du courage et des bras pour la servir? — Nous supprimons quelques autres détails plus flatteurs, dans lesquels l'auteur dit que la dame des belles-Cousines entra pour animer son amour-propre. Ne pouvant vaincre sa modestie : — Vous voulez donc n'être jamais bon à rien, lui dit-elle, et manquer de ce sentiment plein de chaleur, qui fut toujours l'âme des chevaliers les plus renommés ? Si par hasard vous étiez agréable aux yeux de quelque femme, il faudrait donc qu'elle vous le déclarât elle-même, et qu'elle s'humiliât jusqu'à vous prévenir ? Saintré, commençant à se rassurer, lui répondit : — Ah ! Madame, si cette dame vous ressemblait, qu'elle aurait peu de peine à me faire tomber à ses genoux, et à s'assurer à jamais de ma foi ! — A peine eut-il prononcé ces mots, qu'effrayé de ce qu'il avait osé dire, sa tête retombant sur sa poitrine, et ses genoux tremblants le soutenaient à peine. La dame des belles-Cousines avait besoin de ce moment de trouble pour se remettre un peu du sien ; mais le sien était délicieux. Après quelques moments de silence, elle prit sa main tremblante, et lui dit : — Ecoutez-moi, Saintré ; je sais que, quoique bien jeune encore, vous êtes rempli d'honneur : eh bien ! si c'était moi qui eût daigné jeter les yeux sur vous pour m'attacher à jamais votre âme et vos volontés, et pour vous élever à la plus haute fortune, oseriez-vous me prêter le serment de m'être à jamais fidèle, de n'avoir d'autres volontés que les miennes, d'être d'une discrétion à toute épreuve, et de mourir plutôt que de changer et de me compromettre ? — Ah ! Madame, s'écria-t-il, si

je le jurerais !... — A ces mots, fléchissant un genou, attachant ses yeux sur les siens, et se prosternant, la bouche collée sur sa belle main, qui ne put s'empêcher de serrer un peu la sienne: —Ah! oui, Madame, je le jurerais; et la mort et les enfers déchaînés ne me feraient pas manquer à mes serments.—Eh bien, dit-elle d'une voix aussi douce que tendre, jurez-le-moi donc, mettez votre main dans la mienne; et, de ce moment, regardez-moi comme votre unique, votre tendre amie, une amie qui se croit en possession de celui qu'elle a choisi pour lui faire sa fortune, et pour faire son propre bonheur.—Elle ne put prononcer ces mots sans appuyer sa belle bouche sur le front brûlant de Saintré, qui tombait éperdu de surprise et d'amour à ses genoux.

Après s'être un peu remise de ce premier moment, si vif, si desiré par les tendres amants, la princesse se rassit; et prenant encore la main de Saintré qu'elle serra plus tendrement :—Mon ami, lui dit-elle, c'est à moi de vous instruire de tous les devoirs d'un bon et loyal chevalier; et ces premiers moments doivent être employés à vous éclairer sur ceux dont vous devez faire les principes constants des sentiments de votre cœur et des actions de votre vie.

Nous craindrions d'ennuyer le lecteur bien plus que nous n'espérerions l'édifier, si nous rapportions les quarante à cinquante pages que l'auteur emploie à rendre compte des doctes leçons que la dame des belles-Cousines donne à son jeune amant. Elle commence par lui paraphraser le *Pater*, le *Credo*, le *Confiteor*, comme étant en effet les consolations de l'âme et la lu-

mière pure de l'esprit : elle s'attache ensuite à lui inspirer une sainte horreur des sept péchés mortels, dont elle lui fait les plus longs détails ; et plus de quatre-vingts passages latins, tirés des pères de l'église, de la bible, des philosophes et des poètes anciens, viennent à l'appui de ce long sermon. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de dire à quel point l'état présent de son cœur lui fit adoucir sa morale en parlant de ce septième péché, le plus dangereux sans doute, puisqu'il est le plus doux à commettre. Ici nous croyons devoir recourir au texte de l'auteur, de peur qu'on ne nous soupçonnât d'avoir voulu tourner en badinage les sérieuses et respectables leçons qu'elle lui donne sur tout le reste. Après lui avoir rapporté un *dictum* latin de Boëce, qui ne peint que la laideur de ce péché, elle conclut ainsi :

« Et pour ce, mon ami, dit-elle, que ce pé-
« ché est si très-déshonnête, le vrai amoureux à
« tout son pouvoir doit le fuir ; et si par vive
« contrainte d'amour il y écheoit, tant et très-
« tant sont les très-angoisseuses peines et dan-
« giers que les loyaux amants ont à souffrir,
« que ce ne leur doit point être compté à péché
« mortel ; et si aucun péché y a, vraiment il
« doit être éteint par lesdites peines si grandes :
« donc par ainsi je puis dire que le vrai amou-
« reux, tel que je le dis, de ce mortel péché et
« de tous les autres est quitte, franc et sauve. »

La dame des belles-Cousines continue à l'instruire de tout ce qui tient aux dix commandements de Dieu, à ceux de l'Eglise, et sa redoutable érudition lui fournit encore autant de pas-

sages tirés des mêmes sources. Elle finit par tout ce qui tient aux mœurs de la vraie chevalerie : elle appuie sur la fidélité, sur la discrétion qu'un loyal chevalier doit à sa dame, avec une énergie qui porte bien naturellement à croire que cette dernière leçon est un peu intéressée, et que la dame a déja pris son parti sur le prix dont elle doit payer l'usage de ses leçons.

Le jeune Saintré, qui l'a toujours écoutée avec l'attention et l'attendrissement dont une belle âme ne peut se défendre, renouvelle ses serments, et tombe à ses genoux pour les répéter encore. Il ose reprendre cette belle main dans laquelle elle lui a fait déposer ses premières promesses ; et, sans se douter que ses respects sont en ce moment les plus tendres caresses, et sont reçus de même que des transports par une âme sensible, il baise, il couvre de larmes de joie et d'amour cette charmante main qu'elle se plaît à lui abandonner.

La dame des belles-Cousines était attentive à tout pour perfectionner son jeune et aimable élève. Son petit amour-propre de vingt-un ans, était même flatté de se trouver digne d'instruire et de former un damoisel qui avait déja près de trois mois plus que seize ans. Ses soins se portèrent jusque sur sa parure. Rien ne sembla lui échapper dans l'examen de tous ses vêtements : ils étaient alors si bizarres, et même plus variés et plus nombreux que ceux de nos jours. Elle n'en put trouver aucun qui répondît à la taille élégante et svelte du jeune Saintré. Elle blâma le choix des étoffes et des couleurs, et sur-tout la façon mal-adroite et

maussade dont les tailleurs avaient arrangé ces vêtements sur une créature charmante. Elle ouvrit une petite armoire, et rapportant une petite bourse tissue des couleurs qu'elle portait pour livrée avant que d'être mariée, et que les tristes et sombres cordelières du veuvage servissent d'attache à sa robe, elle la remit entre ses mains. « Mon ami, lui dit-elle, prenez ces « douze écus d'or; servez-vous-en pour vous faire « habiller par les premiers ouvriers qui travail- « lent pour le roi. Faites-vous bien joli pour di- « manche prochain; dépensez hardiment cet « argent. »

Le bon petit Saintré hésitait beaucoup à recevoir cette bourse : — Eh mais! Madame, dit-il, je n'ai pas encore mérité vos bienfaits. — Je n'en juge pas comme vous, répondit la princesse; j'espère même, ajouta-t-elle en rougissant un peu, que vous les mériterez mieux de jour en jour; et je suis assez grande dame pour ne vous laisser manquer de rien de tout ce qui pourra vous rendre agréable au roi mon cousin, et contribuer à vous élever aux plus grands honneurs. Ah çà, mon ami, poursuivit-elle, en voilà assez pour cette fois; mes dames attendent depuis long-temps : je vais faire la courroucée en vous congédiant; ayez bien l'air d'en être honteux et affligé. Mais croyez, ajouta-t-elle en lui baisant le front, que vous avez en moi la plus tendre et la plus fidèle amie.

A ces mots, Madame sortit, ayant bien besoin que ses yeux animés annonçassent de la colère; et poussant Saintré dehors par le dos : — Oh!

pour le coup, dit-elle à ses dames, je renonce à jamais rien faire de bon de ce chétif écuyer, et je ne l'admettrai plus en ma présence. — Saintré, cachant avec les mains ses yeux brillants des feux de l'amour, fit semblant de sangloter. — En vérité, Madame, dit la bonne dame Catherine, vous maltraitez trop ce jeune homme; n'en désespérez pas encore : peut-être à la fin en serez-vous plus contente. — Nous verrons, dit la dame des belles-Cousines, mais je conserve bien peu d'espoir.

Saintré sortit, la joie la plus vive dans le cœur, et le sentant palpiter en pensant à sa dame. Il alla cacher ses transports et ses douze écus d'or dans sa chambre. Il dormit peu sans doute : dès que le jour parut, il courut chez tous les ouvriers du roi, qui, connaissant et chérissant déjà ce jeune homme, se firent un plaisir de le bien servir; et le dimanche, tous parurent à-la-fois chargés de ce qui devait le parer. Le commandant se trouvait présent : son étonnement fut extrême. Eh! mon bon petit ami, dit-il à Saintré, je crois que vous avez compté avec vos receveurs. — Saintré répondit en souriant : C'est ma bonne maman qui m'a envoyé douze écus d'or pour m'aider à me tenir propre; elle m'en promet encore, et je ne peux mieux l'employer qu'à faire honneur à mon service. — Eh bien, vauriens que vous êtes, dit le commandant à ses camarades, n'ai-je pas bien raison de vous donner Saintré pour exemple? Lequel de vous saurait aussi bien employer son argent? La plus grande partie n'irait-elle pas chez le marchand de vin ou ailleurs? Courage,

mon ami Saintré ! j'en rendrai compte au roi, et soyez sûr de moi pour vous servir.

Le jeune homme parut à la cour, le jour même, avec sa nouvelle parure. On le trouva plus joli, mieux fait que jamais. Mais on fut curieux de savoir quelle livrée il portait à ses aiguillettes ; elles étaient assez remarquables pour exciter des questions : on pense bien qu'il n'eut garde d'y répondre. La reine même fut du nombre de celles qui se tourmentèrent vainement à ce sujet ; et cette princesse, instruite des scènes qui s'étaient déja passées entre la dame des belles-Cousines et lui, la pria de les renouveler, pour pousser à bout la discrétion du jeune page.

La dame des belles-Cousines ne demandait pas mieux. Elle suivait sans cesse des yeux celui dont elle occupait le cœur. Saisissant ce prétexte, elle l'appela, et lui dit d'un ton assez haut : « J'ai ce soir à vous parler de la part de « la reine ; je vous ordonne de vous trouver dans « la galerie, et de m'y attendre. » Saintré eut l'air de recevoir cet ordre avec peine ; il savait déja dissimuler.

Il se trouva le soir sur le passage de Madame, se joignit aux écuyers, et donna le temps aux dames de la princesse de le retenir, lorsqu'il parut vouloir se retirer avec eux.

Madame l'examina légèrement dans sa nouvelle parure, en présence de ses dames ; mais elle pensait que bientôt elle pourrait s'en dédommager. Elle débuta donc par des questions impérieuses, auxquelles Saintré répondit d'un air assez embarrassé, mais très-négatif sur l'ob-

jet de ses demandes... La bonne dame Catherine prenait, à son ordinaire, le parti de Saintré; Madame lui dit d'un ton courroucé : — Vous le gâtez, mesdames ; il s'autorise de votre présence. Allons, allons, suivez-moi, jeune homme ; ou vous répondrez comme je l'exige, ou vous ne remettrez jamais les pieds chez moi. Saintré la suit, les yeux tristes et baissés, et les tournant en soupirant vers ces dames. Ce nuage apparent fit place à la joie la plus vive. Comment la peindre, comment exprimer ce que tous deux sentirent? Madame, à peine arrivée à son oratoire, moins éclairé qu'à l'ordinaire, s'était assise sur le petit lit. Saintré s'était déjà précipité à ses genoux ; elle allait baiser son front : mais ce front était déjà baissé ; et Saintré, voyant ce parterre de fleurs, entouré de murs d'albâtre, qui l'avait un jour si vivement frappé, lui rendait le plus vif et le plus doux hommage.

La dame des belles-Cousines, malgré sa première émotion, malgré tout ce qu'elle prévoyait et ne craignait déjà plus, repoussa doucement Saintré, le fit relever ; et ce fut alors qu'elle lui parut ne s'occuper que de son nouvel ajustement. Il est vrai de dire que les ouvriers du roi s'étaient surpassés ; et Madame trouva que jamais pourpoint mieux coupé, n'avait renfermé une taille si bien prise et si pleine de grâces. Toutes les autres pièces de sa parure furent examinées et louées tour-à-tour avec le degré d'attention que chacune méritait. Cet examen fut long ; il ne le parut à aucun des deux.

Pendant cette douce occupation de la prin-

cesse, Saintré, qui en partageait les détails et les charmes, avait son occupation particulière; il observait ce grand collet-monté qui s'entr'ouvrait sur une fraise qui venait de tomber sur un cou d'albâtre. De pareils examens deviennent quelquefois assez intéressants pour que l'on s'oublie soi-même : nous ignorons jusqu'à quel point cet oubli fut porté; l'auteur craint de le dire : cette crainte est bien indiscrète.

L'aimable princesse, après avoir donné toutes les leçons de prudence qu'une jeune veuve pleine d'esprit, nourrie dans la cour la plus brillante, peut et doit donner à son jeune élève, s'aperçut que la conversation avait duré long-temps. Ses dames devaient s'être ennuyées; et elle savait que l'ennui de trois jeunes dames de la cour ne peut être adouci que par un peu de médisance. Elle se pressa d'avertir Saintré qu'elle allait le bannir pour toujours, en apparence, de son appartement, et qu'elle lui défendrait de se trouver jamais le soir sur son passage. Mais qu'elle fut belle, qu'elle fut touchante, lorsque, lui présentant une clef en rougissant, elle lui dit que cette clef ouvrait la porte d'une garde-robe qui donnait sur un corridor écarté! « Vous en « ferez usage, lui dit-elle, quand le mystère et « la nuit envelopperont le palais. Vous ne pour- « rez jamais me surprendre; vous me trouverez « toujours occupée de vous. Prenez, ajouta-t-elle, « prenez les soixante écus d'or que renferme cette « bourse tissue de mes cheveux. Ce n'est que par « degrés que vous pouvez briller dans cette cour « sans me compromettre; les nouvelles parures « dont je vous prie d'orner votre figure char-

« mante, pourront passer pour un nouveau don « de votre mère. »

A ces mots, tirant une épingle et la mettant dans ses dents : « Soyez attentif, ajouta-t-elle, « à ce nouveau signe, mon ami ; vous vous sou- « viendrez, lorsque je le répéterai, d'y répon- « dre en frottant votre œil droit : ne me parlez « jamais en public que je ne vous appelle ; per- « sonne ne pourra soupçonner notre intelli- « gence. »

Saintré baisa mille fois avec feu la clef, et la main qui la lui présentait. Tous deux allèrent retrouver les trois dames qui s'étaient endormies après avoir fini leurs ouvrages, et avoir épuisé ce qu'elles savaient de contes. « Eh bien, « dame Catherine, dit la princesse, aurez-vous « encore la faiblesse de prendre le parti de ce « gentilhomme, sans foi, sans cœur et sans élé- « vation ? Sortez pour toujours de chez moi, « ajouta-t-elle en regardant Saintré ; vous vous « montrez trop peu digne de mes bontés, pour « y être souffert. »

Saintré parut anéanti ; et, saluant ces dames avec un air pénétré, il se retira le cœur rempli du sentiment de son bonheur. Peu de jours après il parut à la cour, plus brillant que jamais. « Il avait une robe de fin bleu doublé de fins « agneaux de Romélie, un chaperon garni de « marte de Sibérie. » Peu de seigneurs parurent aussi bien vêtus ; aucun n'avait autant de grâces et la taille aussi déliée. La reine s'arrêta quelques instants pour le regarder en allant à la messe ; mais la belle-Cousine, qui la précédait, avait passé sans avoir eu l'air de l'apercevoir.

La reine, en sortant de son oratoire, le voyant une seconde fois, le fit remarquer à cette princesse. — Je suis bien curieuse de savoir, lui dit-elle, comment le jeune Saintré peut faire autant de dépense pour se parer : vous devriez bien l'interroger à ce sujet. — J'ose vous avouer, répondit Madame, que je suis si peu satisfaite des réponses qu'il m'a faites précédemment, que je n'ai nulle envie à présent d'être informée de ce qui le touche ; et ce ne sera que pour vous plaire et pour vous obéir que je l'interrogerai. — En effet, lorsque la reine fut rentrée dans son appartement, Madame fit appeler Saintré dans l'antichambre. — Nous vous trouvons toutes si paré pour un simple page, lui dit-elle, que nous sommes curieuses de savoir qui peut vous en fournir les moyens ? — Madame, répondit Saintré, d'un air respectueux, mon père et ma mère m'aiment tendrement ; ils veulent que je fasse honneur à mon service ; et, me voyant d'âge à espérer que le roi daignera continuer à m'employer dans un nouveau grade, ils m'ont envoyé de quoi me mettre en état de paraître quelquefois à ses yeux sous d'autres habits que ceux de page, que je suis honteux de porter à dix-sept ans. Ah Madame, ajouta-t-il en se jetant à ses pieds, que votre altesse royale serait bonne, si elle daignait me protéger et m'obtenir la place d'écuyer tranchant ! Mes parents n'attendent que ce moment pour m'envoyer tout ce qu'il me faut encore pour me soutenir avec honneur dans ce nouvel état. — Nous verrons, répondit la princesse d'un air sec ; en attendant, remerciez Dieu de

vous avoir donné une si bonne mère, et priez-le de vous la conserver.

La dame des belles-Cousines, rentrée chez la reine, ne s'empressa pas de satisfaire à sa curiosité. Elle attendit que cette princesse lui dît : — Eh bien, belle-Cousine, avez-vous interrogé Saintré sur ce que nous voulons savoir? — Vraiment, répondit-elle, il se vante que ses parents le soutiendront en tel état que le roi voudra lui donner; il se plaint de n'être que simple page à dix-sept ans; il a même osé me prier d'en parler à vos majestés, et de demander pour lui la place d'écuyer tranchant : mais je m'en garderai bien avant de savoir s'il la mérite. — En pouvez-vous douter, lui dit la reine, à tout le bien que les écuyers et ses autres supérieurs rapportent de ses mœurs, de son application à ses devoirs, et de sa gentillesse? Oui, belle-Cousine, il a raison; et puisque vous me paraissez si froide sur ce qui le touche, je veux me charger moi-même d'en parler au roi.

La famille royale alors était prête à se mettre à table; et dès que le roi parut, la reine lui fit remarquer Saintré qu'il n'avait pas d'abord reconnu sous sa riche et nouvelle parure. Il lui plut assez pour accorder sur-le-champ à la reine ce qu'elle demandait pour lui; et, curieux de voir comment il s'acquitterait de la charge d'écuyer tranchant, il appela son premier maître-d'hôtel, et lui ordonna de mettre sur-le-champ Saintré en fonctions. Saintré, alors confondu avec ses camarades, se préparait à remplir sa tâche ordinaire, lorsque le maître-d'hôtel vint

lui attacher la serviette et les autres marques de sa charge. Il le conduisit ensuite aux genoux du roi. — Mon ami Saintré, lui dit ce bon et brave prince, moi-même je vous ai choisi pour mon page; vous m'avez toujours plu, et j'espère vous voir croître toujours en honneurs et en loyale chevalerie. Je vous ordonne sur mon état à trois chevaux, et deux hommes pour vous servir, en attendant mieux. Remerciez la reine, qui m'a parlé de vous. — Saintré, se précipitant à leurs pieds, embrassa les genoux de ce bon maître, et baisa le bas de la robe de sa bienfaitrice. Toutes les dames belles-cousines, assises au banquet royal, applaudirent à la grâce que le roi venait d'accorder, et toutes donnèrent une marque de bonté au nouvel écuyer, hors celle que cette grâce pénétrait de la joie la plus vive. « Vraiment, Saintré, lui « dit-elle, bien avez-vous à travailler pour mé- « riter le guerdon que vous recevez avant de l'a- « voir mérité, de préference sur vos pareils. » Saintré l'écouta d'un air soumis sans lui répondre, et sur-le-champ commença son service avec une grâce et une adresse qui firent applaudir de nouveau à la faveur qu'il venait d'obtenir.

La tendre et charmante veuve le regardait souvent du coin de l'œil, et recevait dans son âme sensible les louanges que l'on donnait à son jeune amant. Ne pouvant résister à la tendre émotion qui l'agitait, elle employa le signal de l'épingle, auquel Saintré répondit avec la joie la plus vive, en se frottant l'œil droit, et en les élevant tous deux au ciel. La nuit vint: qu'il lui fut doux d'être payé par l'amour de

feintes rigueurs de la bienséance! Saintré n'en oubliait aucune; la dame les avouait toutes: jamais on ne trouva plus de plaisir à se plaindre; jamais on ne songea moins à s'excuser.

La dame des belles-Cousines, aussi généreuse que tendre, s'était occupée déja des dépenses auxquelles le nouvel état de Saintré l'obligeait. Quatre cents écus d'or qu'elle lui donna furent plus que suffisants pour payer les trois chevaux, les faire équiper superbement, faire couvrir les valets de riches livrées, et répandre ses libéralités sur tous les gens des écuries du roi, qui lui avaient prouvé leur attachement pendant son premier service.

Saintré se fit estimer de plus en plus en exerçant son nouvel emploi. Le roi Jean ne pouvait se passer de lui à sa table; il s'en faisait suivre à la chasse. Adroit à la joute, redoutable dans les tournois, léger, plein de grâces, et dans un bal occupé de plaire sans cesse, les vieux chevaliers le donnaient pour exemple à la jeunesse: les dames louaient son air noble et galant; plusieurs, peut-être, desiraient sa conquête. La dame des belles-Cousines était la seule qui conservât un air froid et sévère lorsqu'elle le rencontrait en public: mais l'épingle jouait souvent son jeu.

C'est ainsi que Saintré passa plusieurs années. Lorsqu'il eut atteint l'âge de pouvoir prétendre à l'honneur d'être chevalier, les bienfaits de sa dame lui furent assez prodigués pour le rendre le plus magnifique des aspirants. Il était d'usage que le bachelier ou écuyer-expert qui demandait l'ordre de la chevalerie, débutât par

quelque entreprise d'armes qui signalât son courage, et rendît son nom assez célèbre pour lui mériter l'accolade et les éperons dorés. Il avait si souvent traité ce sujet avec la dame des belles-Cousines, que, quoiqu'il lui en coûtât de se séparer de lui pendant quelque temps, elle ne s'occupa plus qu'à diriger son entreprise de manière à rendre son amant également célèbre par sa magnificence et par sa valeur. — Je veux, dit-elle, que vos hérauts portent votre défi dans les quatre cours les plus puissantes de l'Europe, où vos combattants recevront de vous de riches présents; et pour marque de votre entreprise, vos hérauts publieront que ceux qui se présenteront pour vous combattre, ou seront tenus de vous enlever à force d'armes le riche bracelet que je veux moi-même attacher à votre bras, ou de vous faire un riche présent pour gage de votre victoire, qu'à votre retour vous présenterez à votre dame.

A ces mots, elle ouvrit un grand coffre plein d'or; et Saintré fut obligé de faire trois voyages du cabinet de la dame au sien, pour porter la somme immense qu'elle le força de recevoir. Chaque retour, marqué par les transports de la plus vive reconnaissance, augmentait pour elle le plaisir de donner. Lorsqu'il fut prêt à se retirer, elle lui remit une petite cassette pleine des plus belles pierreries, parmi lesquelles elle choisit celles qui devaient enrichir ce bracelet qu'elle voulait attacher à son bras.

Saintré fit préparer en secret tout ce qu'il lui fallait pour exécuter son projet. L'Andalousie et les bords de la mer Rouge lui fournirent les

plus superbes destriers. Les meilleurs ouvriers furent employés à leurs harnois, à ses armes, à ses livrées; et le premier orfèvre du roi fit un chef-d'œuvre du bracelet qu'il devait porter.

On croira sans peine que pendant le temps que demandaient ces préparatifs, cette petite épingle, plus belle à ses yeux que les flèches d'or de l'Amour, renouvelait souvent le signal qui la lui avait rendue si chère, et que la réponse ne se faisait pas attendre.

Tout étant prêt dans le mois d'avril, et dans le moment même où le roi Jean, l'aimant et l'estimant de plus en plus, venait de l'élever à la dignité de chambellan, Saintré, se jetant à ses genoux, s'écria : « Ah! cher sire, mon redouté seigneur, permettez-moi donc de me «rendre digne des honneurs et des bienfaits «dont vous me comblez.» A ces mots, il lui fit part de son noble projet, et le supplia d'en autoriser l'exécution par des lettres d'armes. «Eh «quoi! mon ami Saintré, lui répondit ce bon «maître, c'est au moment où je vous attache «encore plus intimement à ma personne, que «vous voulez vous éloigner de moi! Mais, ajouta «ce brave roi, je ne peux vous condamner; je «peux encore moins vous refuser une occasion «de faire honneur à mes sentiments, et de me «mettre en droit de vous armer chevalier.»

Dès que le jeune Saintré eut obtenu cette permission de son maître, il ne dissimula plus son entreprise. Ses hérauts richement vêtus et leurs cottes d'armes brodées et blazonnées, parurent en public, ainsi que sa nombreuse livrée, et les beaux chevaux que jusqu'alors il

avait tenus écartés dans un village à quelques lieues de Paris.

Chacun félicita Saintré sur l'honneur que lui faisait son entreprise, et sur la magnificence de ses préparatifs. L'usage de ce temps était que le roi, la famille royale et les princes du sang fissent un don au jeune gentilhomme dont l'entreprise faisait honneur à la nation. Le monarque lui donna deux mille écus d'or de son épargne ; la reine en donna mille de la sienne ; messeigneurs de Bourgogne, d'Anjou, de Berry, en donnèrent autant ; les princesses leurs épouses l'enrichirent de bracelets, d'attaches, d'anneaux, de pierreries, pour qu'il pût répandre ses dons dans les différentes cours où il allait combattre. La seule dame des belles-Cousines ne lui avait encore rien donné. La reine ne put s'empêcher de lui en faire des reproches. — Vraiment, Madame, répondit-elle, êtes-vous bien sûre que Saintré n'ait pas conçu un projet téméraire, et qu'il puisse faire honneur à votre cour et à la nation ? — J'ose en répondre, dit la reine ; Saintré acquiert tous les jours de nouveaux droits à notre estime par de nouvelles vertus. — Je me rends, Madame, dit la princesse ; je ne peux nier qu'il ne soit changé, depuis quelque temps, à son avantage ; et je trouve de la justice à le dédommager de mon ancienne prévention, que je n'ai pu souvent m'empêcher de lui témoigner. Par déférence pour votre majesté, je veux payer le bracelet qui doit être la marque de son entreprise ; j'espère qu'il saura le défendre, et qu'il en coûtera cher à celui qui voudra le *délivrer*. Je veux bien même lui

faire l'honneur de le passer moi-même à son bras le jour de son départ. Mais, Madame, ajouta-t-elle (comme par réflexion), il serait bon de savoir si Saintré s'est pourvu de tout ce qui lui est nécessaire pour répondre avec éclat à la haute protection dont vous l'honorez; et vous devriez peut-être lui ordonner de faire rassembler ses équipages et son cortège dans le préau : votre majesté, et nous toutes, nous pourrions les voir du grand balcon, en revenant demain de la messe. — La reine approuva fort la belle-Cousine; elle fit donner en conséquence l'ordre à Saintré qui parut le lendemain, mais sans être encore armé, dans le préau, à la tête de son cortège. Il était monté sur le plus beau cheval qu'eût nourri l'Arabie, qu'il maniait et faisait passager avec une grâce supérieure.

On admira le poursuivant-d'armes et la magnificence de son équipage. La belle veuve ne se récria point comme les autres : mais elle jouit intérieurement des charmes de son amant, des applaudissements qu'il recevait; et l'épingle fut mise en jeu. Saintré, sachant ce que la belle veuve avait dit à la reine, en se jetant le soir à ses genoux lui présenta le beau bracelet dont elle admira le travail, et qu'elle garda pour l'attacher à son bras le jour de son départ.

Ce jour n'était pas loin. Lorsqu'il fut arrivé, la reine tint un grand cercle. Les hérauts d'armes, revêtus des marques de leur charge, se tinrent debout derrière la famille royale. Saintré parut armé de toutes pièces; la visière levée, la main droite désarmée de son gantelet, se précipita aux pieds de son maître, renouvela

le serment d'obéissance et de fidélité, et reçut de sa main, qu'il baisa, la lettre d'armes. La dame des belles-Cousines, dissimulant l'état de son cœur, s'avança d'un air plein de noblesse et de dignité, et, s'approchant de Saintré, attacha de sa main le riche bracelet. Saintré baisa le bas de sa robe avec le plus grand respect en la remerciant; et, suivi des plus anciens seigneurs et chevaliers de la cour, il descendit dans le préau, s'élança légèrement sur son cheval; et, après avoir levé les yeux sur ce palais où restait celle qui faisait l'honneur et les délices de sa vie, il sortit de Paris, et prit la route d'Aragon, où son premier héraut l'avait déja devancé.

Le jeune Saintré se fit admirer par sa beauté, ses sentiments, et par sa magnificence, dans toutes les villes françaises qui se trouvèrent sur son passage. Cette magnificence et ses dons augmentèrent dès qu'il entra sur les frontières étrangères; quelques aventures même signalèrent son adresse et sa valeur. Des chevaliers catalans gardaient différents pas dans les montagnes; vaincus également par les armes, les dons et la courtoisie de Saintré, ils le précédèrent à Barcelone, où les seigneurs du pays marquèrent son arrivée par des fêtes. Il s'y arrêta pendant quelques jours pour faire réparer ses équipages, et les rendre encore plus brillants. De là, il envoya trois hérauts, dont le principal était couvert des attributs et des livrées de France; les deux autres l'étaient des siennes. Il les députait pour présenter les patentes du roi de France, qui autorisait son en-

treprise, et pour demander la permission de paraître à la cour du roi d'Aragon, d'embrasser les genoux de ce prince, et de lui présenter lui-même les lettres d'armes. Tout lui fut accordé; et, peu de jours après, il arriva près de Pampelune, où la cour était alors. La grande réputation du noble poursuivant-d'armes français l'avait devancé; et Saintré vit accourir à sa rencontre un nombre infini de chevaliers et de dames, qui furent frappés de la magnificence et de la galanterie qui régnaient dans tout son cortège.

Arrivé au pied du trône, le monarque lui parla avec une distinction pleine de bonté, et lui demanda des nouvelles du brave chevalier qui régnait sur la France, ajoutant qu'il le félicitait d'avoir fait un pareil élève. Les premiers chevaliers étaient prêts à se disputer l'honneur de le *délivrer;* mais ils furent forcés de céder cet honneur à monseigneur Enguerand, le premier d'entre eux, et proche parent du roi, dont il avait épousé la nièce (madame Aliénor, princesse de Cardonne, l'une des plus belles et des plus parfaites dames de toutes les Espagnes.) Au moment où Saintré quitta les genoux du roi, monseigneur Enguerand vint à lui avec toute la noblesse, l'air galant et ouvert qui distinguaient les chevaliers aragonais de ceux des deux Castilles, dont l'air était plus fier et plus réservé. « Mon frère, dit-il à Sain-« tré en lui tendant les bras, m'acceptez-vous « pour vous délivrer? — Oui, seigneur, répon-« dit Saintré; et l'honneur que vous daignez me « faire est déja si grand, que je rougis de l'a-

« voir encore si peu mérité. — Que ne dois-je « pas faire, répondit Enguerand, pour l'élève « d'un si grand roi, et pour un tel poursuivant- « d'armes, également agréable aux yeux de « toutes nos dames et de tous nos chevaliers ? » A ces mots, il embrasse le jeune Saintré, et le conduit au monarque; il détache alors le bracelet de Saintré; il appelle Aragon, premier héraut d'armes de la cour, et le lui remet avec un rubis d'un prix inestimable. Enguerand le présente ensuite aux dames et aux autres chevaliers; et Saintré ne put s'empêcher de comparer la beauté de madame Aliénor à celle de la dame des belles-Cousines, dont son cœur était sans cesse si tendrement occupé. Il fallait que cette Aliénor fût en effet bien belle pour mériter à ses yeux l'honneur de la comparaison; car on sait que l'amant heureux, lorsqu'il est fidèle, ne trouve rien d'aussi beau que l'objet aimé.

Le lendemain fut marqué par une fête brillante que donna la reine d'Aragon. Saintré y parut avec tout le goût et tout l'éclat qui caractérisaient la cour de France. Il plut aux hommes par sa politesse noble, aux dames par sa galanterie respectueuse. Ce fut le premier honneur qu'il fit à la nation. Le fier et juste Aragonais ne put s'empêcher de juger des succès de l'éducation de la noblesse française, lorsque l'amour-propre et de légers défauts ne la font point abuser des dons naturels qu'elle semble avoir reçus pour plaire.

Pendant ces moments de plaisir, on préparait les lices. Les lettres d'armes de Saintré por-

taient que le premier jour les deux tenants rompraient cinq lances, et que le prix serait adjugé à celui qui aurait remporté quelque avantage. Les mêmes lettres portaient que dans la seconde journée les tenants combattraient à pied avec l'épée, la dague et la hache, et que le vainqueur recevrait un riche don du vaincu.

Le roi et la reine, suivis d'une cour nombreuse, honorèrent ces joutes de leur présence. Monseigneur Enguerand surpassait le jeune Saintré de toute la tête. Son air martial, sa force et sa valeur éprouvées dans vingt combats, formaient un préjugé favorable pour lui. Le vœu des dames était cependant pour Saintré ; leur cœur éprouvait une secrète peine ; quelques-unes poussaient plus loin cet intérêt.

L'honneur des trois premières joutes fut absolument égal entre les combattants. A la quatrième course, monseigneur Enguerand parut avoir quelque avantage ; mais celui du jeune Saintré fut décisif dans la cinquième. Monseigneur Enguerand ayant manqué son atteinte, Saintré brisa sa lance jusqu'à la poignée, en atteignant Enguerand dans la visière de son casque, et lui faisant ployer la tête presque sur la croupe de son cheval, sans toutefois le renverser.

Ici le combat fut arrêté. Les juges du camp, ayant saisi les adversaires, les conduisirent au balcon royal. Aragon, premier héraut d'armes, ayant recueilli les voix (pour la forme), Saintré fut proclamé vainqueur. Enguerand prit le rubis des mains du héraut, le présenta à Saintré, et lui dit : « Mon frère, puisse ce rubis

« parer les cheveux de la haute et vertueuse dame « qui préside secrètement à votre entreprise ! » Tous deux furent admis le soir au festin royal, et traités avec la distinction la plus glorieuse. Le lendemain fut un jour de plaisirs publics.

Le troisième jour, les trompettes annoncèrent un combat plus sérieux ; et les lices rétrécies furent préparées différemment pour le combat à pied. Ce combat fut assez long et assez violent pour que les deux adversaires fussent obligés de reprendre quelquefois haleine, et de relacer leurs armes que la violence des coups avait, en partie, faussées et désassemblées. Le dernier assaut fut le plus terrible. Le jeune Saintré, ayant laissé échapper sa hache, eut recours à son épée avec laquelle il para long-temps les coups qu'Enguerand lui portait. Se servant alors de toute son adresse pour esquiver ou parer, il saisit un moment favorable pour porter un si furieux coup sur le poignet de son ennemi, que, sans la force de la trempe du gantelet, il eût peut-être coupé le bras d'Enguerand, dont la hache vola à plusieurs pas de distance. Saintré ramassa alors la sienne avec la plus grande agilité, et en présenta la pointe à la visière du casque d'Enguerand, sautant légèrement et posant le pied sur la hache tombée que celui-ci voulait ramasser. Enguerand, désespéré de se voir désarmé, s'élança sur Saintré, et l'embrassant étroitement, il essaya vainement de le jeter par terre. Saintré, le saisissant aussi du bras gauche, tenait sa hache levée du bras droit, mais sans lui porter un seul coup ; il se contentait de résister à ses efforts, et de l'empêcher de lui saisir ce

même bras. Le roi d'Aragon, voulant faire finir cette lutte dangereuse, jeta sa baguette. Les juges saisirent les combattants, qu'ils séparèrent sans effort. Enguerand, levant aussitôt sa visière de la main qui lui restait libre, s'écria : « Noble « Français, mon courageux frère Saintré, vous « m'avez vaincu pour la seconde fois.—Ah! mon « frère, que dites-vous, s'écria Saintré? ne suis- « je pas vaincu moi-même par votre main, puis- « que ma hache d'armes est tombée la première?» Pendant ce noble débat, ils furent conduits au balcon royal, dont le roi descendit pour les recevoir l'un et l'autre dans ses bras. Tandis que les hérauts recueillaient les voix pour proclamer le vainqueur, Saintré s'échappa de ceux qui les entouraient, vola vers le roi d'armes, reprit son bracelet, et vint, la main droite désarmée, le présenter à monseigneur Enguerand, comme à son vainqueur, sans vouloir donner aux hérauts le temps de faire leur proclamation. Enguerand, loin de l'accepter, lui présenta aussitôt son épée par le pommeau. Le roi eut de la peine à arrêter ces mouvements de générosité; et décidant enfin que Saintré devait garder son riche bracelet, celui-ci, sur-le-champ, courut au balcon de la reine; et, mettant un genou en terre vis-à-vis de madame Aliénor, il voulut lui faire accepter ce bracelet, comme le prix de la victoire que son époux venait de remporter sur lui. Un cri d'admiration s'éleva; la reine même, emportée par ce sentiment, vint le relever des genoux de madame Aliénor, qui refusait obstinément de recevoir ce riche don. La reine décida qu'il devait être accepté par courtoisie, et pour

honorer celui qui montrait une âme aussi élevée. Madame Aliénor céda ; mais sur-le-champ détachant un riche carcan de diamants dont son cou était paré, « Seigneur, lui dit-elle, il ne « conviendrait pas que vous retournassiez près « de la haute et vertueuse dame de vos pensées, « sans des marques de votre victoire ; puisse-« t-elle ne pas dédaigner d'honorer ce carcan « que je lui présente par vos mains, et puissiez-« vous vous plaire un jour à le lui voir porter ! »

Le roi aida lui-même à désarmer les deux chevaliers. Saintré s'apercevant que monseigneur Enguerand était blessé, se précipita sur son poignet sanglant, et baisa l'empreinte du coup qu'il avait porté, en le baignant de ses larmes.

La légère blessure de ce seigneur ne le privant pas d'assister au festin qui suivit ce combat, le roi fit asseoir à sa table le seigneur de Saintré entre lui et madame Aliénor, et la reine fit le même honneur à monseigneur Enguerand.

Plusieurs fêtes couronnèrent encore ce beau jour, et Saintré y fut toujours l'objet des attentions les plus glorieuses. Mais les jours passés loin de ce que l'on aime sont bien longs, quoique embellis par les honneurs. L'amant pressa le héros de venir recevoir en France un prix plus doux de sa victoire.

Il partit ; il vola. Il arrive sur les bords de la Seine. Moment délicieux d'embrasser les genoux de son roi, et de retrouver tout son bonheur dans les yeux de sa maîtresse, quand on vient d'honorer l'un et l'autre !

Le roi l'embrasse, lui dit les choses les plus flatteuses, sent augmenter son plaisir par les applaudissements redoublés des anciens chevaliers. Il le conduit vers la reine. Elle était femme ; elle l'avait protégé ; elle le revoyait vainqueur et adoré ; elle jouissait de son ouvrage : sentiment bien doux, qui ne tient point de la faiblesse et fait honneur à la nature ! La dame des belles-Cousines était auprès d'elle : le plus beau moment de la vie de Saintré fut de lever les yeux sur elle, et de rendre enfin un hommage public à celle qu'il aimait, sans blesser le mystère rigoureux qui captivait son amour.

La dame des belles-Cousines avait attaché, de sa main, au bras de Saintré le riche bracelet, marque de son entreprise ; il se voyait en droit, en quittant les genoux de la reine, d'aller aux siens, de lui faire hommage de sa victoire, et de lui présenter le rubis éclatant et le riche carcan de diamants qu'il avait acceptés secrètement pour elle. Autorisée par la présence de la reine et par les succès brillants de Saintré, la belle et sensible veuve put laisser paraître une partie des sentiments dont elle était pénétrée ; et se laissant entraîner par le desir si naturel de ne pas perdre un moment de vue son amant, qu'elle prévoyait devoir bientôt être entraîné par une cour nombreuse, empressée à le féliciter sur sa victoire, « Madame, dit-elle à « la reine, si votre majesté daigne penser à la « fatigue que le pauvre Saintré vient d'essuyer « en courant jour et nuit pour se rendre à ses « pieds, elle croira faire une œuvre charitable « en prévenant une foule innombrable prête à

« l'entourer ; et en l'emmenant dans son cabinet « où elle n'admettra que nos belles - Cousines. « Saintré trouvera de reste le temps de parler de « joutes et de combats à ses compagnons. J'aime- « rais bien qu'il commençât par nous parler de « la cour d'Aragon, et des beautés renommées « dont elle est parée. »

La reine approuva fort cette proposition ; et, prenant Saintré sous le bras, elle le conduisit dans son appartement où les seules belles-Cousines furent admises. Saintré leur raconta d'abord tout ce qui pouvait satisfaire leur curiosité. Son front et ses joues furent colorés par la modestie, lorsqu'il fut contraint de parler de lui. Pendant ce récit, il levait souvent les yeux sur ceux de sa dame. Ses regards étaient encore plus suppliants que tendres : il observait, il desirait, il attendait avec une inquiétude qui faisait palpiter son cœur, l'heureux et charmant signal de la petite épingle. Hélas ! la dame des belles-Cousines n'en avait pas sous sa main, et en cherchait vainement dans toute sa parure. Un dernier regard de Saintré comblant son impatience, elle osa s'approcher de la reine ; et, feignant d'admirer l'éclat d'une agraffe de diamants, elle prit adroitement une épingle. Qu'elle fut prompte à s'en servir ! que ses yeux devinrent brillants ! La reine l'avait surprise. — Bon Dieu ! chère Cousine, lui dit-elle, n'avez-vous pas peur de gâter vos belles dents ? J'ai remarqué que depuis quelque temps vous aviez pris cette habitude. Vous devriez mieux ménager un des charmes les plus parfaits de votre agréable figure. — Vraiment, Madame, vous

avez bien raison, dit la belle-Cousine ; mais vous savez que je suis distraite, et quelle est la force de l'habitude : je sens qu'il serait à présent bien difficile de me corriger.

Le reste du jour, Saintré fut obligé de se livrer aux empressements de ses anciens compagnons, et d'une cour dans laquelle il n'avait pas même un seul ennemi secret. Il attendait avec impatience le moment heureux de voir en liberté celle à qui il supposait si justement le même desir. Ce moment vint, et fut le plus doux qu'il eût encore passé auprès d'elle. Sa victoire, l'honneur dont il s'était couvert, le rapprochaient un peu plus d'un objet adoré, et lui donnaient cette assurance que la douce égalité établit entre les amants.

Ces moments, d'un prix inestimable, se renouvelèrent souvent. Leur douceur fut troublée au bout d'un mois, par l'arrivée inattendue du comte de Loiseleng, l'un des plus grands seigneurs de la Pologne, et grand-officier de cette couronne. Ce riche et brave palatin venait admirer la cour de Jean, accompagné de quatre autres palatins d'un rang à peine inférieur au sien. Tous les cinq, ayant fait la même entreprise d'armes, portaient au bras un carcan d'or et une chaîne qui l'attachait au pied, sans leur ôter la liberté de se servir de l'un et de l'autre. Ils firent supplier le monarque de leur permettre d'attendre dans sa cour qu'il se présentât le même nombre de chevaliers pour les *délivrer*.

La magnificence et la simplicité noble des habits des seigneurs polonais se fit admirer de la cour de France. Une veste de brocard d'or

qui leur prenait exactement la taille, leur tombait jusqu'aux genoux. Une ceinture couverte de pierreries, soutenait la large épée recourbée qu'ils portaient à leur côté. Des bottes légères, armées de riches éperons d'or; un bonnet relevé sur le front, que surmontait une aigrette de plumes de héron, qui paraissait sortir d'une gerbe de diamants; un long manteau de pourpre, doublé de martre zibeline ou de peau d'agneau d'Astracan, qui tombait à moitié jambes, et se relevait sur l'épaule droite avec une agraffe de pierreries: tout réunissait, dans ce simple et noble habillement, l'air militaire des guerriers du nord et la magnificence des seigneurs des cours du midi. Leur courtoisie, l'aménité de leurs mœurs se firent bientôt connaître, malgré l'air fier et même un peu farouche que les peuples du nord, descendants des disciples d'Odin et de Fréga, conservaient encore. Ils étonnèrent d'abord les dames et les courtisans français; bientôt ils leur plurent; et bientôt aussi cet amour des nouvelles modes, qui semble né dans la nation, les porta à les imiter. Les souliers à la poulaine baissèrent de quelques pouces. Les pourpoints furent moins surchargés d'aiguillettes brillantes: plusieurs superfluités même de leur ajustement disparurent, ou furent diminuées jusqu'à la vraisemblance. Plusieurs jeunes chevaliers ou poursuivants-d'armes s'empressèrent à remplir de leur nom la liste des prétendants au combat, que les deux maréchaux-de-France devaient présenter au roi.

Saintré n'osait rien demander à la belle-Cousine; mais il ne lui parlait jamais de l'entreprise

d'amour des seigneurs polonais sans la plus vive émotion. Elle pensait avec élévation ; et, quoi qu'il en coûtât à son cœur, elle ne put voir, sans en être touchée, le desir que son amant lui montrait d'acquérir une nouvelle gloire à ses yeux. Elle lui accorda donc la permission de se présenter au roi pour *délivrer* les nobles esclaves d'amour polonais.

Le roi Jean ne balança pas à le nommer le premier des cinq qui devaient combattre les chevaliers étrangers. La cérémonie se fit avec la plus grande splendeur. Ce fut Saintré qui, s'avançant avec grâce, alla demander au palatin comte de Loiseleng s'il l'acceptait pour le délivrer. Celui-ci, prévenu par la réputation de Saintré, regarda comme un honneur le choix que le monarque français avait fait de son élève, et du jeune seigneur le plus renommé de sa cour. Il serra tendrement Saintré dans ses bras, tandis que celui-ci se baissait pour le délivrer de la chaîne et du carcan attachés à l'un de ses pieds.

Les lices furent élevées près du palais Saint-Pol, dans la grande Culture de sainte Catherine. Les combats durèrent deux jours, et furent également honorables pour les deux partis. Saintré, cependant, dans toute sa force alors, et n'ayant rien perdu de son adresse et de son agilité, sentit bientôt la supériorité que l'une et l'autre lui donnaient sur son courageux adversaire. Loin d'en abuser, il se contenta, dans la première journée, de remporter l'avantage nécessaire pour en avoir l'honneur et en faire hommage à sa dame. Mais la seconde journée mit

sa courtoisie à l'épreuve la plus dangereuse. Le fier et brave palatin, exercé de bonne heure à combattre avec son sabre recourbé, eût peut-être remporté une victoire décisive, sans l'adresse extrême de Saintré à éviter ou parer les coups de son ennemi. Saintré, conservant toujours son sang-froid contre un adversaire que son adresse irritait, se contenta long-temps de rendre ses coups inutiles. Sachant par lui-même que la douleur la plus profonde qui puisse pénétrer une belle âme, c'est l'humiliation, il eut l'art d'entretenir le combat jusqu'à l'heure marquée pour le terminer : il s'apercevait déja que le bras de Loiseleng s'appesantissait, et ne portait plus que des coups mal assurés ; il fit alors bondir son cheval, et, par une passade, ayant gagné la croupe de celui de Loiseleng, il porta un coup adroit sur la pointe de son sabre, qu'il enleva, pour ainsi dire, de sa main. Ayant sauté légèrement à terre, il le ramassa, délaça son casque ; et tirant son gantelet, il se pressa de le présenter par la croisée au palatin. Celui-ci, frappé de la grâce et de la courtoisie de Saintré, descendit promptement de cheval pour recevoir son épée et embrasser un si digne adversaire, en avouant noblement sa défaite. Déja le roi Jean était descendu du balcon royal pour embrasser les deux combattants : il sentit, en serrant Saintré dans ses bras, le tendre et vif intérêt d'un père. Mais un prix plus doux avait déja payé son triomphe ; le jeu flatteur de la petite épingle avait accompagné les regards les plus passionnés!

On peut imaginer tout ce que la bonté du roi

Jean, et la politesse noble, vive et prévenante de la cour la plus aimable et la plus brillante de l'univers, réunirent pour adoucir aux seigneurs polonais l'embarras et le chagrin de leur défaite. Ils repartirent pour les bords de la Vistule, comblant Saintré, qui alla les reconduire à une journée, de riches présents et de leurs caresses.

Peu de temps après, un simple courier vint annoncer au monarque français que douze chevaliers de la Grande-Bretagne avaient passé la mer ; et qu'après avoir séjourné quelques jours à Calais, dédaignant de se soumettre aux usages reçus, ils avaient pris le parti non-seulement de ne point paraître à la cour, mais même de ne rien entreprendre qui pût les obliger à y envoyer un héraut, et à recevoir aucune espèce de permission d'un prince qu'ils ne reconnaissaient pas pour roi de France, étant le fils de Philippe de Valois, auquel leur maître avait disputé vainement la couronne. A cet effet, les chevaliers bretons avaient seulement dressé un pas-d'armes sur les confins de leur territoire, et fait élever un perron où leurs douze écus blazonnés étaient attachés près des tentes où ces Bretons devaient attendre ceux des chevaliers français qui seraient assez hardis pour les toucher.

Cette nouvelle excita l'indignation de la chevalerie française, et réveilla cette espèce d'animosité entre les deux nations, que depuis longtemps rien ne pouvait éteindre. Les Français, cependant, plongés alors dans la plus profonde ignorance, auraient peut-être eu besoin d'imiter leurs voisins, qui commençaient à s'ins-

truire, et dont plusieurs auteurs méritaient déja d'être écoutés. Mais les Anglais eussent eu plus besoin encore de se conformer à l'aménité des mœurs des Français; de porter moins d'injustice et d'avidité dans leur commerce; de montrer moins de férocité dans leur génie turbulent et factieux, qui, sous l'apparence de la liberté, les entraînait à des guerres civiles, où le sang le plus illustre de leur nation inondait sans cesse les échafauds, et qui les rendait encore plus dangereux les uns contre les autres dans l'intérieur de leur gouvernement, que redoutables dans les guerres qu'ils entreprenaient, sans aucune raison légitime contre leurs voisins.

Un grand nombre de chevaliers obtinrent d'aller réprimer leur orgueil, et se rassemblèrent, au nombre de douze, dans le port d'Ambléteuse, d'où, sans s'informer du nom de leurs adversaires, ils partirent avec cette confiance courageuse qui n'apprécie jamais aucun danger, pour aller toucher les écus de ceux qui tenaient ce pas-d'armes. Ils eurent presque tous du désavantage dans les premières joutes, genre de combat où la noblesse bretonne s'exerçait sans cesse dans les plaines de Cramalot, en mémoire d'Artus et des chevaliers de la Table-Ronde. On sut bientôt cette humiliante nouvelle à Paris. Le roi Jean jeta les yeux sur Saintré; et l'honneur de la nation lui parut déja vengé. Saintré, enflammé par le regard de son maître, se tourne sans affectation vers son auguste amante : un coup-d'œil l'anime encore; il embrasse les genoux du monarque, et vole à la gloire. Aux

motifs qui devaient l'entraîner, se joignait le penchant que sa modestie naturelle lui donnait de punir l'orgueil effréné d'une nation impérieuse, jalouse de la sienne. Ce sentiment, né dans son cœur, s'était augmenté sans cesse en voyant les moyens injustes dont elle se servait pour réussir dans ses desseins.

Il partit accompagné de chevaliers dont il connaissait l'attachement et la bravoure. A peine parut-il près du perron, que, touchant les écus, les Bretons sortirent de leurs tentes tout armés ; et, croyant marcher contre de faibles ennemis, ils ne craignirent point de leur montrer les boucliers français renversés et traînés dans la poussière (audace accompagnée de propos insultants.) Saisis d'une juste indignation, Saintré et ses compagnons chargèrent les Bretons avec fureur. Ceux-ci plièrent bientôt. Les lances, la hache et l'épée leur furent également funestes. Saintré en renversa cinq sous la pesanteur de ses coups. Ils furent enfin obligés de demander merci.

Saintré s'étant emparé de leurs boucliers et de leurs bannières, fit relever ceux des Français, et les plaça sur le perron avec honneur. Il dédaigna de s'emparer des chevaux ; et, renvoyant les Bretons à Calais, il leur dit qu'il garderait le même perron pendant trois jours, prêt à le défendre contre ceux qui sortiraient de Calais pour l'attaquer. Mais les trois jours s'étant écoulés sans qu'il vît paraître aucun chevalier breton, il fit renverser le perron, et, revenant à grandes journées, il rentra dans Paris aux acclamations d'un peuple nombreux. Les

boucliers furent déposés aux pieds du roi. Le monarque ne rêva pas long-temps pour trouver une récompense digne du vainqueur : dès le lendemain, il fit convoquer une assemblée brillante, et Saintré fut reçu chevalier.

Il n'était pas d'usage que la reine chaussât de sa main les éperons, même aux premiers princes du sang ; mais quand elle voulait honorer cette cérémonie, elle la faisait accomplir en sa présence par la princesse qu'elle aimait le mieux. La dame des belles-Cousines fut l'objet de son choix Celle-ci remplit d'un air noble et plein de grâce une charge si chère à son cœur ; elle attacha l'éperon, et saisit ce moment pour faire le signal, que Saintré avait toujours l'air de recevoir comme il l'avait reçu quinze ans auparavant pour la première fois.

Le roi Jean déclara le même jour, qu'ayant été invité à se joindre aux autres princes chrétiens qui formaient alors une espèce de croisade pour aller au secours de la Prusse, de la Hongrie et de la Bohême, désolées par des armées sarrasines sorties des bords du Tanaïs, il avait pris la résolution d'accorder un puissant secours aux chevaliers teutoniques ; que la bannière royale sortirait, et qu'elle serait confiée à Saintré, qui marcherait à l'avant-garde à la tête de cinq cents hommes d'élite.

La résolution et le choix du roi furent également approuvés. Le cœur de Saintré tressaillit de joie en entendant parler son maître ; mais une tristesse, un sentiment, un trouble douloureux, saisit celui de la dame des belles-Cousines ; et ce ne fut que lentement, et les yeux obscurcis

par les larmes, qu'elle porta, d'une main mal assurée, la petite épingle sur ses belles dents. Peu de moments après, ce même pressentiment troubla le brave Saintré ; il voulut le combattre, il n'y put réussir ; et, le soir, la conversation s'en ressentit.

On croira sans peine que la modestie du jeune et généreux Saintré souffrit beaucoup, lorsqu'arrivant à la tête des cinq cents lances, il se vit entouré par tous les seigneurs et commandants, qui lui dirent qu'ils le reconnaissaient tous pour leur chef. « Messeigneurs, répondit « noblement Saintré, bien me souviens que na- « guères, n'étant encore que jeune page du roi, « je suivis mon maître dans une riche abbaye, « où nous fûmes bien festoyés. Mon maître, dont « vous connaissez la bonté, se promenant sur le « préau de l'abbaye, vit une troupe de jolis en- « fants qui jouaient à différents jeux, et que le « respect éloignait alors de sa présence. Il les « rappela d'un air riant autour de lui ; et s'adres- « sant à ceux qui lui parurent les plus éveillés : « Mes enfants, leur dit-il, lequel de vous est-il « le plus sage ? Les enfants sourirent ; et le plus « hardi de tous s'étant avancé, Sire, lui dit-il, « c'est celui que veut damp abbé. Le roi s'étant « fait répéter cette réponse par plusieurs autres, « rêva quelque temps au sens qu'elle renfermait ; « il la trouva juste à la fin, comprenant que la « volonté du maître étant décidée par la connais- « sance qu'il a de ceux qui lui obéissent, elle « lui fait juger tour-à-tour les sujets plus ou « moins sages. Il en est ainsi de moi, messei- « gneurs, lorsque le roi me choisit pour porter

« la bannière royale, et semble, pour ce mo-
« ment, me nommer le plus sage. Je dois donc
« l'être assez pour reconnaître toute la déférence
« que je vous dois, et ne rien entreprendre sans
« être guidé par vos sages conseils. Telles gens
« que vous êtes n'en peuvent donner qui ne mè-
« nent à servir notre sainte religion dans cette
« guerre, et à soutenir l'antique honneur de la
« chevalerie française. »

La petite histoire, les sentiments et la modestie de Saintré furent généralement applaudis. Il leur parut, au conseil de guerre qui s'assembla, être leur ami plus que leur commandant. Ils obéirent librement et de cœur à ses ordres; et, dès le lendemain, l'armée prit le chemin de l'Allemagne, et s'avança vers les rives du Mein.

Saintré ne démentit point l'opinion de sagesse et de valeur qu'on avait du principal chef de l'armée. Sa modestie, sa déférence, ses soins attentifs pour les princes et les anciens seigneurs qu'il commandait, lui donnèrent un empire particulier. Jamais général d'armée ne fut plus aimé et mieux obéi.

L'armée française s'étant jointe à celles que tous les princes chrétiens avaient envoyées à cette guerre sacrée, Saintré jouit du bonheur de revoir plusieurs de ses anciens amis dans l'armée du roi d'Aragon, et de retrouver dans celui qui la commandait le seigneur Enguerand, avec lequel il s'était uni par une si noble et si tendre amitié, et par la fraternité d'armes qu'ils s'étaient jurée.

Agissant toujours de concert, campés à côté l'un de l'autre, se prêtant sans cesse des secours

mutuels, les fiers et braves Aragonais ne firent plus qu'un même corps avec les Français. Le même esprit de zèle et d'honneur animant ces deux estimables nations, ce furent elles qui portèrent les premiers coups à l'armée innombrable des infidèles, et qui ranimèrent le courage et l'espérance des chevaliers teutoniques.

Pendant que Saintré coupait des têtes et cueillait des lauriers, il se passait un évènement bien étrange, bien inconcevable, dans cette cour de France où tout retentissait de sa gloire et de ses vertus.

Hélas! comment pourrons-nous raconter, sans frémir mille fois, la trahison cruelle qui allait percer le cœur le plus loyal et le plus fidèle? La plume tombe presque de nos mains; et nous ne doutons pas que le sentiment douloureux qui nous affecte, ne passe bientôt dans l'âme de nos lecteurs.

La dame des belles-Cousines, cette charmante veuve, cette amante si tendre, et jusqu'alors si constante pour ce jeune héros qu'elle avait formé, qu'elle s'était si vivement attaché, pour ce Saintré charmant à qui elle devait le bonheur inestimable d'aimer et d'être adorée, cette dame des belles-Cousines allait lui faire la plus lâche, la plus atroce des infidélités.

Cette veuve trop sensible s'était fait une si douce habitude des plaisirs que l'absence lui enlevait, qu'en croyant ne regretter qu'un amant, elle éprouvait d'autres regrets moins nobles et plus impérieux peut-être. Inquiète, agitée, ne goûtant plus les douceurs du sommeil, elle se rappelait tristement un bonheur

qui n'était plus. Une langueur mortelle fut la suite de l'insomnie ; les roses de son teint furent bientôt effacées par une pâleur effrayante. Combien de fois, plongée dans une rêverie profonde, et se livrant à ces distractions que donnent également et les regrets et les desirs, ne tirait-elle pas machinalement cette épingle qui l'avait si bien servie ? Son amant n'en recevait plus l'heureux signal : à peine la pouvait-elle porter à sa belle bouche ; un poids énorme lui paraissait appesantir son bras : bientôt, froide et presque inanimée, elle se laissait retomber languissamment sur son lit.

Cet état cruel influa bientôt sur sa santé. La reine, à qui cette princesse était chère, s'en aperçut ; et, ne la voyant point paraître à sa toilette, un jour de fête, elle envoya promptement auprès d'elle le docteur Huë, son premier médecin.

Ce docteur Huë n'était point semblable aux médecins de son temps, qui, presque tous, affectaient un maintien grave et un air sentencieux. Loin de porter des lunettes sur le nez, pour paraître avoir affaibli ses yeux par l'étude, les siens étaient riants, spirituels, et quelquefois lorgneurs. Quoique véritablement profond dans son art, messire Huë n'affectait point un triste savoir avec ses malades : il était plus occupé de leur plaire, que de leur imposer. Connaissant toutes les petites tracasseries de la cour, il les en amusait : plus mystérieux que secret, c'était en ayant l'air de faire une confidence, qu'il embellissait l'histoire du jour : courant sans cesse après l'épigramme, il eût été mécontent

de lui-même, s'il n'eût pas mêlé quelques bons-mots dans ses consultations, et s'il eût écrit une ordonnance pour une jolie femme, sans lui tenir quelques propos galants. On croira sans peine que toutes celles de la cour en étaient folles ; plusieurs même le consultaient sans besoin. La robe de velours et le beau rabat de point de Venise étaient quelquefois froissés au sortir d'une de ces visites. La seule dame des belles-Cousines, dont le maintien et l'air étaient assez sévères en public, et dont la santé avait toujours paru si brillante avant l'absence de Saintré, n'avait jamais eu besoin de ses secours, et ne l'avait jamais mis à portée d'employer ni le savoir, ni l'art de plaire.

Messire Huë obéit aux ordres de la reine ; il alla voir la dame des belles-Cousines, et, du ton le plus respectueux, lui fit les questions ordinaires. Des réponses vagues ne lui apprirent rien de particulier sur l'état de sa santé. Il s'aperçut seulement, quoique la chambre fût obscure, que ses yeux paraissaient rougis par des larmes ; et quelques soupirs étouffés, une voix entrecoupée, lui firent juger facilement que son âme était occupée d'un sentiment profond et douloureux. Soit curiosité, soit intérêt, messire Huë, oubliant un moment qu'il était aimable, se servit des connaissances qu'il avait en effet pour découvrir les vraies causes du mal dont elle souffrait. Il s'empara d'un des beaux bras de la princesse ; et, mettant toute son attention à étudier son pouls, il fut surpris de son intermittence : le jeu inégal et précipité des tendons lui prouva combien ses nerfs étaient agités.

Un habile médecin a bien des privilèges. Messire Huë, craignant ou feignant de craindre que l'altération des nerfs ne vint d'un commencement d'obstruction, obtint de la belle veuve le moyen de s'instruire mieux ou de se rassurer. La main de messire Huë parcourut, pressa modestement une partie de ses charmes. Deux fois il fut surpris de la sentir tressaillir vivement. Ce signe, joint à quelques autres, lui fit juger à quel point le cœur de la malade était prompt à s'enflammer. Cette découverte fait naître de simples préjugés chez les autres hommes, et donne des notions sûres aux médecins. Messire Huë avait trop d'esprit pour oser essayer d'abuser de celles qu'il venait d'acquérir. Il connaissait l'humeur altière de la dame des belles-Cousines; et sagement il prit le parti de se borner à gagner sa confiance. — Ah Madame, lui dit-il, que je vous plains! vos maux me sont connus, et il n'est point dans mon art de les pouvoir guérir; ce n'est que dans votre courage, ce n'est qu'en vous-même que vous pouvez trouver des ressources pour les surmonter. Je respecte trop le secret de votre âme pour porter plus loin mes questions, mes réflexions et mon examen... — A ces mots, prononcés d'une voix douce et persuasive, la belle veuve ne put retenir ses larmes; ces larmes furent même suivies de quelques sanglots qui l'empêchèrent de s'exprimer. — Ah messire Huë, s'écria-t-elle enfin, je vois que rien ne peut rester inconnu pour vous Oui, vous voyez en moi la plus malheureuse de toutes les femmes : je ne peux m'expliquer plus clairement; mais apprenez du moins que dans ce mo-

ment le séjour de la cour est insupportable pour moi. Je vous ouvre mon cœur avec confiance ; j'ai besoin de la solitude, et d'y chercher un calme qui me fuit sans cesse ici. Aidez-moi, de grâce, à obtenir de la reine que j'aille respirer l'air pur de la campagne, et passer le printemps dans mon château de...

Messire Huë reçut avec autant d'attendrissement que de respect cette confidence. Il jura sur-le-champ à la belle veuve qu'il parlerait dès le même jour à la reine, de façon à déterminer sa majesté à presser elle-même le voyage desiré ; il l'assura même que, dès ce moment, elle pouvait en ordonner les préparatifs. La princesse, calmée par cette espérance, tira de son doigt un riche diamant, qu'elle présenta d'un air plein de grâces à messire Huë. Recevez-le, dit-elle, comme le gage de l'estime et de la reconnaissance.

Messire Huë courut avec empressement rendre compte à la reine de l'état dans lequel il avait trouvé la dame des belles-Cousines ; et, cherchant à définir par une seule expression la complication des maux dont elle était affectée, il inventa le mot de *vapeurs*, qui d'abord ne fut entendu ni par la reine, ni par ses dames, mais que l'instant d'après elles crurent toutes entendre, et dont, au bout de deux jours, plusieurs d'entre elles se plaignirent languissamment de ressentir les effets. Jamais expression ne devint plus promptement à la mode, et n'eut une plus longue durée. C'est à messire Huë que nous devons ce mot, qui, parvenu jusqu'à nous, explique d'une façon si touchante les sentiments

et les peines secrètes que nos dames ont à cacher.

La reine, d'après le rapport de messire Huë, passa chez la dame des belles-Cousines au sortir de la messe; et, touchée de la voir pâle et défaite, elle l'embrassa tendrement, et s'attendrit sur ses maux. Mais la dame des belles-Cousines fut un peu interdite, lorsque la reine et ses dames la plaignirent sur-tout d'éprouver d'aussi cruelles vapeurs. N'étant point prévenue, elle craignit d'abord que cette expression ne renfermât l'explication d'un état dont elle ne voulait pas être soupçonnée; mais, rassurée bientôt par la prudence connue de messire Huë, elle convint de ses vapeurs, et que ces vapeurs ne pouvaient se dissiper que par le changement d'air, le séjour de la campagne et beaucoup d'exercice. La reine le pensant comme elle, d'après l'avis du médecin, la pressa de hâter son départ; et, peu de jours après, la dame des belles-Cousines, suivie des fidèles dames Catherine, Jehanne et Ysabelle, partit pour se rendre dans son magnifique château, situé dans la province la plus fertile, sur les bords d'un beau fleuve, entouré à demi d'une belle et vaste forêt, et distant d'environ soixante lieues de la capitale; ce qui nous fait présumer que ce château, que l'auteur s'est si bien gardé de nommer, pouvait être situé dans les plaines riantes et fertiles qui bordent la Loire dans la Touraine. Un préjugé plus fort nous porte encore à le croire; c'est qu'il était bien naturel que la dame des belles-Cousines, si tendrement occupée de son amant, choisît entre tous ses châteaux celui de la province où cet amant avait reçu le jour.

Nous allons voir en effet que Saintré, par la mort de son père, se trouva seigneur d'une petite ville distante seulement de deux lieues du château de la dame des belles-Cousines.

La princesse, arrivée dans ce château, s'occupa les premiers jours à le parcourir, et à donner ses ordres pour l'embellissement des jardins. Accoutumée au luxe et aux commodités que la famille plus que galante de Philippe-le-Bel avait introduites déja dans la cour de France, elle eut d'abord un peu de peine à se faire aux galeries, à l'épaisseur des murs, et aux vastes appartements voûtés, perdus de vue depuis plusieurs années; son premier soin fut de se ménager un appartement commode, et sur-tout un petit oratoire bien solitaire, qu'elle fit meubler et qu'elle arrangea comme celui dont le souvenir lui était si cher.

Agitée par la route et par les soins qu'elle s'était donnés, elle avait d'abord paru jouir d'une santé beaucoup meilleure; mais les mêmes regrets, les mêmes inquiétudes secrètes commençaient à la faire retomber dans son premier état, lorsqu'un incident qui paraissait ne devoir point avoir de suite, vint la distraire de ces sombres réveries où sans cesse elle aimait à se replonger.

Un matin, ses dames s'étant rassemblées de bonne heure dans sa chambre pour y déjeûner avec elle, elles entendirent une belle et forte sonnerie qui paraissait sortir de la forêt. La belle veuve ayant fait appeler le gouverneur du château, pour l'interroger sur le lieu d'où ces sons partent: « Quoi! dit-il étonné, Madame igno-

«re-t-elle que la riche et belle abbaye de ***, «dont ses augustes ancêtres sont fondateurs, «est située à moins d'une lieue d'ici? C'est sans «doute pour annoncer la fête des pardons, qui «se célèbre tous les ans dans ce temps-ci, que «les religieux font sonner toutes leurs cloches.»

On a vu, dans le commencement de cette histoire, que la belle veuve était très-instruite, très-pieuse, et que son âme sensible se fût peut-être tournée à la dévotion, si le jeune Saintré n'y avait empreint son image; car les âmes sensibles, et celles des femmes sur-tout, veulent toujours s'occuper d'un sentiment qui puisse le plus facilement les remplir et les dominer. Le desir de gagner les pardons la détermina à faire venir promptement ses voitures pour se rendre à l'abbaye, où sa qualité de fondatrice lui donnait droit d'entrer.

Nous croyons devoir suppléer un peu à la négligence de l'auteur, qui ne donne pas une idée suffisante de la beauté, de la richesse de cette abbaye de Bernardins, et de l'heureux abbé crossé, mitré, qui depuis un an avait été élu, tout d'une voix, par une nombreuse communauté, qu'il rendait heureuse.

Cette maison était vaste. L'extérieur en était surchargé d'ornements gothiques, l'intérieur préparé pour toutes les commodités de la vie. La nombreuse bibliothèque était poudreuse, mal rangée; mais on admirait l'ordre qui régnait dans les celliers, la propreté du réfectoire, et les belles voûtes de l'immense cuisine.

L'abbé qui régnait dans cette maison (car tout riche abbé régulier exerce à-peu-près un

despotisme oriental), cet abbé n'avait tout au plus que vingt-six ans. Fils d'un riche laboureur, propriétaire des environs, son père, qui jouissait de la plus grande considération, avait mérité deux fois des récompenses des *Missi Dominici* (1), en se mettant à la tête des communes pour repousser des compagnies d'aventuriers qui pendant la paix avaient pénétré, la flamme et le fer à la main, dans cette riche province. Il avait gagné dix procès contre les curés envahisseurs du pays, dont il avait défendu les habitants, qu'il aidait et nourrissait en des temps de disette. Ce galant homme ne savait ni lire ni écrire; mais n'imaginant pas qu'un peu d'instruction pût nuire jusqu'à un certain point à ses enfants, il avait permis à son curé, qui se piquait de littérature, de les instruire à sa manière, tandis qu'il s'occupait fortement à leur former des mœurs honnêtes, et à les endurcir à tous les travaux de la campagne. L'aîné de ses fils ne promettait que d'être un jour le meilleur laboureur et le plus excellent père de famille des environs; mais le second était un vrai prodige. Dès l'âge de seize ans il savait lire et chanter au lutrin d'une voix mâle, qui couvrait celles du vicaire, du maître d'école, et faisait mugir la voûte de l'église : portant légèrement

(1) Les *Missi Dominici* étaient des commissaires que le roi envoyait dans les provinces pour y entretenir le bon ordre et l'abondance, et défendre le faible contre les attaques du fort.

la grande croix d'une main à la procession, il encensait à six pieds de hauteur de l'autre ; il sonnait deux cloches à-la-fois, mangeait la moitié d'un pain béni, buvait le vin des burettes ; et le curé ne cessait de dire à son père que, s'il voulait mettre son fils en religion (l'usage de ce temps était que la plupart des cadets se fissent moines), ce fils deviendrait une des lumières de l'église. Ce curé même, qui voyait tout en beau dans son disciple favori, l'ayant vu rosser souvent les compagnons de son âge, assurait qu'il était né pour commander aux hommes, et qu'il parviendrait aux grandes dignités de son ordre. Le bon père de famille ne put se refuser à ces pronostics brillants ; et s'apercevant que les jeunes filles du village commençaient à jouer avec son fils les jours de fête, qu'un léger duvet colorait déja ses joues vermeilles, et qu'il avait conduit quelques-unes de ces jeunes filles dans les halliers du bois les plus fertiles en belles noisettes, il ne différa plus à suivre les conseils de son curé, et alla le présenter à l'abbaye de ★★★, où il fut reçu à bras ouverts.

Le jeune novice s'y forma sans peine. Jamais on n'avait apporté dans son état de plus heureuses et de plus brillantes dispositions. Il devint le héros du chœur, de la cuisine et du cellier, levant un muid d'une main pour le ranger sur les tréteaux, composant les meilleurs salmis, chantant les leçons à ténèbres et les hymnes d'une voix éclatante. Ses talents, sa figure charmante, sa force, sa taille de cinq pieds huit pouces, se perfectionnèrent de jour en jour.

Le célèbre Houdon l'eût choisi pour modèle, s'il eût voulu faire naître Hercule sous son ciseau dans le plus incroyable de ses travaux. Rubens eût regretté de ne pouvoir assez bien rendre le coloris brillant de son teint ; on croit même que c'est d'après l'un de ses portraits, que frère Jean des Entomures avait mis à la place d'honneur dans un salon de son abbaye de Thélême, que Despréaux reçut l'idée de ce vers heureux, et qui peint si bien :

L'autre broie, en riant, le vermillon des moines.

On croira sans peine qu'avec des qualités aussi supérieures, l'âme et le caractère le plus franc, l'humeur la plus riante, le goût le plus décidé pour la bonne chère, le bon vin, et tous les travaux utiles à la communauté, il se fit adorer de l'abbé, de ses confrères, et que, reçu profès, il passa rapidement par toutes les charges de l'abbaye, qu'il remplit toutes avec honneur jusqu'à ce qu'il fût fixé dans celles de dépensier et de cellerier, dont l'exercice acheva de le couvrir de gloire. Cinq ou six ans après, l'abbé, mourant d'une indigestion, le montrait du doigt, de sa main tremblante, aux moines assemblés autour de lui ; et tous applaudissaient, en secret, au mot de successeur que ses lèvres mourantes balbutiaient. L'abbé venait à peine d'être déposé dans la tombe, que le chapitre s'assembla. Le fils du digne laboureur, élu tout d'une voix, fut béni par son évêque, porta la crosse de la meilleure grâce ; la mitre brillante couvrit son blanc et large front ; sa longue robe,

d'une serge fine et blanche comme la neige, formait des plis agréables sur les beaux contours de sa taille, forte mais élégante; ses yeux perçants et pleins de feu auraient pu faire soupçonner que cette longue robe cachait des pieds de chèvre, s'il ne s'était fait une habitude de la lever, et de laisser voir un bas blanc bien tiré, et les deux jambes les mieux faites et les plus nerveuses.

On nous reprochera peut-être d'avoir été beaucoup trop long dans les détails de l'éducation, et dans la peinture des mœurs et de la figure de damp abbé; mais, il faut l'avouer, nous ne pouvons nous empêcher d'aimer cette charmante dame des belles-Cousines, si généreuse, si tendre, si sensible : ne devons-nous pas d'ailleurs multiplier les excuses pour une grande princesse ? Hélas ! nous frémissons de l'idée que bien d'honnêtes lecteurs vont prendre d'elle. Jamais ce sexe charmant, honnête et si fidèle, qui fait les charmes et l'honneur de la société, n'excusera dans la dame des belles-Cousines, ce qu'il pardonne à peine à ce vaurien de Galaor mais du moins il nous saura gré de notre bonne intention, et de notre zèle à l'excuser même quand il devient infidèle.

La dame des belles-Cousines arriva donc dans cette abbaye, le cœur occupé par les regrets et par l'idée toujours présente de son amant. Elle venait chercher aux pieds des autels quelques consolations, et y portait ce qui restait de son âme. Son arrivée ayant été annoncée par ses écuyers, quatre beaux pères, portant un dais, l'attendaient à la porte de l'église : un riche

carreau était préparé pour elle ; et damp abbé, couvert de sa mitre brillante, paré d'une large croix d'or, d'une riche etole brodée, tenait sa crosse d'argent d'une main, et de l'autre le goupillon pour lui présenter l'eau bénite. La princesse fut frappée de la modestie et de l'air de dignité de cette première réception. La figure majestueuse alors de damp abbé lui rappela celle des grands-prêtres de Juda. S'étant mise à genoux, elle reçut l'eau bénite de sa main ; et damp abbé n'osant encore fixer ses regards sur les yeux touchants de la princesse, ce fut à d'autres charmes, que les siens, bientôt devenus étincelants, rendirent leur premier hommage.

Ayant conduit la princesse sur un riche priedieu près de l'autel, sa voix sonore et brillante fit retentir l'église lorsqu'il entonna le *Te Deum*, dont il répétait les versets alternativement avec le chœur. Cette voix agréable, quoique éclatante, faisant déja quelque impression sur elle, sut la distraire de ses premières méditations. Elle leva ses beaux yeux sur ceux de damp abbé, qui ne pouvait s'empêcher d'observer ses moindres mouvements. Leurs regards se rencontrèrent ; l'attention de damp abbé devint plus forte ; la distraction de la belle veuve augmenta.

La messe étant célébrée, la dame des belles-Cousines se préparait à partir, lorsque l'abbé, suivi des principaux de la maison, l'ayant conduite à la porte de l'eglise, lui dit respectueusement qu'il était bien tard pour retourner dîner à son château ; et la supplia, comme fondatrice de l'abbaye, de venir s'y reposer, et prendre un repas frugal dans un monastère aimé de ses

augustes aïeux, qu'elle honorerait par sa présence. Elle ne trouva aucune bonne raison pour se refuser à cette invitation respectueuse. Hélas! le sort la destinait à n'en trouver jamais de meilleures pour s'opposer à tous les mauvais tours qu'un méchant enfant lui préparait.

Quelle fut la surprise de la dame des belles-Cousines en entrant dans un salon agréable, placé entre deux jardins, où déja l'on dressait une table couverte du plus beau linge, et qui bientôt fut jonchée de fleurs! Un festin superbe fut promptement servi; et damp abbé, un peu plus rassuré, parut encore plus aimable aux dames Jehanne, Ysabelle et Catherine, à cette table qui paraissait son véritable élément, qu'il ne leur avait paru majestueux à l'église, faisant les honneurs du festin avec grâce, servant la princesse d'un air respectueux, et les dames d'un air libre et galant. Ces trois dames se parlaient sans cesse à l'oreille, et celle qui était placée plus près de la princesse, paraissant plus occupée de ce qu'elles se disaient, la dame des belles-Cousines ne put s'empêcher de lui faire une question dont elle devinait déja la réponse. Cette réponse fut bien avantageuse à damp abbé. La belle veuve ne répondit rien; mais, le regardant du coin de l'œil, elle suivait sans cesse, et peut-être même sans s'en douter, tous ses mouvements, tous ses soins empressés, et n'en trouvait aucun qui ne fût animé par une grâce naturelle, et par le desir de plaire.

Les excellents vins de toute espèce, et surtout celui sur lequel saint Bernard répandit sa bénédiction dans le treizième siècle, en faveur

du don que les habitants de Voujeaux avaient fait du terrain qui le produit à l'abbaye de Cîteaux, pour obtenir de riches communes dans l'éternelle patrie des élus, les vins des Pyrénées et de la Grèce même, que damp abbé faisait venir à grands frais, et qui brillaient sur la table dans des bocaux de cristal, au milieu des plus beaux fruits de la saison, établirent au dessert cette gaîté, cette douce liberté qui bannit une ennuyeuse contrainte. Madame Catherine, que quelques années de plus rendaient plus hardie que ses compagnes, aimait beaucoup à parler; et, trouvant damp abbé très-aimable, elle se plut à l'attaquer et à l'agacer par quelques plaisanteries. L'abbé, qui cherchait à briller, y répondit d'un ton très-gaillard, et avec la gaîté d'un moine bien gâté par ses succès avec de petites femmes des bourgs voisins, qui ne connaissaient rien d'aussi grand que monseigneur l'abbé. Ses réponses eussent pu paraître indécentes à ces dames dans les châteaux de Loches ou de le Plessis-les-Tours; mais dans un monastère, et sorties de la bouche riante et vermeille de damp abbé, elles ne paraissaient déja que plaisantes à la dame des belles-Cousines. Bientôt même elle se joignit à madame Catherine; et l'abbé perdant presque la tête, que le vin, l'amour et les desirs, commençaient à bien échauffer, déploya toute la galanterie monastique, compara la fondatrice de son abbaye aux plus aimables saintes du paradis, à Vénus même, dont il avait appris un peu l'histoire sur une ancienne tapisserie, et fit deux ou trois fois rougir la dame des belles-Cousines:

mais il ne déplut pas. « Parbleu, Madame, j'es-
« père bien, dit-il, que notre auguste fondatrice
« ne voudra pas attaquer les statuts de notre or-
« dre, dont ses généreux pères l'ont laissée la
« protectrice. L'un des plus sacrés que notre bon
« et saint père Bernard nous ait laissés, c'est ce-
« lui d'exercer l'hospitalité. Quiconque, dit-il,
« entrera dans les monastères de mon ordre,
« doit y être reçu et traité pendant trois jours,
« comme le serait un des enfants de l'abbaye.
« Les religieux même sont en droit d'exiger qu'il
« y reste au moins un jour franc, pour qu'il as-
« siste à leurs prières, à leurs repas, et qu'il
« puisse s'associer aux mérites attachés à l'ordre.
« Songez, Madame, que vous êtes venue dans
« cette maison pour gagner les pardons, et que
« vous ne pouvez les obtenir qu'en observant nos
« statuts, et qu'en nous accordant au moins
« toute la journée. Nous avons des chambres
« commodes; demain votre altesse royale pourra
« aisément assister à notre office, gagner les par-
« dons, prendre un dîner pareil à celui-ci, et
« retourner le soir à son château. »

Hélas! la belle veuve ne put encore trouver de bonnes raisons pour se refuser à cette prière qu'accompagnait l'air le plus vif, le plus rempli de candeur, le plus expressif, et le plus embarrassant pour celle qui aurait craint d'y trouver plus que de la politesse. Elle fut quelques moments sans répondre. Les dames lui rendirent le service de la presser ; et comme elle ne pouvait rien faire sans y mettre de la grâce, elle promit avec tant de bonté de ne partir que le lendemain, et dans ce moment ses beaux yeux de-

vinrent si doux et si riants, que damp abbé ne put s'empêcher de se précipiter à ses genoux, de saisir le bas de sa robe, et de la baiser avec une ardeur que la vue de deux jolis pieds augmenta bientôt encore. Rien n'échappait aux yeux de la belle veuve. Ce premier mouvement ne put lui déplaire ; elle lui trouva même encore plus de grâce, étant en désordre à ses genoux, qu'il n'en avait, paré de tous les ornements abbatiaux.

De petites coupes de cristal de roche, présentées pleines de la liqueur précieuse de la Dalmatie, étaient déja vidées, lorsque l'abbé les conduisit dans un vert et beau préau, où des sièges commodes étaient préparés à l'abri du soleil, dont les platanes et les sicomores touffus voilaient en entier les rayons. Damp abbé, voulant procurer quelque amusement à la dame des belles-Cousines, lui dit d'un air riant : « Ma« dame, vous devez être lasse de ces joutes et de « ces tournois présentés si souvent dans les gran« des cours. Permettez-moi de vous faire voir les « jeux que les enfants de saint Bernard se per« mettent pour s'entretenir dans une souplesse « de nerfs et dans un exercice utile à la santé. » A ces mots, donnant l'exemple aux jeunes moines de son couvent, il fut le premier à secouer son long scapulaire et son chaperon ; et retroussant sa robe dans sa ceinture, et laissant voir des bras blancs et nerveux découverts jusqu'au dessus du coude, il provoqua les religieux à la course, au saut, et même à la lutte.

Quelques-uns parurent des émules dignes de lui dans les deux premiers jeux ; mais quoique

presque tous fussent grands et bien faits, aucun n'approchait de cette taille élégante et nerveuse, qui semblait, par la correspondance de tous les muscles, être toujours dans l'attitude la moins gênée et la plus favorable. Aucun des jeunes moines n'eût osé se présenter pour la lutte, connaissant de longue main l'adresse et la force prodigieuses de damp abbé, si celui-ci, en provoquant les deux plus forts, ne les eût piqués d'honneur pour essayer de l'ébranler. Damp abbé leur laissa, pendant quelque temps, faire des efforts inutiles; et voulant enfin terminer ces jeux qui duraient depuis une heure, il déploya tout-à-coup ses forces, enleva tout à la fois ses deux adversaires à deux pieds de hauteur, et alla les porter entre ses bras aux pieds de la dame des belles-Cousines.

Pendant ces jeux, la princesse se rappela plus d'une fois le temps où, se plaisant à voir les exercices de la jeune noblesse de la cour, elle allait souvent sur ce balcon d'où ses regards s'attachaient avec tant de plaisir sur le jeune Saintré. Mais enfin (nous sommes forcés de le dire) déja l'image de l'aimable Saintré ne se peignait plus si charmante à son souvenir; la comparaison qu'elle faisait de sa taille fine et légère avec celle de damp abbé, dont, en ce moment, elle était vivement frappée, ne lui rappelait qu'un jeune page, peut-être même un joli polisson. Absorbée dans une nouvelle rêverie, elle ne sentait de cette complication d'accidents divers que messire Huë avait définie si habilement par le mot *vapeurs*, qu'une vive émotion qui semblait se répandre dans toutes ses veines, et qui lui pa-

raissait trop agréable pour en craindre la durée.

Cette émotion redoubla lorsque l'abbé, fier de son triomphe, porta ses deux compagnons à ses pieds, en lui disant : — Madame, c'est à vous de nommer le vainqueur ; et c'est de votre belle main qu'il doit recevoir le prix de sa victoire. — Elle rougit ; et l'auteur laisse deviner si c'est de plaisir ou de pudeur. Elle se remit de ce premier trouble ; et tirant de son doigt une grosse et brillante émeraude, entourée de diamants jaunes : « Damp abbé, lui dit-elle, qui pourrait « ici vous rien disputer? Recevez donc de ma « main ce léger prix de votre victoire dans ces « jeux plus agréables pour moi que les combats « souvent ensanglantés de nos tournois. »

L'abbé, se jetant une seconde fois à ses genoux, présenta sa main pour recevoir la bague ; la princesse voulant la placer elle-même, serra nécessairement le doigt : ce doigt répondit si brusquement à toute l'existence de l'abbé, qu'il ne put empêcher ses lèvres brûlantes de porter un baiser sur la main qui le pressait ; et ce baiser répondit si brusquement au cœur de la malade de messire Huë, qu'elle ne put en être offensée.

L'un et l'autre se levèrent enfin. L'abbé lui donnant la main, la conduisit à une calèche simple, mais commode, qu'il avait fait préparer pour lui donner le plaisir de la chasse, et lui faire parcourir les belles routes de la forêt. Bientôt des fauconniers, bien montés, entourèrent la calèche ; et peu de moments après, damp abbé, vêtu d'un habit de campagne qui découvrait toutes les perfections de sa taille,

parut sur un beau coursier, le front couvert d'une espèce de chaperon étroit qui se relevait par les bords avec grâce, et ne tenait en rien du vaste et traînant chaperon des enfants de saint Bernard.

Damp abbé guidant la calèche dans la plaine, et les chiens faisant lever le gibier de toutes parts, bientôt des alouettes furent enlevées par les émérillons ; des perdrix furent portées à terre par le coup de talon des tiercelets ; et un héron s'étant élevé d'une touffe de roseaux, trois faucons qui furent l'instant d'après déchaperonnés, s'agitant sur le poing des fauconniers, s'élevèrent en tournant pour suivre le héron qui déjà se dérobait aux yeux, et paraissait avoir percé la nue : quelques moments après on le vit précipité par les coups redoublés des faucons, qui l'ayant à la fin surmonté dans son vol, le frappaient tour-à-tour de leurs talons, et descendirent avec assez de rapidité pour le lier dans leurs serres au moment qu'il allait toucher la terre. L'abbé s'avançant promptement, reçut de ses fauconniers la patte et les belles plumes de l'aigrette du héron, et vint les offrir d'un air galant à la princesse.

Cette chasse étant finie, la calèche prit la route de la forêt. Bientôt une collation, des glaces, des surprises de tout genre, manifestèrent la galanterie de l'abbé. Les dames exprimèrent leur étonnement ; la princesse, par un effet mieux senti, ne dit rien ; se laissant aller doucement aux nouveaux mouvements de son âme, et n'ayant déjà plus de remords, elle commença à jouir sans trouble de tout ce que damp abbé

faisait pour lui plaire. Cette collation augmenta la liberté qui commençait à s'établir entre eux ; et le soleil étant prêt à disparaître, elle vit finir sans peine un jour agréablement rempli, en pensant que la soirée qu'elle allait passer dans l'abbaye pourrait être tout aussi riante pour elle.

En arrivant, les premières ombres de la nuit, augmentées par un léger orage, lui firent voir la façade de l'abbaye illuminée ; et ce fut à la clarté de vingt flambeaux de poing, que l'abbé la conduisit dans le riche appartement qu'il lui avait fait préparer. Un concert champêtre s'y fit bientôt entendre ; mais la princesse, agitée, presque oppressée par toutes ses nouvelles idées, par tous ces spectacles qui s'étaient succédés si rapidement, ne put prêter une longue attention à cette nouvelle fête ; et bientôt une douce rêverie et quelques moments de repos lui paraissant préférables, elle passa dans l'intérieur de son appartement avec ses dames et damp abbé qu'elle eût trouvé bien impoli de bannir alors d'auprès d'elle.

Le prudent et modeste auteur ne s'étend point sur les détails de cette soirée, qui fut même assez long-temps prolongée après le souper et le départ des dames. Il passe rapidement au réveil de la princesse, dont les yeux ne furent jamais si brillants. Il laisse entrevoir seulement que la dame des belles-Cousines, entraînée par ce charme et ce pouvoir irrésistible que messire Huë avait si bien reconnu, renfermait déja dans son cœur de nouveaux secrets auxquels Saintré n'avait plus de part : il peint même l'abbé paraissant le lendemain à la toilette de

la princesse avec un air moins empressé, mais plus respectueux. Enfin il fait penser que tous deux pouvaient avoir besoin des pardons que les cloches de l'abbaye annonçaient qu'il était temps d'aller mériter.

L'abbé fit les honneurs avec la même grâce que la veille ; le jour entier fut marqué par des soins nouveaux, et le soir il reconduisit la princesse à son château. Comme il restait encore cinq jours de prières pour gagner pleinement les indulgences, ils se quittèrent avec moins de regret, dans la certitude de se revoir dès le lendemain matin.

Ces cinq jours de pardons, furent cinq jours de fêtes plus variées et plus ingénieuses. Semblable au jeune et rustique Cimon qui fut dans un instant poli par l'amour, l'abbé avait promptement reçu les mêmes leçons de ce maître enchanteur, qui nous fait si facilement changer de maintien et de langage. Ces cinq jours furent suivis d'un grand nombre de pareils. Un temps si doux s'écoula rapidement ; mais trois mois d'absence de la belle-Cousine avaient paru assez longs à la reine pour lui envoyer un gentilhomme, avec une lettre de sa main pour la presser de revenir auprès d'elle.

L'adroite et belle-Cousine, prévenue de l'arrivée de ce gentilhomme, eut soin de le recevoir dans son lit, et de faire assez intercepter le jour, pour qu'il ne s'aperçût pas que les roses du plaisir et de la santé rendaient son teint plus frais et plus brillant qu'il ne l'avait été depuis long-temps : elle affecta plus que jamais la langueur ; et dans l'audience qu'elle lui donna

ainsi que dans la réponse qu'elle lui fit remettre le soir, elle s'excusa sur sa mauvaise santé de retourner à la cour, et sur la nécessité de continuer les remèdes favorables qu'elle avait commencés.

Tandis que le perfide amour se jouait aussi cruellement de la sécurité du brave et fidèle Saintré, ce jeune héros venait de se couvrir d'une gloire immortelle. Son bras vainqueur avait fait tomber sous ses coups les deux soudans qui commandaient les infidèles ; il leur avait arraché de sa main l'étendard du croissant ; et les Turcs, épouvantés à l'aspect de la bannière triomphante de la croix, fuyaient de toutes parts, abandonnaient la Prusse, la Silésie, et cherchaient à se réfugier dans les marais du Pont-Euxin.

La trop digne petite nièce des belles-filles de Philippe-le-Bel menait impunément la même vie avec damp abbé, qu'elles avaient menée avec les malheureux Lanoy, lorsque Saintré, couvert de lauriers, et brûlant d'apporter aux pieds de la dame des belles-Cousines les trophées de sa victoire, arriva à la cour de France, après s'être séparé de son frère d'armes monseigneur Enguerand, qui retournait couvert de la même gloire à la cour d'Aragon.

Déja Saintré avait baisé les mains de son auguste maître, et lui avait rendu compte modestement de la plus glorieuse campagne ; déja il était chez la reine, dans l'espérance d'y voir la dame des belles-Cousines, de recevoir le signal de la petite épingle, et de se retrouver le soir à ses genoux. Quelles furent sa surprise et sa

douleur, en apprenant de la bouche de la reine même que depuis près de cinq mois la belle-Cousine s'était retirée dans l'un de ses châteaux, donnait rarement de ses nouvelles, et se servait même de nouveaux prétextes pour prolonger son absence! La douleur et les inquiétudes de l'âme loyale de Saintré ne portèrent que sur la langueur et la maladie qui retenaient depuis si long-temps celle qu'il adorait : il prit le prétexte de la mort de son père, et de la nécessité d'aller se faire reconnaître par les vassaux de sa baronnie ; et dès le surlendemain, suivi d'un seul écuyer, il partit, et vola vers ce château qui renfermait celle qui lui faisait aimer la vie.

Arrivé dans le parc, il apprit, par un ancien domestique de la princesse, que sa maîtresse jouissait de la santé la plus parfaite, et qu'elle venait déja de traverser le parc, montée sur sa haquenée, suivie de ses trois dames, pour aller chasser dans la forêt. Saintré n'hésita pas à voler sur ses traces ; et, dirigé par le bruit des cors et la voix des chiens, il aperçut bientôt la dame des belles-Cousines, arrêtée dans une étoile de la forêt. Voler près d'elle, se jeter à bas de son cheval, embrasser les genoux de sa dame, fut l'ouvrage d'un moment. La dame, qui ne l'attendait pas, qui ne pensait plus à lui que sa présence accusait, fit un cri de surprise, le reconnaissant à peine : — Ah! c'est vous, monseigneur de Saintré? lui dit-elle d'un ton assez froid (ce titre lui était dû depuis qu'il était chevalier) : vraiment je ne vous attendais pas si tôt. Pourquoi, ajouta-t-elle d'un ton plus froid, avez-vous quitté le roi votre bon maî-

tre ? pourquoi êtes-vous venu me chercher ici ?

Saintré, glacé, surpris, confondu, lève les yeux au ciel, les porte sur ceux de sa dame, dont il peut à peine surprendre un regard, et lui dit : — Juste ciel ! Madame, est-ce bien vous qui tenez ce langage, et qui recevez avec une si cruelle froideur le fidèle et malheureux Saintré ? — Si je ne me trompe, répondit-elle d'un air sec et hautain, vos propos renferment un reproche : de quel droit venez-vous troubler mes amusements ?

Saintré pensa expirer d'étonnement et de douleur. Il n'avait pas la force de se relever ; il avait abandonné ces genoux qu'il avait d'abord serrés si tendrement ; et la dame des belles-Cousines était déja prête à s'éloigner et à le laisser dans cet état, lorsque damp abbé arrive à toutes jambes, un cor passé sur son cou et dans son bras gauche, et, sans prendre garde à Saintré, dit à la dame des belles-Cousines : — Ne perdez pas un moment, Madame, si vous voulez voir le cerf encore vivant. — La princesse frappe sa haquenée, s'éloigne brusquement avec damp abbé sans daigner regarder Saintré, qui demeure immobile, cherche à deviner quel est cet homme qui vient d'entraîner sa princesse, et fixe ses yeux tristes sur madame Catherine qu'il voit lever au ciel les sieus pleins de larmes, s'écriant : « Ah brave et malheureux Sain-« tré, que les temps sont changés ! »

Ce peu de mots porta la lumière et le désespoir dans l'âme sensible de Saintré : mais, cherchant à confirmer ou à détruire les cruels soupçons qui, malgré lui, le pénétraient déja, et

remontant à cheval, il suivit tristement les trois dames, qui paraissaient partager sa douleur, et ne rejoignirent qu'au pas de leur palefroi la dame des belles-Cousines, attentive alors à voir damp abbé qui levait le pied du cerf pour le lui présenter. L'infidèle veuve avait eu le temps d'avertir son nouvel amant que le chevalier qu'il venait de voir était le célèbre Jehan de Saintré, l'élève du roi, et qui possédait un château près de son abbaye.

Saintré salua profondément et d'un air sérieux la dame des belles-Cousines en l'abordant. — Sans doute, sire, lui dit-elle, vous êtes venu de votre château pour voir un moment la chasse? — Non, Madame, lui répondit-il; arrivé depuis très-peu de jours de l'armée de Prusse, je n'ai paru qu'un moment à la cour. L'inquiétude que me donnait la maladie d'une grande princesse qui m'a toujours protégé, ne m'a pas permis de différer un moment de venir moi-même m'informer de son état. — Vraiment, répondit-elle, vous aviez grand tort de vous en inquiéter : vous pouvez voir qu'il n'a jamais été meilleur qu'aujourd'hui; et même, ajouta-t-elle en regardant l'abbé qui souriait, jamais mon âme ne fut plus tranquille que depuis que je goûte ici des plaisirs qui m'étaient inconnus. — Damp abbé empêcha Saintré de répondre, en s'approchant de lui d'un air assez familier. « Monseigneur de Saintré, lui dit-il, j'apprends « que nous sommes voisins; il ne tiendra pas « à moi que nous ne vivions dans la meilleure « intelligence. » A ces mots, sans même écouter la réponse de Saintré, il s'approcha d'un air

plus familier de la belle veuve. « Madame, lui « dit-il assez haut pour que Saintré pût l'enten- « dre, ne me conseillez-vous pas de prier le « seigneur de Saintré de venir souper ce soir à « l'abbaye? — Eh mais, dit-elle assez embar- « rassée, comme vous voudrez ;... cependant... « *ne déchirez pas sa robe pour l'arrêter*, s'il se « refuse à votre invitation. »

Saintré, qui se proposait intérieurement d'achever de développer un mystère qui s'éclaircissait de plus en plus à ses yeux, ne balança pas à se rendre à la légère invitation de l'abbé ; et tous ensemble ayant pris le chemin de l'abbaye, Saintré ne s'occupa que de madame Catherine pendant la route, et se contenta d'observer finement le maintien de la princesse, tandis que le présomptueux abbé l'entretenait d'un air libre, lui parlait souvent à l'oreille, et semblait plaisanter avec elle de l'air sérieux et contraint avec lequel Saintré les suivait, éloigné d'eux de quelques pas.

La joie, la magnificence qui brillèrent dans l'abbaye à leur arrivée, surprirent Saintré. Il crut entrer dans un château préparé pour les noces du seigneur du lieu, plutôt que dans le modeste séjour d'un disciple du sévère saint Bernard.

Le souper fut très-bon, et devint même assez gai ; Saintré ne cherchant déjà plus à pénétrer les sentiments de la dame des belles-Cousines, et dam abbé se livrant à la joie bruyante d'un riche moine qui se sent le plus fort, et que l'habitude du bonheur rend avantageux ; bientôt même, excité par les regards et les applaudissements de la dame, qui déjà ne se contrai-

gnait plus, il essaya de faire quelques plaisanteries sur la chevalerie, et sur ceux qui tiraient leur honneur et leur renommée de cet état. Le vin, la bonne chère, les lorgneries de la dame l'emportant encore plus loin, il osa lui presser les genoux. Saintré vit le mouvement; et, quoiqu'il eût pris le parti de n'avoir plus qu'un froid mépris pour cette ingrate, il ne put s'empêcher de rougir pour elle. Le moine, animé plus que jamais, et voyant l'air sérieux et embarrassé de Saintré, se crut en droit de le plaisanter, et même de le braver. « Qu'est-ce donc, monsei-« gneur de Saintré, lui dit-il, vous avez l'air de « vous ennuyer avec nous? Le vin ne vous pa-« raît-il pas bon, ou la pitance d'un simple re-« ligieux n'est-elle pas digne d'un chevalier « souvent admis à la table des plus grands sou-« verains? » Saintré l'assura fort qu'on ne pouvait rien ajouter à l'excellence du vin et à la bonne chère; et que, d'ailleurs, la présence d'une aussi grande dame honorerait la plus vile chaumière. Le moine, piqué de ce que Saintré semblait, par ce propos, dégrader un peu son abbaye et sa table, répondit brusquement: Tous ces chevaliers et ces écuyers qui vont si souvent courir le monde, seraient bien heureux de trouver quelquefois de pareilles chaumières en leur chemin. — La dame sourit de la réponse de l'abbé, et, le pressant du genou à son tour, semblait l'animer à poursuivre la plaisanterie. — Convenez, seigneur de Saintré, lui dit-il, que de tous ces férailleurs il en est bien peu qui soient conduits par l'amour de la gloire. Se trouvant oisifs dans une cour, ils commencent par y cher-

cher quelque folle ou quelque beauté niaise, facile à séduire : s'ils la trouvent, ils la trompent : s'ils sont rebutés, ils gémissent, ils pleurent ; et les femmes, qui ne sont que trop portées à croire aux grandes passions, en sont souvent les dupes. Mais un des moyens les plus sûrs de ces quêteurs d'aventures, c'est de faire avec éclat pour elles ce qu'ils nomment des entreprises d'amour. Alors s'attachant quelque espèce d'emprinse (1) sur le bras, au cou ou à la jambe, ils font accroire en particulier à toutes ces pauvres dames, qu'ils les ont prises pour elles, et que c'est pour leur en apporter le prix qu'ils vont courir les plus grands hasards. Ils trouvent même un double avantage à cette feinte ; l'ancien usage des grandes cours étant de favoriser de pareilles entreprises, ils savent qu'ils recevront de la bonté du maître et de la famille royale le moyen d'aller courir le monde, et de se donner du bon temps. Successivement ils parcourent les cours de l'Europe, ne songeant qu'à s'y amuser. Les salles de bal sont leurs lices. Lorsqu'ils ont bien battu le pays, ils reviennent avec un valet menteur qu'ils habillent en héraut d'armes ; et le chargeant de mentir encore plus qu'eux, il résulte des contes les plus faux, la plus fausse renommée et le plus brillant accueil. Qu'en pensez-vous, Madame, ajouta l'impudent abbé ? trouvez-vous que je m'écarte

(1) Nom de la marque que portait un chevalier, et dont il devait se faire déferrer.

de la vérité? — Je pense, dit la princesse, que vous venez de peindre, trait pour trait, tous ces jeunes aventuriers. — Tous! s'écria Saintré en la fixant, tous!... Ah Madame, il n'est pas possible que vous le pensiez; et je suis étonné que la protectrice-née de la noblesse du royaume, et qui s'est montrée telle jusqu'à ce jour, la laisse avilir en sa présence avec autant d'audace et de fausseté. — Parbleu! monseigneur de Saintré, reprit l'abbé en l'interrompant, il peut bien y avoir quelques exceptions; mais, en général, c'est l'histoire fidèle de tous ces gens qui se couvrent de fer, et qui souvent auraient grand'peur s'ils rencontraient un véritable danger.... — Damp abbé, répondit vivement Saintré, vous osez trop; respectez un état qui vous dote, vous protège, et vous aide à recueillir tranquillement les richesses dont souvent vous abusez. Si vous étiez d'état à soutenir les propos téméraires que vous venez de hasarder, vous subiriez bientôt la punition qu'ils méritent. — Ma foi, monseigneur de Saintré, dit brusquement le moine, je les soutiendrais envers et contre tous, si ce pouvait être avec des armes égales, et dont je fusse accoutumé à me servir. Il est vraiment bien aisé à un homme si enveloppé de fer, qu'on aurait peine à le blesser avec une aiguille, de braver un pauvre diable de moine qui n'a que son froc et son scapulaire: mais si, pour soutenir vous-même ce que vous m'avez dit, vous me présentiez un champion qui acceptât de lutter avec moi, Madame connaîtrait bientôt qui de nous deux a raison.

La dame des belles-Cousines se pâmait de

rire de cette dispute : ses yeux, ses pieds, ses mains encourageaient l'abbé, et paraissaient lui applaudir. Bientôt, perdant toute retenue, et ne cherchant plus qu'à braver et à mortifier Saintré, connaissant les forces de l'un et de l'autre, et jugeant l'abbé supérieur par ce qu'elle avait déja vu sur le préau : — Damp abbé, dit-elle avec un rire moqueur, savez-vous ce que vous risquez par un pareil défi? et ne voyez-vous pas que le seigneur de Saintré, qui se trouve maintenant sans armes, ne doit point balancer de l'accepter? — A la bonne heure, dit l'abbé : si le jeu plaît à monseigneur, je suis son homme. Non parbleu, je ne m'en dédirai pas ; et je serai charmé si Madame veut bien être témoin de cette lutte, et couronner de sa main celui qui remportera la victoire. — Saintré sentit bien toute la noirceur et l'adresse de celle qu'il méprisait déja dans son âme. Mais son grand cœur ne put souffrir d'être défié par un moine insolent ; il ne résista point à son premier mouvement, qui le portait à cette lutte inégale : il se leva de table le premier ; et regardant la dame avec fierté : — C'est en effet, Madame, lui dit-il à moitié bas, la seule espèce de combat que vous méritez qu'on rende aujourd'hui pour vous.

Dès que l'abbé vit Saintré debout, il quitta la table en faisant un saut de joie : il courut s'emparer familièrement de cette main charmante que mille tendres et respectueux baisers de Saintré avaient si souvent pressée ; et il entraîna plutôt qu'il ne conduisit la dame dans le préau voisin. Là, dès qu'il fut arrivé, il se dépouilla

promptement de tous ses habits monastiques. L'auteur rapporte qu'il ne conserva pas même le dernier vêtement que la décence lui prescrivait de garder en présence des dames. Pendant ce temps, le modeste Saintré, servi par l'écuyer qui le suivait, rougissait de se voir forcé à rendre les armes égales, et à ne conserver aucune espèce d'avantage sur l'abbé. Mesdames Catherine, Ysabelle et Jehanne baissaient les yeux, ou se les couvraient avec leurs chasse-mouches, (1) tandis que Madame admirait damp abbé, et faisant remarquer aux autres moines, tout fiers de la valeur de leur chef, la supériorité qu'il annonçait sur son adversaire.

Saintré se présenta de bonne grâce aux bras longs et nerveux de l'abbé, qui pouvait en embrasser deux comme lui. Il se soutint deux ou trois tours avec assez de force; mais le moine, dès long-temps exercé dans ce genre de combat, lui tirant fortement un jarret avec le sien, les deux pieds de Saintré parurent bientôt en l'air; et l'insolent abbé s'écriant alors, « Ah « Madame! priez un peu monseigneur de Sain- « tré de m'épargner, » l'étendit sur l'herbe tout de son long. Tandis que Saintré se relevait assez honteux de sa chute, le moine était déja aux genoux de la dame des belles-Cousines. — Madame, lui dit-il, je viens de soutenir mon dire; mais si monseigneur de Saintré veut re-

(1) La mode des éventails n'existait pas encore dans ce temps grossier.

commencer une seconde lutte en l'honneur de ses amours, je lui ferai voir que lorsque j'ai mis bas mon scapulaire, je peux, aussi-bien que lui, accomplir l'usage des joutes, qui prescrit de rompre une dernière lance en l'honneur des dames. — Ah ! vraiment, s'écria-t-elle, je crois monseigneur de Saintré trop galant pour se refuser à remplir cet usage ; et, s'il y manquait, je le tiendrais le reste de ma vie pour chevalier de mince valeur, et lui en ferais la honte en présence de la reine et de mes belles-Cousines.

Furieux de cette atrocité de conduite, et de ces propos d'une femme d'autant plus haïssable, qu'elle avait été plus adorée, Saintré se présenta pour la seconde fois à la lutte, et ne fut pas plus heureux. Le vigoureux moine, s'amusant de ses vains efforts, et continuant à le gaber, se plut à le mettre hors d'haleine, et l'étendit encore une fois sur l'herbe.

Cette indécente et cruelle plaisanterie n'ayant été déja que trop prolongée, les trois dames de la princesse, qui aimaient aussi tendrement Saintré qu'elles l'estimaient, ne purent s'empêcher de faire entendre à leur dame combien elles étaient scandalisées de voir qu'elle l'eût si long-temps soufferte ; et la princesse, rentrant un peu en elle-même, revint à l'abbaye, se remit à table avec elles, et fit signe aux frères servants d'apporter les confitures et les vins de liqueur.

Damp abbé s'habilla promptement pour revenir joindre la dame des belles-Cousines. La joie et l'audace brillaient dans ses yeux. Son orgueil monastique était bien élevé de l'avan-

tage qu'il venait de remporter; et puisqu'il faut tout dire, et tant il est vrai que les passions basses et honteuses avilissent le caractère, cette fière et haute dame des belles-Cousines s'applaudissait secrètement de son choix, et d'avoir vu le plus brave et le plus renommé des chevaliers français terrassé par un moine qu'elle lui avait préféré. Emportée par l'ardeur du plaisir, elle était encore incapable de réfléchir et de considérer que le véritable amour ne règne que sur des âmes sensibles et honnêtes, mais qu'il fuit avec horreur et s'envole à l'aspect du vice.

Saintré, fatigué de la lutte et froissé de ses deux chutes, reprenait lentement ses habits; et, cachant la rage qu'il avait dans le cœur, il méditait sur les moyens de s'assurer une prompte vengeance.

Cette lutte, le train de vie que l'abbé menait depuis cinq mois, excitaient alors un grand murmure parmi les anciens religieux de l'abbaye. Ils se repentaient déja d'avoir élu l'homme le moins propre à remplir les vrais devoirs de son état; et l'ancien procureur de l'abbaye leur ayant représenté que le nom et la personne de monseigneur de Saintré devaient leur être chers et respectables, et que ses ancêtres étaient comptés parmi les bienfaiteurs dont les fondations les avaient enrichis, ils craignirent, avec raison, le juste ressentiment de ce seigneur, et députèrent sur-le-champ deux d'entre eux pour faire les représentations les plus fortes à dam abbé, et pour exiger même de lui qu'il se soumît à tous les moyens possibles de réparer en

partie la faute qu'il venait de commettre. Les députés ayant eu le temps de lui parler avant que Saintré se fût remis à table, damp abbé convint avec eux qu'il avait poussé trop loin ce qu'il osait ne nommer qu'une plaisanterie; et il promit de faire en sorte que le seigneur de Saintré l'excusât et en perdît le souvenir.

Saintré revint peu de moments après, et parut avec un maintien qu'il affectait de rendre ouvert et riant. Damp abbé se leva avec hâte, et le conduisit respectueusement à sa place. — Monseigneur, lui dit-il, tels sont les jeux de la campagne; et vous n'avez pas moins marqué la bonté de votre âme en daignant vous y prêter, que vous avez prouvé son élévation, les armes à la main, à la tête des armées françaises. C'est une espèce de supplice que de s'entendre louer par un homme que l'on hait, et sur-tout lorsqu'il a eu quelque avantage sur nous. Mais Saintré sut dissimuler son ressentiment; et recevant avec une cordialité apparente les respects de damp abbé: — En vérité, Madame, dit-il gaiment à la dame des belles-Cousines, c'est bien dommage qu'un homme de si riche taille, aussi bien fait et d'une force aussi prodigieuse, se soit consacré parmi les enfants de saint Bernard. De quelle utilité n'eût-il pas été pour le service du roi, s'il eût porté des armes? Deux seuls chevaliers tels que lui renverseraient un escadron de nos plus braves hommes d'armes; et nous en trouverions difficilement un qui ait un air aussi martial, aussi redoutable que l'aurait été damp abbé, couvert d'une riche armure, et combattant à la tête de nos premiers rangs.

— Vraiment, répondit la dame, toujours aveuglée sur le mérite de son abbé, je crois bien que la plupart de ceux qu'on voit briller aujourd'hui dans de pareils postes, y seraient bien éclipsés par un tel gendarme. — Pour la première fois damp abbé ne reçut cette louange qu'avec une extrême modestie. — J'aurais pu valoir quelque chose à ce noble métier, répondit-il, si j'avais servi long-temps d'écuyer à ce seigneur de Saintré, la fleur de notre chevalerie. Vous devez savoir, monseigneur, continua-t-il, tous les droits que vous avez dans ce monastère, dont les hommes, les trésors et les équipages seront à vos ordres, quand il vous plaira de vous en servir. C'est le moins que nous devions au petit-fils de nos généreux bienfaiteurs.

Alors Saintré tirant l'abbé à l'écart, lui dit de l'air le plus simple et le plus honnête : — Je suis sensible à vos offres, et je soutiendrai désormais, contre l'opinion la plus générale, qu'il est possible de trouver quelquefois de la reconnaissance dans les monastères. Vous autres Bernardins, vous êtes tenus, plus que la plupart des autres ordres, à pratiquer cette noble vertu. Votre saint instituteur naquit homme de haut parage, et tenait à la maison royale par le sang. Ses enfants doivent conserver quelque chose des sentiments d'un noble cœur; et le froc, l'esprit du cloître, ne doivent pas entièrement les détruire. Mais, damp abbé, comblé des bienfaits de mon auguste et bon maître, je n'ai besoin que de les mériter par ma conduite, et de travailler à los et honneur acquérir. Je vous dirai cependant avec ingénuité, qu'arrivé depuis

peu dans une dépendance de ma baronnie, il me serait bien honorable parmi mes égaux, que son altesse royale se trouvant dans ces cantons, elle me donnât une marque de distinction précieuse, qui serait de venir dans mon château, et de daigner y dîner demain avec vous et les dames de sa suite. Je n'ose l'en supplier ; mais le seul et le premier don que je vous requière, c'est que vous tâchiez de m'obtenir l'honneur de sa présence. — Je vous le promets, répond damp abbé sans hésiter ; et, se sentant fort de tout le pouvoir qu'il avait sur elle : Vous pouvez, monseigneur, le lui proposer dès ce moment en ma présence.

Quoique Saintré sentît intérieurement toute l'humiliation de ne devoir qu'à la protection d'un moine heureux une faveur qu'autrefois la dame lui eût offerte d'elle-même, il feignit de la reconnaissance pour l'abbé ; et retournant vers la dame des belles-Cousines, il la pria, de l'air le plus respectueux, de lui faire l'honneur de venir dîner le lendemain dans son château, qu'elle ne connaissait point encore, et où elle pourrait varier ses amusements. La dame reçut la prière de Saintré avec la plus grande hauteur : — Apprenez, seigneur de Saintré, que les belles-Cousines de la reine, jouissant des honneurs du banquet royal, ne peuvent accorder de telles demandes qu'aux princes de leur lignage. Quand la dévotion m'appelle dans cette abbaye, je puis sans conséquence y prendre tous les rafraîchissements qui me conviennent, et nul, tel qu'il soit, ne peut s'autoriser de cette démarche de ma part, pour me demander la

même grâce. Non, non, seigneur de Saintré, je ne peux me compromettre par une faveur qui serait désapprouvée par toutes celles de mon rang.

S'il y eût eu dans le cœur de Saintré quelque reste de ses anciens sentiments, cette nouvelle marque de mépris et d'aversion de sa personne eût bien achevé de le détruire. Il n'était plus maître de son dépit, lorsqu'il aperçut l'abbé qui, prenant la dame des belles-Cousines à part, lui parlait d'un air d'autorité, et semblait exiger d'elle qu'elle tînt la parole qu'il venait de donner lui-même. L'instant d'après, Saintré ne put douter de ce qui s'était dit. La dame le rappela avec des yeux un peu rouges, et l'air de dépit sur le front. — Seigneur de Saintré, dit-elle, damp abbé vient de me représenter que, dans la haute faveur où vous êtes en ce moment auprès du roi mon redouté seigneur et mon cousin, il me saurait peut-être mauvais gré de vous refuser une grâce qu'il accorderait lui-même à celui qui vient de faire triompher sa bannière. Je consens donc à dîner demain chez vous; mais ne mettez nul apparat à ce dîner; je ne prétends pas que ma visite ait l'air d'être annoncée ni marquée par une fête : c'est bien assez pour un simple baron tel que vous, qu'on n'y voie que l'effet du hasard et de la proximité de nos châteaux.

Saintré reçut avec l'air de la reconnaissance une grâce, qu'en toute autre occasion son grand cœur eût peut-être rejetée. Le repas s'acheva sans que rien de ce qui s'était passé dans la journée fût rappelé. La dame des belles-Cousines

eut une contenance embarrassée, les dames de sa suite celle de l'incertitude. L'abbé reprit bientôt l'air d'un amant heureux qui sort de table pour passer le soir avec celle qu'il aime; et Saintré, toujours modeste et respectueux, prit congé de la princesse, en l'assurant qu'il se conformerait à ses ordres. Nous ne rendrons point compte à nos lecteurs de tous les préparatifs auxquels il employa ses écuyers de confiance pendant une partie de la nuit; nous dirons seulement que, dans l'intérieur de son château, tout fut disposé pour un festin somptueux; et nul de ses vassaux n'étant averti de l'honneur que la princesse devait lui faire, ses avant-cours, et la cour même du château, parurent désertes lorsque la princesse arriva vers le midi, montée sur sa haquenée et l'émérillon sur le poing. Ses dames la suivaient dans le même équipage; et damp abbé, en habit de campagne, faisait de temps en temps cabrer le gros roussin qu'il montait, et croyait lui faire lever des courbettes.

Les gentilshommes et les pages de Saintré s'étaient rangés en haie dans la première salle. Lorsque la princesse entra, elle affecta de dire qu'ayant été entraînée par le vol de ses oiseaux, et se trouvant à l'heure du dîner si près du château du seigneur Saintré, elle avait espéré qu'elle y serait reçue pour s'y rafraîchir pendant quelques heures. Saintré, pour la servir à sa guise, affecta d'être surpris de l'honneur qu'il recevait; et selon l'usage de ce temps, peut-être aussi pour abréger une conversation embar-

rassante, dès que le clepsidre du château sonna les douze heures, il lui présenta respectueusement sa main couverte d'un gant, et la conduisit dans un grand sallon, où la table dressée achevait d'être couverte par les maîtres-d'hôtel. La dame s'étant placée dans un fauteuil doré préparé pour elle, damp abbé alla s'asseoir sans façon sur le tabouret le plus près : les dames prirent leurs chaises à dos ; et Saintré, une serviette sur l'épaule, se tint debout près du cadenas de la princesse pour la servir ; il ne voulut se placer à table qu'après en avoir reçu l'ordre le plus pressant, et que lorsqu'on eut posé le second service. Il n'avait pas négligé de faire mettre devant le moine plusieurs flacons de cristal, où l'on voyait briller le vin parfumé de Cahors, et le vin fumeux et agréable de Roussillon. Il savait que le voluptueux damp abbé les aimait ; et que, quelque forte que fût sa tête, elle le serait encore moins que la vapeur enchanteresse de ces vins pleins de feu.

La conversation devint en effet plus vive et plus gaie au second service : la dame parut même oublier qu'elle était chez Saintré, et, le croyant bien maté, bien anéanti par sa hauteur et par les propos qu'elle lui tenait, elle eut bientôt l'air de ne s'occuper que de son amant, tandis que l'abbé prenait, à sa façon, le ton et les airs d'un petit-maître qui se trouve en partie de campagne avec sa maîtresse.

On complimenta beaucoup le seigneur de Saintré sur la beauté de son château, sur la bonté de ses vins, l'excellence de son repas, et

sur-tout sur les ornements nobles, simples et militaires qui paraient son vaste sallon. En effet, le roi ayant voulu que Saintré ornât le château de ses pères d'une partie des étendards et des autres trophées qu'il avait remportés sur les infidèles, ils étaient élevés contre les murs du sallon, et entre mêlés de riches armures de toute grandeur, lesquelles, portées sur des pieux façonnés avec dessein, montraient d'un seul coup-d'œil le harnais complet dont, en un jour de bataille, un chevalier devait être couvert. Saintré saisit adroitement cette occasion de faire renaître l'entretien de la veille : il fit remarquer à ceux qu'il avait à sa table les grandes et fortes armes d'un des soudans qu'il avait tué de sa main ; et il leur fit observer aussi qu'il y avait peu d'hommes assez robustes pour les supporter et s'en servir. — Ma foi, monseigneur, dit damp abbé, s'il ne fallait que les porter pendant deux heures, courir, sauter même avec pour les gagner, vous trouveriez facilement tel qui souscrirait à ce marché. — Peut-être bien, répondit Saintré ; je crois même que si quelqu'un pouvait gagner le pari, ce serait un homme de votre taille, et qui serait aussi robuste que vous : car le soudan qui les portait, était le plus redoutable Turc dont j'aie jamais éprouvé la valeur ; et je n'aurais pu lui donner la mort, si son haubert mal attaché ne m'eût offert un passage pour lui plonger mon épée dans le côté. Au reste, ajouta-t-il, si je croyais qu'elles pussent vous servir, je serais charmé de vous les offrir, sans vous proposer de les gagner par une semblable épreuve.

La dame des belles-Cousines fut absolument la dupe de l'air de politesse et même d'amitié que Saintré avait pris en parlant; et curieuse de voir à quel point ces belles armes pouvaient relever la riche taille de ce damp abbé, qu'au fond de sa pensée elle regardait déja comme un héros, elle l'excita elle-même à les éprouver.— Parbleu, dit à la fin l'abbé, en buvant une large coupe pleine de vin de Roussillon, je me souviens d'avoir dans mon église un grand et vieux saint George tout délabré, à moitié couvert d'armes rouillées : si monseigneur de Saintré veut me mettre à l'épreuve, sous la condition de me donner celles-ci, je vais essayer de les gagner pour remettre mon saint George en honneur. — Tout le monde applaudit à la proposition de l'abbé, qui se leva de table, et se dépouilla promptement de ses habits, tandis que Saintré préparant les différentes pièces du trophée d'armes, se disposait à les lui attacher lui-même. Il ne manqua pas de les joindre fortement par de doubles nœuds qu'il fit à chaque lacet; et dès qu'il eut pris les mêmes précautions pour le casque, il profita du temps où damp abbé, se promenant d'un air comiquement martial, arrêtait ses yeux sur ceux de la dame des belles-Cousines et des autres dames. Alors il se couvrit lui-même de ses armes ordinaires qu'un de ses écuyers affidés lui laça dans un instant. Damp abbé se panadait et s'enflait des éloges que la faible princesse lui prodiguait, et se plaignant seulement de ce que le maudit casque était bien plus lourd que son chaperon,

lorsque tout-à-coup il vit paraître Saintré armé de toutes pièces, suivi d'un héraut d'armes et de ses livrées qui portaient deux rondaches, deux épées de combat et deux dagues. Au même instant on vit les deux portes de la salle occupées par des hommes d'armes, qui présentaient la pointe de leurs lances et de leurs épées. — Qu'est-ce que cela veut dire, Saintré? s'écria la dame des belles-Cousines, très-effrayée; que prétendez-vous donc faire? — Rien que de très-juste, Madame. Hier monsieur l'abbé me provoqua chez lui à une espèce de combat dont il connaît depuis long-temps l'usage; vous eûtes l'air de l'approuver, et vous sûtes même par vos propos me forcer de me rendre à son défi: moi je provoque à mon tour damp abbé à la seule espèce de lutte que j'ai apprise; et vous êtes trop juste, Madame, pour ne le pas presser aussi de ne me pas refuser. — Pendant ce temps le héraut d'armes offrait le choix des haches, des épées et des dagues à damp abbé, qui les refusait constamment et avec une mine très-piteuse et très-embarrassée. — Arrêtez, Saintré! Saintré, s'écria la dame des belles-Cousines en prenant le plus grand air d'autorité, arrêtez, ou craignez les plus cruels effets de mon indignation. — Mais Saintré perdant enfin toute patience, s'approcha d'elle, la prit par le bras, et la fit rasseoir sur son fauteuil. Osez-vous bien encore, s'écria-t-il, perfide et déloyale que vous êtes, vous servir de votre auguste rang, après vous être avilie par votre honteuse faiblesse pour un coquin de moine, à qui vous avez sacrifié le plus fidèle et

le plus loyal de tous les amants? Non, je ne vous reconnais plus pour la souveraine de mon âme, ni pour la cousine de mon roi; non, vous n'êtes plus à mes yeux que la créature la plus coupable qui respire. Et toi, malheureux, ne balance plus à te servir de ta force et des armes à l'épreuve dont je t'ai couvert; défends ta vie contre moi, ou dans l'instant je te fais jeter par les fenêtres de mon château, armé comme tu l'es; et tu périras aux yeux mêmes de ta lâche et indigne maîtresse. — Le moine, qui vit alors que son unique ressource était de se défendre, se confia dans sa force prodigieuse, et se saisit d'une hache et d'autres armes que le héraut lui présentait. Lorsqu'il eut choisi, Saintré reçut les mêmes armes de la main du héraut; et damp abbé, plus haut que son adversaire de toute la tête, courut de désespoir sur lui, espérant l'anéantir d'un seul coup. Mais l'adroit et valeureux Saintré détourna ce coup du dos de sa hache d'armes; et, sans vouloir en frapper le moine à son tour, il lui en porta seulement la pointe à la visière. Il l'enferra, et le prenant du fort au faible, il le fit reculer dix pas jusque sur un des tréteaux de la table, sur lequel damp abbé tomba lourdement, faisant retentir la salle de sa chute et du bruit de ses armes. Il demeurait immobile sous la hache tranchante de Saintré, qui semblait se préparer à lui couper la tête, lorsque la dame des belles-Cousines s'écria douloureusement: — Arrêtez, arrêtez; hélas! Saintré, qu'allez-vous faire? Le punir à vos yeux, s'écria celui-ci, ô

la plus déloyale de toutes les femmes! Mais son infâme sang ne sera point répandu par ma main. — A ces mots, il releva la visière de damp abbé, qui perdait la respiration, et étouffait dans son casque : — Tu seras seulement puni, dit-il, comme doivent l'être tous les blasphémateurs, des propos injurieux que ta bouche impie a vomis contre l'ordre sacré de la chevalerie, et contre ceux qui le composent. — Alors il lui saisit la langue qu'il tirait pour reprendre haleine, et se contenta de la percer légèrement de sa dague.

Saintré voyant ensuite que la dame des belles-Cousines était évanouie sur son fauteuil, et que ses dames effrayées étaient en pleurs autour d'elle, sa belle âme s'émut encore par un mouvement de pitié. Il se tourna vers les trois dames, et, levant les yeux au ciel : — Pouvais-je faire moins, leur cria-t-il? Je pars; ayez encore pitié d'elle, quelque indigne qu'elle soit de vos soins. — En achevant ces mots, il remarqua la ceinture bleue que portait la dame des belles-Cousines, et qui était alors l'emblême de la loyauté : il ne put le souffrir; et, dénouant cette ceinture, il la mit dans son aumonière, et s'éloigna. Tout était préparé pour son départ : il monta à cheval, et abandonna la princesse à ses remords, le moine à ses soins; son château à ses concierges.

Peu de jours après, Saintré rejoignit la cour, et fit observer à tous ses gens le plus profond silence sur l'évènement singulier qui venait de se passer. Ses serviteurs, élevés sous l'œil d'un

maître vertueux, furent fidèles au serment qu'il leur fit prêter ; et lui-même eût cru commettre un crime impardonnable, s'il eût révélé rien de ce qui touchait à l'honneur d'une dame, même de la plus coupable.

Quinze jours après, la dame des belles-Cousines ne pouvant plus prolonger une absence dont la reine commençait à se plaindre (car elle n'avait pu se refuser à quelques légers soupçons), rejoignit aussi la cour, qui, revenue de la campagne, se trouvait rassemblée dans le vaste hôtel de Saint-Paul. Elle fut reçue à bras ouverts par la vertueuse Bonne de Luxembourg, et dut bien rougir en se voyant dans les bras de cette illustre reine, et dans ceux de mesdames de Berri, de Bourgogne et d'Anjou ses belles-cousines. L'arrivée de la belle veuve occasionna des fêtes, dans lesquelles Saintré se trouva près d'elle aussi respectueux et avec l'air aussi attaché qu'il avait toujours paru l'être à son ancienne protectrice Ce fut, il est vrai, avec moins de regret qu'elle n'en avait peut-être alors, qu'il ne revit plus le signal de cette épingle, qui, pendant si long-temps, avait toujours été celui d'un tête-à-tête heureux, et qu'il n'avait jamais reçu sans que son cœur en tressaillît d'amour et de plaisir.

Un jour, après le dîné de la reine, toutes les belles-cousines et quelques seigneurs distingués, tels que Saintré, furent admis dans l'intérieur des appartements, dont les huissiers interdisaient l'entrée au reste de la cour. Quoique le désœuvrement et l'ennui ne puissent jamais se

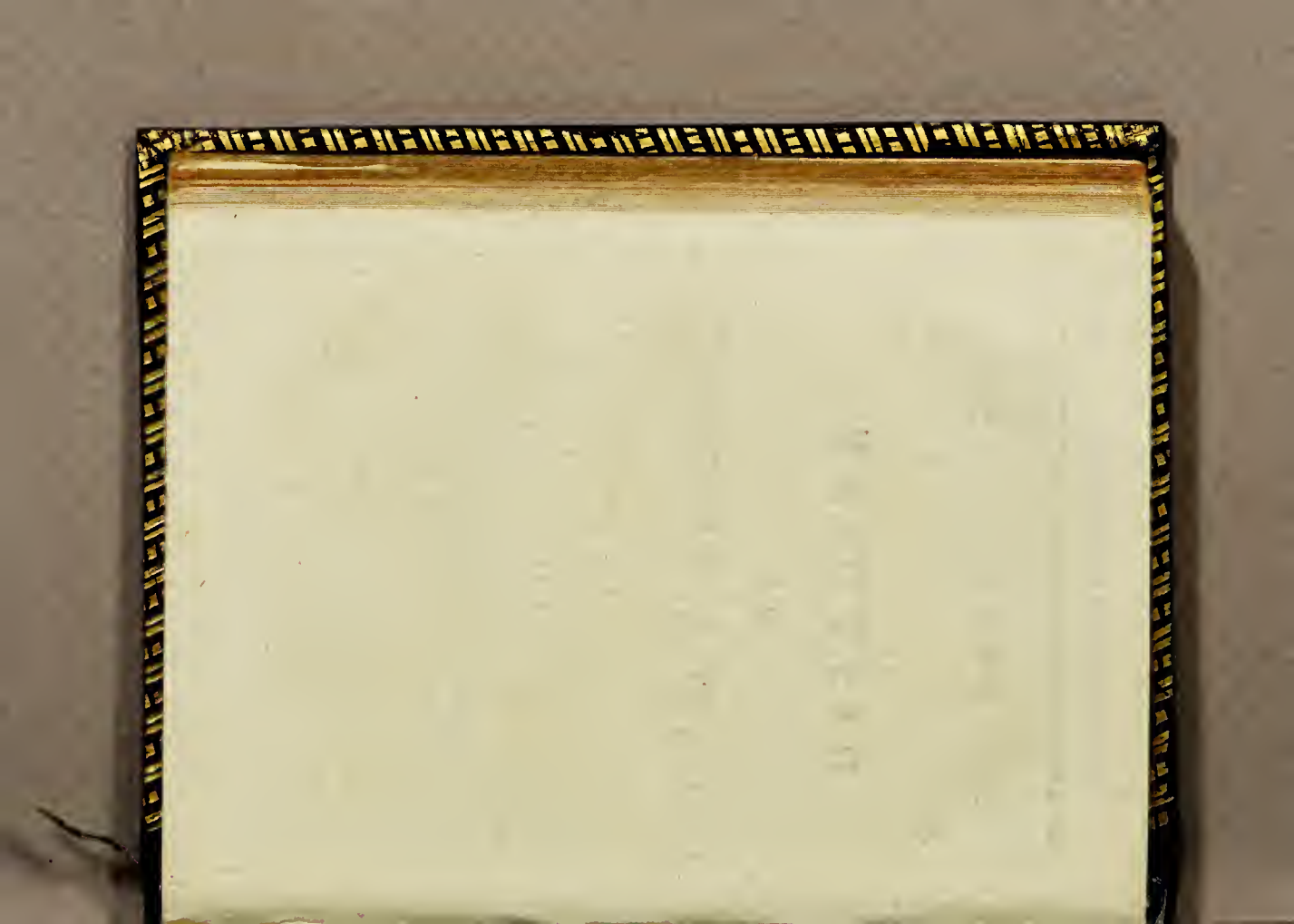
faire sentir dans une si noble et illustre société, la reine n'était pas fâchée qu'on lui contât quelquefois des histoires ; et comme personne ne racontait plus agréablement que Saintré, ce fut lui que la reine choisit, ce jour-là, pour lui demander une anecdote qui pût l'intéresser. Saintré prit son parti ; mais ce ne fut qu'après avoir bien assuré qu'il ne pouvait croire que tous les faits fussent exactement vrais dans l'histoire singulière dont on venait, disait-il, de lui envoyer les détails du fond de la Hongrie. Ensuite il raconta, devant tout le monde, l'histoire fidèle de ses amours avec la dame des belles-Cousines, et ne supprima aucune circonstance des évènements arrivés dans l'abbaye, et, en dernier lieu, dans son château.

La reine se montra très-scandalisée : elle dit que la dame lui faisait horreur, et méritait la punition la plus éclatante. Mesdames de Bourgogne, de Berri et d'Anjou, la comtesse de Périgord, la belle et vertueuse dame de Gravelle, enchérirent sur le genre de cette punition, et imaginèrent tout ce qu'elles crurent de plus déshonorant et de plus cruel. Le tour de la dame des belles-Cousines étant venu, Saintré ne put s'empêcher de lui dire aussi : — Et vous, Madame, quel est votre avis ? La dame, trop accoutumée à braver les remords, n'osa pas excuser l'héroïne de l'histoire ; mais elle blâma fortement la conduite du chevalier ; elle le trouva inexcusable d'avoir porté si loin la vengeance, et sur-tout d'avoir osé enlever la ceinture bleue de son ancienne dame et bienfaitrice. Saintré, piqué

de ce qu'elle avait pris un ton très-haut en prononçant ces dernières paroles, lui laissa entrevoir un bout de cette même ceinture qu'elle seule aperçut; et il la cacha presque aussitôt. Ce fut la fin de sa vengeance et de son amour.

FIN.

HISTOIRE
DE
GERARD DE NEVERS.



AVANT-PROPOS.

Ce Roman, réimprimé en 1725, est enrichi de notes très-instructives. Ces notes eurent beaucoup plus de mérite dans le temps de cette réimpression, qu'elles n'en auraient aujourd'hui, cette branche de la littérature française ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles et savantes recherches de MM. de Paulmy, de Sainte-Palaye, et de plusieurs autres littérateurs d'un mérite supérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725 ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman est aujourd'hui compris dans les manuscrits de la belle bibliothèque de monsieur le duc de la Vallière. Tout paraît se réunir à prouver qu'il est très-ancien; cependant quelques raisons portent à croire que l'imprimé d'après lequel nous avons tiré cet extrait, peut avoir essuyé bien des altérations. C'est à monsieur l'abbé Rive que nous nous en

rapportons, et nous soumettrons toujours notre avis au sien. Nous avouons que nous sommes tentés de croire que quelque auteur de la fin du quinzième, ou du commencement du seizième siècle, s'est servi de l'ancien manuscrit pour composer ce nouveau Roman, qu'il dédie à Charles de Clèves, comte de Nevers et d'Eu, devenu comte de Rhétel par son mariage avec Marie d'Albret; et l'imprimé que nous avons sous les yeux nous paraît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé sous Charles VIII, que celle de l'autographe connu de monsieur le duc de la Vallière et de monsieur l'abbé Rive.

On a peine à pardonner à l'auteur de ce Roman plusieurs absurdités, dont le titre de son ouvrage est le plus inexcusable. Comment osa-t-il donner pour maîtresse à son héros Gerard une princesse de la maison de Savoie, et surtout en plaçant la scène de son Roman sous le règne de Louis-le-Gros? Louis VI, dit le Gros, épousa dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert aux blanches mains, comte

de Maurienne et de Savoie. Comment le romancier a-t-il donc osé porter la démence jusqu'à choisir la sœur ou la cousine d'une reine de France pour en faire la mie de son héros? Gerard, il est vrai, finit par l'épouser. Mais on n'en est pas moins révolté de l'attentat d'un auteur ignorant qui s'éloigne de toute espèce de vraisemblance; et je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman, lorsqu'en 1725 on en a permis la réimpression.

Je préviens donc les lecteurs que, non-seulement j'ai dû supprimer l'auguste nom de Savoie, et en substituer un autre, mais que, pour donner quelque vraisemblance à ce Roman, je me suis trouvé forcé d'en changer le début. J'espère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'ouvrage. Le récit des aventures de Gerard et d'Enriant mérite d'être conservé; elles sont contées avec assez de grâces et de naïveté pour intéresser. J'avoue, de plus, qu'il m'est agréable et cher de rappeler aux lecteurs que les seigneurs de Nevers

ont souvent mérité d'être estimés, aimés, célébrés par leurs contemporains ; et je ne peux mieux prendre mon temps pour en rafraîchir la mémoire.

HISTOIRE

DE

GERARD DE NEVERS

ET DE

LA BELLE EURIANT,

SA MIE.

Le comte et la comtesse de Nevers, parents de la maison royale de France, n'habitaient plus si souvent la cour de Louis-le-Gros, pour s'occuper avec assiduité de l'éducation du jeune Gerard leur fils unique ; et la comtesse de Nevers prenait les mêmes soins de celle de la belle Euriant sa nièce, que son frère, le comte de Dammartin, l'avait priée en mourant de regarder comme sa propre fille. Les deux aimables enfants étaient élevés ensemble ; l'amour semblait prendre plaisir à les embellir de jour en jour. Il présidait à tous les jeux de leur enfance ; il épia bientôt le moment de leur donner ses plus charmantes leçons.

Le comte et la comtesse voyaient naître avec plaisir l'union de ces jeunes âmes qu'ils desiraient unir pour toujours. Celle de Gerard était

élevée, courageuse et passionnée ; celle d'Euriant était plus tranquille et plus douce en apparence, mais elle était ferme et sensible. La jeune princesse avait pour gouvernante une vieille madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuse, et bien scélérate dans le fond du cœur.

Le seul défaut de la comtesse de Nevers était né du principe le plus respectable : pénétrée des sentiments que la vraie religion inspire, elle ne soupçonnait pas même qu'aucun de ses ministres pût manquer à la sainteté de son état. Tout froc blanc, gris ou noir, était pour elle un objet de vénération, et s'attirait son entière confiance. Un vieux directeur, ancien ami de madame Gondrée, l'avait présentée à la comtesse comme un ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. La vieille Gondrée, couverte de rosaires et de scapulaires, l'avait séduite par son air béat. La comtesse eût-elle imaginé qu'elle recevait dans sa maison un monstre de scélératesse, et que la barbare Gondrée avait étouffé de ses propres mains deux enfants qu'elle avait eus dans sa jeunesse, et dont peut-être un jour l'uniforme eût été le froc et le capuchon, s'ils avaient porté celui de leur père? Le jeune comte de Nevers fut heureusement remis en de meilleures mains ; et l'ancien chevalier qui veilla sur son éducation, lui donna, non-seulement tous les principes dignes de sa naissance ; mais, profitant de ses heureuses dispositions, il sut le préparer, par les exercices et les instructions militaires, à devenir également redoutable dans les combats,

et digne de commander ceux qui marcheraient sous ses ordres.

Le ciel avait fait naître la jeune Euriant avec une si belle âme, que la mauvaise éducation qu'elle courait risque de recevoir, ne pouvait altérer sa vertu, sa candeur et sa modestie. Madame Gondrée essaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant; elle ne put en obtenir que la considération et l'obéissance. Gondrée était trop fine pour ne pas s'apercevoir que la belle Euriant avait de l'éloignement pour elle : mais comme elle reconnut encore plus facilement que son jeune cœur devenait de jour en jour plus sensible pour l'aimable Gerard : « Elle aura bientôt besoin de « Gondrée, se dit-elle, et je saurai bien l'ame- « ner à s'attacher à moi. » De ce moment, elle prit un air de prudence et de sévérité vis-à-vis de son élève; elle ne voulut plus permettre à Gerard de venir passer auprès d'Euriant tous les moments qu'il pouvait lui donner : elle résolut même d'interrompre leurs jeux, de s'opposer durement à la douce familiarité qu'ils avaient contractée; et c'est en les privant de celle qui règne entre un frère et sa sœur, qu'elle leur fit bientôt sentir qu'ils étaient amants.

Dès le premier jour que Gerard fut privé d'aller porter le matin des fleurs à sa chère Euriant, et de déjeûner avec elle, il se sentit le cœur serré; ses larmes coulèrent : il fut distrait dans ses leçons, négligé dans son maintien, nonchalant dans ses exercices, et son gouverneur le crut malade. Euriant, de son côté, lorsqu'elle entendit madame Gondrée refuser la porte de sa chambre à Gerard, soupira bien douloureu-

sement; elle prit un petit air boudeur, se fit presser long-temps pour se mettre à sa toilette : les fleurs qu'on lui présenta pour entrelacer dans ses beaux cheveux lui parurent fanées ; la plus adroite de ses femmes la fit crier en la peignant ; elle jeta des roses que madame Gondrée lui présentait, en criant qu'elles l'avaient piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile que le gouverneur de Gerard à connaître la cause de l'humeur de son élève. Cette humeur redoubla le soir du même jour. Les regards les plus tendres et quelquefois languissants de ces aimables enfants pendant le dîner, auraient dû leur apprendre que leurs peines secrètes étaient les mêmes ; mais Gerard n'en savait pas encore assez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignait seulement que Gerard n'eût été grondé.

Tous les deux avaient une voix charmante. Euriant jouait de la harpe ; Gerard tirait les accords les plus doux d'une guitare, et faisait souvent de jolis vers. Ils recevaient ensemble les leçons d'un ancien troubadour provençal que le comte de Nevers avait fixé dans sa cour ; et la comtesse aimait trop à les entendre chanter ensemble, pour perdre ce temps de les écouter. Le vieux troubadour leur proposa vainement, ce jour-là, quelques chansons vives et légères de son pays; l'un et l'autre ne voulurent chanter que quelques lays aussi plaintifs que touchants.

A peine eurent-ils chanté tous deux séparément les premiers couplets, qu'ils se regardèrent pour marier les accents de leur voix dans un *duo*, qui leur servait de refrain. Ces couplets,

ce *duo*, répondaient si bien à la situation présente de leurs âmes, qu'elles en furent également troublées : quelques grosses larmes tombèrent sur les joues fleuries de Gerard ; la voix d'Euriant expira sur ses lèvres, et ses doigts légers, mais tremblants, ne formèrent que de faux accords. Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfants, leur dit tendrement la comtesse? — L'un et l'autre se plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faisant quitter leur leçon. — L'un et l'autre se levèrent promptement pour courir à ses genoux. Cette bonne maman mit ses mains sur leurs fronts, les trouva brûlants ; et jamais ils n'avaient baisé ses mains caressantes avec plus de tendresse. Ils se les disputaient, et, par distraction, Gerard baisa plus d'une fois celles de sa jolie cousine, qui ne riait ni ne l'avertissait de sa méprise.

La comtesse ne s'en aperçut point : mais on imagine bien que rien ne put échapper aux observations de madame Gondrée. Contente de cette première épreuve, dès le lendemain matin elle imagina d'en faire une autre. Ayant aperçu Gerard qui se promenait tristement dans un parterre qu'il cultivait lui-même, elle observa qu'il ne s'occupait plus du soin d'arroser ses fleurs, et qu'à peine donnait-il un coup-d'œil à celles que la rosée et le soleil du matin faisaient éclore. Elle descendit promptement pour le joindre, et voyant qu'il cherchait à l'éviter : Monsieur le comte, lui cria-t-elle, vous vous connaissez en fleurs mieux que moi, votre cousine rebuta hier celles que nous lui portâmes ; rendez-

moi le service d'en choisir, et de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah ! de tout mon cœur, madame Gondrée, dit Gerard en accourant, et lui prenant les mains de l'air le plus doux, et les yeux brillants de joie. Une jacinthe élevait sa belle et forte tige au-dessus de toutes les autres fleurs : ses nombreuses et larges cloches la rendaient digne de former la couronne de Flore ; elle faisait les délices de Gerard et l'honneur de son parterre : il courut pour la couper : Arrêtez, lui cria Gondrée ; il vaut mieux la réserver pour madame la comtesse : l'odeur de cette jacinthe serait trop pénétrante aujourd'hui pour votre cousine ; elle a toujours mal à la tête, la pauvre enfant ; elle n'a pas dormi de la nuit. Quoi ! dit Gerard, ma cousine n'a pas dormi ? — Mon Dieu non, lui dit-elle ; je l'ai même entendue se plaindre, et ses yeux étaient tout rouges lorsque j'ai fait entr'ouvrir ses rideaux. — Tenez, madame Gondrée, lui répondit Gerard, il faut qu'il y ait quelque chose en l'air ; car je n'ai pas dormi non plus, et je souffrais bien encore il n'y a qu'un moment ; mais cela va mieux, ajouta-t-il en frottant son front d'ivoire ; le soleil est plus brillant qu'hier matin ; l'air est bien plus pur, et j'espère que ma cousine... Allons, allons, ne perdons pas de temps ; ces oreilles d'ours n'ont aucun parfum ; elles sont brillantes, leur œil est d'un beau blanc, et, dans les cheveux noirs de ma cousine, elles ressembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleste. En disant ces mots, Gerard avait déja fait une grosse touffe de cette espèce de fleurs ; il tenait déja le bras de madame Gondrée sous le sien, et l'en-

trainait vers la chambre de sa cousine : ils y furent arrivés dans un moment. Eh bien, ma chère petite cousine, comment vous va ? — Eh !.... mais... mon cousin... Il me semble que je vais un peu mieux ; et vous ? — Oh ! pour moi je me porte à merveille ; c'est sûrement le beau temps qui nous a guéris tous deux : n'est-ce pas, madame Gondrée ? Il fait si beau ! si beau ! l'air est si doux ! le soleil est si brillant !... En disant cela, il montrait de sa main la fenêtre, mais il ne regardait que la bouche de rose et les yeux célestes d'Euriant. — C'est bien vrai, mon cousin, disait Euriant ; oh que nous aurons une belle journée ! elle commence si bien ! Mais vous aussi, madame Gondrée, ne sentez-vous pas la même chose que nous ? — Pas absolument, dit-elle en souriant. — Ah ! mon cousin, n'est-il pas vrai que madame Gondrée est à merveille aujourd'hui ? Voyez-vous comme elle est fraîche ! elle ne paraît pas avoir trente ans. A ces mots, Euriant courut l'embrasser. Je veux en être aussi, dit Gerard ; et le damoisel la serrant à son tour dans ses bras, la vieille Gondrée reçut deux baisers que l'amour aurait bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout aussi timide que les beaux enfants qu'il inspirait. Madame Gondrée avait à sa ceinture une bouteille d'étain pour mettre son eau bénite. Gerard courut choisir un joli flacon d'or parmi ses petits bijoux, et le lui présenta. Mon Dieu ! que votre collet-monté va mal, ma chère bonne, dit Euriant ! il est d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas assez soin de votre personne, laissez-moi vous en ajuster un autre. Euriant

employa ses plus beaux points de Venise à cet ouvrage ; et dès ce moment madame Gondrée se proposa bien de mettre plus de complaisance que de sévérité dans sa conduite. Elle n'était pas née assez honnête pour garder un juste milieu, et s'en tenir à la prudence et à la sagesse d'une bonne gouvernante. Comme elle n'avait été sévère que pour se venger, elle devint facile, et séductrice même, dès qu'elle y fut portée par son intérêt personnel. Gerard savait si bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs, Euriant trouvait si simple et si naturel de lui en accorder ; elle avait d'ailleurs, d'après les éloges de la comtesse, une si haute idée de la vertu de madame Gondrée, que la sienne se trouvait assurée en la présence de sa bonne, et qu'elle regardait comme très-innocentes des caresses qui devenaient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gerard et d'Euriant, dans toutes les leçons qu'ils recevaient, furent aussi rapides que ceux de leur ardeur naissante. La plus vive émulation les animait également ; et le desir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gerard devint le plus parfait des damoiseaux ; Euriant réunit tous les talents qui peuvent encore parer une beauté parfaite ; et, grâces aux bons soins de madame Gondréo, dont la haute prudence avait su ménager les progrès de sa pupille, le même jour que Gerard reçut l'ordre de chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un et l'autre furent très-surpris de la grande découverte qu'ils avaient faite ; ils se crurent aussi habiles qu'ils se trouvaient heureux : ce-

pendant ils la tinrent secrète ; mais madame Gondrée la devina bien aisément, et leur facilita plus que jamais le temps et les moyens de la perfectionner.

L'avide gouvernante ayant épuisé toutes les ressources, tous les petits présents qu'Euriant et Gerard étaient en état de lui faire, en espéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le comte et la comtesse de Nevers ; elle leur dit qu'il était temps d'accomplir l'union qu'ils avaient projetée, et leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avait eue du ciel la forçait de les en presser. Mon fils est bien jeune, dit le comte. — Ah ! Monseigneur, ne l'avez vous pas vu l'autre jour terrasser un ours dans vos toiles ? — Mais, bonne Gondrée, dit la comtesse, Euriant n'a pas encore quinze ans accomplis. — Eh bien! madame, elle les aura dans un mois; et vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge. Le comte et la comtesse trouvèrent les réponses de Gondrée sans réplique ; et voulant obéir aux ordres du ciel, qu'ils croyaient recevoir de sa bouche, ils firent fiancer le même jour Euriant et Gerard. Ils firent publier des fêtes et des tournois dans leurs états et dans ceux des princes leurs voisins, et le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois suivant.

Le jour de cet heureux mariage, hélas ! était encore bien éloigné ; l'amour et la constance de ces jeunes amants devaient essuyer de bien cruelles épreuves. Une maladie épidémique se déclara tout-à-coup dans le comté de Nevers ; le comte et la comtesse en furent frappés en même temps ; l'art des médecins ne put les sauver ; Eu-

riant et Gerard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira sans peine que leur désespoir fut extrême, en perdant deux têtes aussi chères ; et quoique l'amour adoucît l'amertume des larmes qu'ils versaient ensemble, leurs cœurs sensibles furent pénétrés de douleur d'être séparés pour toujours de ceux qui leur avaient fait jurer, en mourant, de s'aimer, et d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelques jours à leur douleur, Gerard fut obligé d'aller à la cour de Louis-le-Gros : non-seulement il fallait qu'il lui rendît hommage en personne de son comté de Nevers ; mais ayant perdu son père et sa mère, il devait à Louis, comme au chef de sa maison, de lui demander son agrément pour accomplir son mariage avec sa cousine.

Jamais ces jeunes amants ne s'étaient quittés un seul jour ; l'un et l'autre ne pouvaient penser, sans frémir, qu'ils allaient se séparer pour quelque temps. Leurs fiançailles fermaient la bouche à la médisance, et leur donnaient la liberté de ne pas perdre un des moments du jour, et même de quelques longues soirées.

La complaisance de madame Gondrée pour celui qu'elle regardait alors comme son maître, lui facilitait le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités, dans quelques moments où la tendre Euriant était distraite et fermait ses beaux yeux, conduisirent Gerard à découvrir un signe qu'Euriant avait toujours pris tant de soins à cacher, que madame Gondrée ne le connaissait point. La nature avait im-

primé la plus jolie violette sous le sein d'Euriant. Gerard fut d'abord surpris de voir qu'une violette était née si près d'un bouton de rose ; mais il lui rendit bientôt hommage. Euriant s'écria, l'instant d'après : Ah! méchant, qu'as-tu fait? tu m'enlèves jusqu'à la dernière faveur qui me restait à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir de nouveau, le jour où l'hymen achevera de nous unir? — Tout, chère amie : ah! tu n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette est charmante, ajouta-t-il ; mais puisque tu m'en as fait un mystère jusqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que personne ne la verra jamais, et que les femmes même qui te servent, ne sauront point qu'elle pare ta gorge charmante.... — Ah! mon ami, dit Euriant, quel serment pourrai-je te refuser? Oui, je te jure de la cacher avec tant de soin, que je me soumets à laisser croire que je t'ai manqué de foi, si quelqu'un peut savoir qu'elle existe. Mille tendres badinages succédèrent à la découverte de la violette ; et (nous devons rendre justice à Gerard) toutes celles qu'il faisait alors avaient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres, la promesse la plus solennelle de revenir célébrer son mariage dès qu'il aurait prêté son serment, l'autorité la plus absolue que Gerard remit à sa future épouse, mirent toute la cour du jeune comte dans le devoir de regarder sa mie comme étant déja la souveraine du comté de Nevers : la douceur et la bonté d'Euriant la firent adorer, et leur rappelèrent celle de la comtesse dont ils pleuraient la mort.

Gerard, suivi de ses écuyers, arriva les fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche, où Louis-le-Gros tenait alors cour plénière. Malgré son grand deuil qui ne lui permettait aucune parure, il avait l'air si noble, il était si beau, qu'il n'y eut dames ni demoiselles qui ne se dissent tout bas : *Bien heureuse la mie qui conquêtera ce charmant chevalier!* Louis regrettait le comte de Nevers, qui l'avait aidé de son bras et de tout son pouvoir dans les longues guerres qu'il avait déja soutenues contre ses vassaux rebelles ; il fut charmé de voir le fils dans lequel ce comte paraissait renaître. Il admit d'abord Gerard à ses genoux ; il prit ses mains dans les siennes, reçut son hommage ; et, dès qu'il eut donné l'espèce de baiser que le vassal reçoit de son seigneur, il le releva, l'embrassa tendrement, et le présenta lui-même à sa cour comme un parent que la mémoire de son père lui faisait aimer et regarder comme son fils.

Gerard plut généralement aux chevaliers comme aux dames. Le seul Liziard, comte de Forest, sentit naître une noire envie contre lui. *Ce comte*, dit l'auteur, *était grand, maigre, fort aux armes, mais plus felon et plus rempli de mal-engin et mauvais art, qu'oncques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occasion de nuire au jeune Gerard ; mais il fut forcé de paraître se rendre à l'admiration générale que le jeune comte de Nevers inspirait par sa figure, son maintien, et ses propos aussi nobles qu'inspirés par la courtoisie.

Gerard gagna le prix de tous les jeux ; il triompha dans les tournois, et il était prêt à

sortir victorieux de la lice, lorsqu'un grand chevalier se présenta contre lui dans la dernière joute consacrée à l'honneur des dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courses ; mais à la troisième, tous deux s'étant armés de plus fortes lances, le grand chevalier fut renversé sur l'arène. Son casque s'étant détaché par sa chute, on reconnut Liziard qui, comme ancien chevalier, n'aurait pas dû se présenter aux joutes où les nouveaux s'exerçaient. Toute la cour, et sur-tout les dames, se moquèrent et rirent de le voir étendu sur l'arène, tandis que Gerard se jetait à terre pour l'aider à se relever, et lui présentait la bride de son cheval qu'il avait arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitait, et se confirma plus que jamais dans le dessein de nuire à l'aimable Gerard.

Les joutes étant finies, les jeunes chevaliers allèrent se désarmer ; et celles des jeunes et jolies dames et demoiselles de la cour commencèrent. Un bal est une espèce de joute pour elles : les grâces et la légèreté sont leurs armes, et ne les rendent que trop sûres de leurs coups. Mais Gerard triompha d'elles comme des chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable ; elles se trouvaient si bien dans ses bras quand il les faisait sauter, qu'elles desiraient que leur tour revînt plus souvent. Ah ! qu'elles portaient envie alors à sa mie !

La reine Adélaïde ne fit cesser le bal que pour faire apporter une collation superbe. On fit entrer des ménétriers, des jongleurs, et ceux qui possédaient ce qu'on nommait alors la science

gaie ; le galoubet provençal, la guitare espagnole, la mandoline italienne, la musette des bords du Lignon, et la flûte de Cologne, firent retentir le sallon. Chaque ménétrel chanta dans son langage ; il n'en fut aucun qui ne célebrât l'amour : plusieurs des lays et des sirventes qu'ils chantèrent avaient des refrains ; les dames et les jeunes chevaliers les répétaient en chœur. Adélaïde ayant distingué parmi toutes les voix qui s'élevaient alors, celle du jeune comte de Nevers, qui lui parut aussi douce qu'éclatante, elle interrompit les ménétrels, et pria son jeune cousin de s'approcher d'elle, et de chanter seul quelque romance nouvelle. Gerard obéit en rougissant : il pria le jongleur espagnol de lui prêter sa guitare ; et s'étant assis près de la reine, il chanta d'abord, sur un ton assez gai, les jeux de deux enfants élevés ensemble ; il peignit un troisième enfant qui, sans que les premiers l'eussent appelé, semblait être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux : dans un couplet, la jeune fillette se plaignait que cet enfant l'avait piquée en lui présentant des roses ; dans un autre, le jeune garçonnet criait que cet enfant avait brûlé ses lèvres par un baiser ; dans le troisième, tous deux se plaignaient que cet enfant devenu bien plus fort qu'eux, les entraînait à son gré, dès qu'il les tenait réunis dans ses bras. Le reste de la romance peignait avec feu tout ce que Gerard et sa mie avaient éprouvé de peines et de plaisirs.

Tous les spectateurs s'étaient insensiblement approchés du jeune comte, attirés par sa voix agréable et touchante : il finit par un hymne

qu'il adressait à cet enfant dont il s'était plaint d'abord, et qu'à ses bienfaits et à son pouvoir il avait reconnu pour être un dieu. Gerard le remerciait d'avoir reçu de sa main la plus belle et la plus fidèle des mies; et dans le dernier couplet de sa romance, sa voix devint plus éclatante, sa guitare rendit des sons plus forts et plus perçants, lorsqu'il osa porter à toutes les belles le défi de toucher son âme, et à tous les chevaliers de la terre celui de troubler son bonheur, et de réussir à plaire à celle qu'il adorait.

La reine Adélaïde applaudit au défi de Gerard; quelques jeunes beautés soupirèrent en l'écoutant; Liziard seul en fut assez jaloux et assez irrité pour dire à plusieurs autres chevaliers: ce Gerard, presque enfant encore, prouve bien quel est son peu d'expérience, puisqu'il se croit si sûr de la fidélité de sa mie; je gagerais bien (si j'étais certain qu'elle n'en fût point prévenue) qu'en huit jours de temps j'amenerais cette mie au point de la soumettre à tous mes desirs. Gerard l'entendit; une fureur qu'il contint à peine fit bouillonner son sang; mais la présence de Louis et d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un démenti formel à Liziard, il se contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelants: Comte, vous présumez trop de l'art de séduire; la mauvaise opinion que vous avez des femmes, vous rend indigne de leurs plus légères faveurs. Pour moi, je les respecte; j'ai même une si haute idée des vertus et de la constance de celle qui m'est destinée, que je soutiendrais mon opinion par les armes, et par le pari de mon comté de Nevers contre une possession

équivalente, si quelque téméraire osait essayer de la rendre infidèle à ses premiers serments. Liziard rougit ; mais il eut l'impudence de soutenir ce qu'il avait avancé. Gerard alors n'étant plus le maître de se retenir : Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la chevalerie française, que je parie mon comté de Nevers contre celui de Forest, que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma mie, dans le terme du temps que vous prenez pour séduire son jeune cœur. — J'y consens, répondit Liziard, en tirant son gant, comme Gerard avait déja tiré le sien.

Cette scène entre les deux comtes s'était passée avec tant de promptitude, que Louis et la reine n'avaient pas eu le temps de s'opposer à ce pari, fait en leur présence au milieu de la chevalerie française, et pendant les fêtes solennelles de la cour plénière. Louis ne put donc refuser de recevoir les gages que les deux comtes vinrent lui présenter ; et Gerard s'obligea par serment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuse entreprise de Liziard. Il fut donc décidé que si Liziard ne pouvait réussir à séduire Euriant, il perdrait son comté de Forest ; et que, s'il pouvait prouver que la mie de Gerard était devenue infidèle, il entrerait en possession de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, suivi de quelques écuyers. Il les chargea de beaucoup d'or et de pierreries, et prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette ville un matin, au moment qu'Euriant, suivie de ses demoiselles, revenait de la messe. Dès que Liziard l'aperçut, il descendit de cheval, et vint l'aborder avec

l'air le plus respectueux. Princesse, lui dit-il, quelques affaires m'appelant en Forest, j'ai promis à Gerard de passer par Nevers pour vous porter ses tendres hommages, et vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis et d'Adélaïde. Euriant, qui connaissait le comte, lui fit l'accueil le plus honnête, le pria d'aller promptement se reposer, et de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers barons du pays, qui conduisit Liziard à son hôtel, et s'empressa à le lui rendre agréable et commode. Il l'accompagna lorsqu'il fut paré de riches habits; et tous deux allèrent au palais du comte Gerard, où la belle Euriant sa fiancée était déja traitée en souveraine. Le son des cors annonça le festin, dès que Liziard fut entré; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de grâces, qu'il fallait que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas veritablement touché, et pour s'occuper plus de gagner le comté de Nevers, que des desirs qu'elle était faite pour inspirer.

Lorsqu'ils sortirent de table, il lui dit: Madame, permettez-moi de m'acquitter d'une commission secrète dont Gerard m'a chargé. — Seigneur comte, lui dit modestement Euriant, je peux tout écouter de sa part, dans les termes où je me trouve avec lui; mais je n'ai point de secret pour madame Gondrée, et je ne peux ni ne dois vous parler qu'en sa présence. Liziard, envisageant cette vieille gouvernante, la reconnut pour l'avoir plus d'une fois servi dans ses anciennes amours; un clin-d'œil qu'il fit à Gondrée, et qui lui fut rendu, lui donna l'assurance

de s'expliquer devant elle. Liziard débuta par mille lieux communs sur le pouvoir qui l'entraînait à venir la trouver en l'absence de Gerard, et finit par offrir son cœur et sa main. Euriant, étant fort gaie de son naturel, se mit à rire, et dit au comte qu'elle ne pouvait prendre cette déclaration que pour une mauvaise plaisanterie, et que cependant elle était assez étonnée d'en essuyer une de cette espèce. Liziard, loin de se rebuter, appuya tout ce qu'il avait osé dire par de feintes larmes, et par les serments les plus sacrés, qui ne coûtaient rien à son âme perverse. Euriant alors le prit sur un ton fort haut, lui représenta l'horreur de la trahison qu'il faisait à Gerard, et lui fit même entendre qu'elle l'en ferait repentir, si elle ne craignait de les compromettre ensemble. Liziard connut bien facilement qu'Euriant était trop fidèle et trop ferme dans ses principes pour qu'il pût espérer de la séduire; et son unique ressource fut de chercher à parler en particulier à la Gondrée. Le reste du jour et le souper se passèrent très-sérieusement de part et d'autre; et lorsque Liziard fut prêt à se retirer, un second coup-d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avait à lui parler.

La vieille scélérate, qui savait, par expérience, que Liziard était homme à prodiguer ses dons pour réussir dans ses desseins, épia le moment de le tirer à part. Je vois, lui dit-elle, que vous adorez ma pupille, et vous avez raison : je ne vous ai jamais procuré de maîtresse aussi jolie; mais je connais trop l'humeur farouche d'Euriant pour oser vous promettre aucun accès auprès d'elle, à moins que ce ne soit par sur-

prise. Sa chambre de bains est à côté de la mienne, où je peux vous cacher : mais cet expédient n'est pas encore bien sûr ; car elle est d'une si ridicule modestie, qu'elle s'enferme toujours alors, et que ni moi-même, ni aucune de ses femmes, nous ne l'avons jamais vue changer de chemise. Pour moi, continua Gondrée, je soupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui... — Tant mieux, interrompit Liziard. Ah ! plût à Dieu, ma chère Gondrée, qu'elle eût en effet quelque marque secrète que je pusse voir ! tout ce que je desirerais, ce serait de la bien connaître. Alors il lui conta la gageure qu'il avait faite, et lui promit une belle terre et une somme immense, si par quelque expédient elle pouvait le mettre en état de sauver sa comté de Forest et de gagner celle de Nevers. Laissez-moi le temps d'y penser, lui dit-elle, faites le malade, ne désespérez point de la réussite, et demain au soir vous aurez de mes nouvelles.

Liziard se retira chez son hôte, se plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain il envoya faire des compliments à la jeune princesse, s'excuser sur ce qu'il n'était pas en état de lui rendre ses respects. Eurianten fut très-aise: la visite et les propos de Liziard lui déplaisaient également. Elle fut très-gaie pendant son dîner ; elle courut pendant tout le jour dans ses jardins avec les jeunes personnes de sa cour, et revint le soir un peu fatiguée.

Gondrée essuya son beau front ; et passant sa main sur son cou d'ivoire, elle s'aperçut qu'il était humide, et que sa chemise était mouillée. Elle fit bien vite apporter du linge ; et la jeune

Euriant, à son ordinaire, passa dans un cabinet et s'enferma pour en changer. Gondrée, lorsqu'elle reparut ; lui fit les reproches les plus tendres sur cette modestie outrée. Euriant en rit d'abord ; mais, voyant que Gondrée s'affligeait sérieusement de n'avoir pu mériter sa confiance, depuis quatre ans qu'elle était auprès d'elle, et voyant même couler des larmes perfides que la scélérate avait à commandement, son bon petit cœur ne put y résister. Elle embrassa Gondrée, elle essuya ses yeux. Ah! ma bonne, lui dit-elle, n'ayez pas un soupçon injuste ; non, je ne me défie point de vous : mais vous connaissez la foi du serment ; vous connaissez de même quelle est ma tendresse pour Gerard! Eh bien! ma bonne, je sens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour me rend sacré; mais tout ne l'est-il pas pour un cœur bien tendre? Ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore, jusqu'à la plus légère promesse? Apprenez donc... A ces mots, elle lui confia ingénûment la découverte que Gerard avait faite d'un signe, qu'elle se garda bien de lui dépeindre, et finit par lui apprendre le serment qu'il avait exigé d'elle.

Gondrée était trop fine pour essayer de lui faire des questions plus pressantes; elle eut l'air, au contraire, d'approuver et le serment qu'elle avait fait, et la fidélité qui le lui faisait respecter. Vous avez raison, ma fille, lui dit-elle, le plus léger badinage devient sérieux entre deux personnes destinées à rester unies jusqu'au tombeau, lorsqu'il peut blesser la douce confiance qu'elles se doivent l'une à l'autre. La méchante Gondrée, en parlant ainsi, se proposait bien

déja de profiter de la confidence qu'Euriant venait de lui faire. Elle forma sur-le-champ dans sa tête le plus noir de tous les complots; et, prévoyant qu'il lui serait facile de l'exécuter, elle avertit Liziard, par un billet, de se rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit son temps avec Euriant pour lui persuader qu'un bain lui serait utile pour se remettre de sa fatigue; elle le fit préparer pour le soir; et sachant bien que sa pupille s'enfermerait, comme à son ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloison qui séparait sa chambre de celle où la princesse se baignait. Le comte de Forest l'étant venu trouver sur la fin du jour, bien déguisé sous un manteau gris, elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuse trahison se tramait alors contre elle, vint sur les huit heures du soir, dans la chambre de Gondrée, où ses femmes la déshabillèrent en partie, et, selon l'usage, elle passa seule dans sa chambre de bain, où se croyant bien à l'abri des regards indiscrets, elle acheva d'ôter jusqu'à sa chemise, et se mit toute nue dans le bain. Gondrée ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la servir. Elle tira Liziard de l'armoire, et le mit à portée de contempler tous les charmes de son élève. A peine l'avide et traître comte de Forest fut-il ému, en voyant la jeune Euriant aussi belle que Vénus sortant de l'onde; le scélérat ne méritait pas même d'avoir des desirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnaître la jolie violette qu'Euriant portait au-

dessous de son sein : il la dessina, pour en conserver la mémoire ; et sautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvela ses promesses. Il sortit du palais, courut faire préparer ses chevaux, et partit, avant le jour, pour retourner à la cour de Louis. On fut assez surpris de l'y voir de retour avant le temps fixé par le pari. Gerard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour essayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien surpris, lorsque Liziard montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avait gagné la comté de Nevers ; qu'à peine avait-il eu besoin de deux jours pour y réussir ; et qu'il suppliait le roi, qui retenait les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à sa cour, pour y être convaincue du peu de résistance qu'elle avait apportée à le rendre heureux. Gerard avait vainement cherché Liziard, depuis son retour de Nevers, pour se battre contre lui ; le lâche comte de Forest l'avait évité, et ce ne fut qu'en présence du roi qu'il put le joindre. On imagine sans peine quelles durent être sa surprise et son indignation, lorsqu'il entendit Liziard soutenir qu'il avait gagné la comté de Nevers. Il n'était plus temps de recourir aux armes ; il fallait que le pari fût jugé.

Un juste dépit animait alors Gerard ; et la certitude qu'il avait que le comte de Forest serait confondu, lui fit accepter la proposition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un écuyer, avec ordre de lui dire que la reine Adélaïde la priait de se rendre à sa cour, et qu'il était assez vraisemblable que c'était pour y faire

célébrer ses noces avec Gerard, auquel le roi fit promettre de ne point écrire. Le franc et noble Gerard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il se croyait sûr que la petite violette lui servirait à convaincre de mensonge le comte de Forest.

Louis s'étant aperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvait cacher, mit ces deux chevaliers aux arrêts chez deux hauts barons, qui se chargèrent de les garder jusqu'à ce que la gageure fût jugée.

Euriant reçut l'écuyer et son message avec la joie la plus vive, et partit dès le lendemain sur une belle haquenée, avec une suite convenable à sa naissance. La détestable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de son départ; mais elle s'excusa de la suivre, sur son âge et ses infirmités, lorsqu'Euriant lui proposa de l'accompagner.

Cette jeune et charmante princesse, parée de ses plus riches atours, embellie par la joie de revoir son amant, animée par l'espérance de lui donner la main en présence d'une cour auguste, arrangea son voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devait arriver à Paris. L'écuyer avait ordre de la conduire au palais de Louis; et ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverser la capitale, qu'elle se rendit au palais des Tournelles. Elle fut sur-le-champ admise à l'audience de Louis entouré de ses pairs, et fut très-surprise de ce qu'on ne l'avait pas conduite d'abord chez la reine. Elle le fut également de ne pas voir le comte de Nevers; et, malgré l'accueil obligeant que lui fit son souverain, et les

louanges qu'il donnait à sa beauté, ses yeux se remplirent de larmes.

Les huissiers de la chambre, selon l'ordre qu'ils en avaient reçu, firent entrer le comte de Nevers et celui de Forest, conduits par les deux barons qui les avaient sous leur garde. Le pari fait entre les deux comtes fut lu publiquement, comme ayant la force d'un traité, selon les lois de la chevalerie, qui donnait cette sanction à toute parole entre chevaliers, lorsque le gage avait été remis de part et d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant, indignée, s'écria : Ah ! Gerard, comment as-tu pu te résoudre à compromettre le nom de ta future épouse ? La comté de Forest est à toi, mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais essuyer en ce moment ? Et toi, Liziard, qu'oserais-tu dire contre moi ? — Rien, répondit-il ; car je vous ai trouvée trop belle, trop docile et trop tendre, pour n'être pas reconnaissant du bonheur dont j'ai joui. — Ah ! monstre, détestable menteur, s'écria-t-elle, en tirant un poinçon de sa tête pour courir l'enfoncer dans ses yeux. Louis la retint ; et la pauvre Euriant, cédant à la révolution affreuse qu'elle éprouvait, demeura sans connaissance. Liziard profita de ce moment pour dire au roi : Sire, pour preuve de ce que j'avance, je certifie que la mie de Gerard a sous le sein gauche une violette dont voici la forme. Gerard qui m'entend, sait la convention qu'il avait faite avec elle ; qu'il me démente, s'il l'ose, maintenant. Gerard consterné ne put rien répondre ; un désespoir affreux arrêta sa voix. Louis, ne pouvant se résoudre à

croire Euriant coupable, aida lui-même à la porter dans l'appartement de la reine, la remit entre les mains de deux anciennes dames de la cour, et leur dit de vérifier si le signe, pareil au dessin qu'il leur remit, se trouvait en effet sous son sein. Il fut facile à ces dames de voir la violette, Euriant n'étant point encore revenue de son évanouissement. Elles vinrent en faire leur rapport à Louis et à ses pairs; et Gerard, baissant les yeux et dans un morne silence, sortit de la chambre de Louis. Les pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriant était coupable, et que Liziard était en droit de s'emparer de la comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage lige; et, muni de l'acte qui lui fut expédié par le grand-référendaire, il partit sur-le-champ pour prendre possession du Nivernais.

Le malheureux Gerard, ayant la rage et le désespoir dans le cœur, courut à son palais, où plusieurs de ses proches voulurent le suivre. Laissez-moi, leur dit-il avec une sorte de fureur; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de sa patrie, et qui craint les témoins de sa ruine et de son déshonneur. Les instances de ses proches et de ses écuyers furent inutiles; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le suivît; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qui l'accablait, se couvrir de ses armes; et, quittant toutes les marques extérieures de sa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conserva que son épée. Il monta sur le meilleur de ses chevaux, couvert du harnais le plus simple, et partit, en laissant

baignés de larmes tous ceux qu'il s'était si tendrement attachés.

Il sortit de Paris à toute bride, et suivit au hasard le chemin qui conduisait à la forêt de Melun. A peine y fut-il entré, que, s'abandonnant à son désespoir, l'infidélité d'Euriant occupa seule toute son âme : un torrent de larmes coula de ses yeux, il tomba dans la plus sombre rêverie ; et son cheval, ne se sentant plus pressé, s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus solitaires de cette forêt.

Pendant que Gerard s'éloignait, la malheureuse Euriant revenait de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avait plongée ; mais en ouvrant les yeux, elle ne vit plus qu'une fille du commun, qu'on avait par pitié laissée près d'elle, toutes les dames et les chevaliers l'ayant abandonnée, la cour étant indignée de son infidélité, et de ce qu'elle avait causé la ruine du plus aimable des chevaliers.

Le crime découvert éteint toute espèce de courage dans les âmes viles capables de le commettre ; mais ce même courage anime celles qui n'ont aucun reproche secret à se faire. Où Gerard est-il ? qu'est devenu Gerard? s'écria-t-elle en regardant cette fille. Son cri fut si douloureux, ses regards furent si touchants, que cette fille en fut attendrie. Hélas ! que me demandez-vous? lui dit-elle ... Gerard, couvert de honte, a perdu son comté de Nevers ; il fuit celle qui cause sa ruine et qui lui déchire le cœur. — Ah! ma chère amie, dit Euriant, en se traînant près d'elle et lui serrant les genoux, ayez pitié de

moi. Louis est trompé ; Liziard est un scélérat, et j'atteste le ciel que je suis innocente. Ah! Gerard ! Gerard ! comment peux-tu croire si légèrement que ta fidèle mie puisse être devenue coupable pour ce monstre ?

La vérité porte un caractère sacré qui se peignait alors dans les yeux et sur les lèvres d'Euriant. La jeune fille commise à sa garde, en est touchée ; elle consent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait descendre par un escalier dérobé ; elle court lui chercher sa haquenée ; et la tendre Euriant, baissant son couvre-chef sur son beau visage, traverse Paris sans être reconnue, et vole sur les traces de son amant. Elle est assez heureuse pour trouver de temps en temps des voyageurs qui, frappés d'avoir vu passer un homme d'une figure distinguée, couvert de larmes, peuvent marquer la route qu'il a suivie ; et la fortune, se lassant pour un moment de la persécuter, la conduit à l'entrée de la forêt, où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit suivre elle-même.

Euriant est conduite par ces traces jusqu'à l'entrée d'une espèce de fort; mais l'épaisseur des arbres et l'obscurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle descend de cheval pour les remarquer mieux; l'herbe froissée qui les indique encore, le hennissement d'un cheval achève de diriger sa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par sa bride : elle entend des plaintes ; elle vole ; et bientôt elle arrive près de Gerard, qu'elle trouve couché sur l'herbe, la face contre terre, et poussant des gémissements sourds comme un

malheureux près de perdre la vie. Gerard! mon cher Gerard ! s'écrie-t-elle en lui tendant les bras. Le son de cette voix, si présente à son cœur, réveille les sens engourdis du malheureux chevalier : il voit avec surprise, mais avec horreur, Euriant si près de lui. Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur ? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te persuader de mon innocence. — Oui, tu mourras, perfide, lui dit-il, et c'est le ciel même qui te livre à ma juste vengeance ; je vois qu'on t'a déja rendu justice en te dépouillant des nobles ornements que tu n'étais plus digne de porter ; et c'est sans doute la justice de Louis et d'Adélaïde qui t'a fait conduire sur mes pas pour te livrer à ma vengeance. — Ah ! que dis-tu, Gerard ? s'écria-t-elle : ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point ? Quel autre pouvoir que celui de l'amour aurait pu me conduire sur tes traces ? Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, et qu'il s'est endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie : non, je ne peux supporter plus long-temps l'horreur de te paraître coupable. Frappe, Gerard ; éteins d'un seul coup mon amour et ma vie, et que mon dernier soupir soit pour toi.

Gerard ne peut s'empêcher d'être attendri ; il porte enfin ses regards sur Euriant, dont il les avait détournés jusqu'alors : il la voit se jeter à ses genoux. Transportée par son désespoir, elle arrache sa collerette ; elle ouvre sa robe, découvre son beau sein : Frappe, frappe, Gerard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras ; ah ! Dieux !... Gerard est agité dans ce terrible moment par l'amour et par les furies. L'action d'Eu-

riant l'émeut bien tendrement ; mais ce malheureux voit la fatale violette, et cette vue ranime toute sa rage. Il se relève furieux, court à son épée qu'il a jetée sur l'herbe, il la tire, et, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal assurée, pour frapper son innocente mie. Euriant s'étant jetée à genoux ; elle présentait de nouveau sa gorge à Gerard. Gerard la regarde, frémit. Non, dit-il, je ne peux me résoudre à t'arracher la vie ; mais n'espère pas me séduire : la violette, ton parjure te condamne : je t'abandonne à ton malheureux sort. A ces mots, sans écouter les cris d'Euriant, il court à son cheval, il le détache, s'élance et s'éloigne à toutes jambes.

Euriant voyant que Gerard s'éloigne d'elle, pousse des cris affreux, cherche en vain quelque arme pour se donner la mort. Elle arrache ses beaux cheveux, se jette sur la terre, appuie son visage sur l'herbe pour s'étouffer : mais la nature, même en succombant à cet état horrible, la défend de la mort, et la laisse évanouie et sans mouvement sur l'herbe. Elle resta plus d'une heure sans aucun secours dans cet état funeste ; elle y fût restée encore plus long-temps, et peut-être pour toujours, si le hasard n'avait conduit dans ce lieu le duc de Metz, qui s'était écarté du grand chemin avec plusieurs de ses gens, pour aller à la recherche de son chien qui s'était égaré dans le bois à la poursuite d'un chevreuil.

Le duc fut bien surpris en voyant une jeune personne dont la pâleur, et la mort qu'il croyait l'avoir frappée, n'avaient pu défigurer les traits

et la beauté ; il dit à ses gens de descendre, et de voir s'ils lui trouveraient quelque reste de vie. Ceux-ci répondirent, après l'avoir examinée, qu'elle respirait encore, mais bien faiblement. Il descendit sur-le-champ lui-même, et lui donna les plus prompts secours. Euriant, en reprenant ses esprits, fut effrayée de se voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le duc de Metz lui fit vainement des questions sur l'accident qui l'avait mise dans cet état cruel ; il ne put en tirer que de nouveaux gémissements ; et le peu de mots qu'elle prononça furent pour demander la mort

Le duc de Metz, jeune et prompt à s'enflammer, trouva la belle Euriant charmante, et ne douta point qu'il ne la consolât facilement, en lui déclarant qu'il la trouvait assez jolie pour la conduire à Metz, et pour lui donner l'état le plus brillant ; il fut même si frappé de l'air de noblesse qu'elle conservait, malgré le désordre de son état présent, que, dès ce premier moment, il ajouta, qu'ennuyé de la vie errante qu'il avait menée jusqu'alors, il la destinait à partager avec lui la souveraineté des trois Évêchés et de la Lorraine

Euriant se défendit long-temps de le suivre ; mais voyant qu'il la relevait de terre malgré sa résistance, et qu'il voulait l'entraîner vers son palefroi : Arrêtez, seigneur, lui dit-elle, et sachez quelle est la malheureuse avec laquelle vous vous abaissez jusqu'à lui proposer votre main ; l'état où vous me trouvez est une juste punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus grande jeunesse aux vices les plus bas, je me

suis livrée à tous les excès du libertinage ; et dans le nombre infini de mes amants, il n'en est aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahisons de ma part ; je sens qu'il me serait impossible de m'en corriger. Ne vous avilissez donc pas en vous chargeant d'une créature infâme qui se sent accablée de ses iniquités, et qui veut rester en ce désert, pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non, lui répondit le duc de Metz, en l'entraînant toujours, tout ce que vous avez pu faire jusqu'ici me touche peu ; la misère a pu vous entraîner au mal ; une fortune brillante rappellera votre âme à des sentiments plus honnêtes. Les chevaliers qui suivaient le duc de Metz, furent indignés de voir leur maître s'obstiner à s'emparer de cette vile créature, et n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre sur son palefroi ; cependant ils furent aussi surpris que le duc de voir que la beauté du palefroi, la richesse de son harnais, et qu'un bracelet de diamants qu'Euriant avait oublié de détacher, répondaient si peu aux habillements simples dont elle était couverte, et aux propos qu'elle venait de tenir. Le duc n'en fut que plus vif à suivre son premier dessein ; et malgré la résistance et les gémissements d'Euriant, il l'enleva, la conduisit à Metz, et la remit entre les mains d'une sœur qu'il avait, à laquelle il conta son aventure, en lui disant qu'il avait tout lieu de soupçonner qu'une aussi jeune et belle fille cachait son véritable état, et ne s'était accusée de tant d'infamie que pour se dérober à son amour. La sœur du duc gémissait en secret de toutes les

faiblesses de son frère ; elle était bonne, douce et vertueuse : elle adopta facilement cette idée ; mais elle se garda bien d'en instruire son frère. Puisque vous la remettez sous ma garde, lui dit-elle, puisqu'elle vous plaît assez pour que vous ayez des vues sur elle, et pour vous inspirer le projet insensé de lui donner la main, laissez-moi donc le temps de l'examiner, de connaître le fond de son caractère et de son âme, et jurez-moi d'être huit jours sans me demander à la voir. Le duc ne put pas refuser d'en prêter le serment à sa sœur, d'autant plus qu'elle avait eu l'adresse de lui faire une proposition si raisonnable en présence de son grand-référendaire et des principaux seigneurs de sa cour.

Nous verrons quel fut le succès des vues secrètes de la sœur du duc ; et, puisque nous laissons la jeune Euriant en de si bonnes mains, il est naturel de nous occuper du sort du malheureux Gerard.

Ah! qu'il est douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime ! qu'il est difficile de rompre une première chaîne! entraîné par le désespoir et par le dépit, Gerard s'éloignait à toute bride de celle qu'il croyait infidèle ; mais il ne pouvait arracher de son cœur le trait dont il était blessé. Suis-je donc le seul, se disait-il, qui se soit vu tromper par une femme? Salomon, malgré toute la sagesse qu'il avait reçue de l'Éternel ; Samson, malgré tous les miracles que le Très-Haut faisait en sa faveur, furent souvent dupes dans leurs amours. *Celui qui se tient trop assuré dans ses amours doit pour fol estre tenu ; bien plus fol encore est celui qui ose sa mie éprouver.*

Bien devais-je laisser la mienne en paix ; las ! qu'ai-je fait quand par mal-engin ay-je mis la mienne à l'essay ?

A ces mots, il se rappelait les doux moments passés avec Euriant ; toutes les perfections, tous les charmes de sa mie ; et, quoique la violette fut la cause de la perte de son comté de Nevers, il ne pouvait penser sans émotion à la charmante place que cette violette occupait. La tendresse, l'ingénuité, les sentiments d'Euriant se retraçaient dans son cœur, et l'empêchaient de la croire absolument coupable. Il connaissait Liziard pour être capable des plus noires trahisons ; des torrents de larmes coulaient de ses yeux, il se repentait d'avoir abandonné sa mie dans un désert. Aurait-elle si vivement senti ma perte, aurait-elle suivi mes pas, se disait-il, si son cœur n'eût été toujours aussi sensible pour moi ?

En s'occupant de ces idées si douloureuses, Gerard laissait marcher son cheval à l'aventure. Ce cheval, qui connaissait le chemin de Nevers, l'avait pris sur le soir ; et pendant toute la nuit, il avait marché si légèrement, qu'à la pointe du jour le comte aperçut de loin un gros bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ses états. La vue de ce bourg lui rappela sa perte. Hélas ! disait-il, voilà donc ce beau pays où mes pères ont donné des lois, où leur cendre repose, où j'ai passé ma jeunesse, où j'étais aimé d'Euriant, où je devais passer des jours si heureux avec elle ! Hélas ! j'ai perdu par ma faute ce noble héritage ; j'ai fait mon malheur et celui de mes anciens su-

jets : j'en étais aimé, ils auraient été heureux sous mes lois. Je connais Liziard ; il ne s'occupera point de leur bonheur : dur et pervers, il traitera le Nivernais en pays de conquête. En disant ces mots, Gerard sentit naître en lui le desir le plus vif de savoir par lui-même ce qui se passait alors à Nevers. Sachant que madame Gondrée n'était point sortie de cette ville, il osa former le dessein d'entrer, bien déguisé, dans la ville, et conçut l'espérance de parler en secret à la gouvernante de sa mie. Je ne peux résister (disait-il) à la voix qui s'élève dans mon cœur, et qui me dit encore qu'Euriant n'est point coupable ; ce n'est que lorsque mon malheur me sera confirmé par Gondrée, que je peux prendre le parti d'oublier ma mie, ou de chercher la mort.

Gerard savait qu'un ancien ménétrel du duc son père, s'était retiré dans ce bourg avec sa vieille femme, pour y jouir paisiblement des bienfaits de son ancien maître. Ce ménétrel l'avait fait danser souvent avec sa mie, au son de sa vielle qu'il touchait mieux que tous les autres jongleurs du pays. Il prit le parti de se confier à ce bon-homme, dont il connaissait l'attachement et la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais sur le bord du grand chemin. Il débrida son cheval pour le laisser paître ; et, quoiqu'il fût abattu par la fatigue et le besoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour se rendre chez le vieux ménétrel. Il se coucha sur l'herbe ; des fraises et quelques fruits sauvages qu'il baignait de ses larmes, furent la seule nourriture qui l'empêcha de succomber pendant cette longue

journée. Gerard fut tiré deux ou trois fois de sa profonde rêverie par le passage de quelques laboureurs, qui causaient entre eux, chemin faisant; et deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien maître, maudire le jour qu'il les avait quittés, et celui de la prise de possession de Liziard. *Bien devons attendre*, se disaient-ils, *maux et outrecuidance de la part de ce Liziard; il n'a pas plus de conroy dans sa teste que dans son hôtel, où tout va de mal en pis, en perpétuel desroi.*

Dès que le soleil fut caché sous l'horizon, Gerard se rendit chez le vieux ménétrel, après avoir pris la précaution de couvrir ses traits et son teint avec un mélange de jus d'ache et de safran; il connut avec plaisir que cette teinture le déguisait assez, pour que ses serviteurs les plus familiers ne pussent le reconnaître. Il demanda l'hospitalité pour une nuit; et le vieux ménétrel, attendri de voir qu'il portait l'empreinte de la souffrance et de la douleur sur son front, s'empressa de lui donner des secours. Mes bons et nobles maîtres, dit-il à Gerard, m'ont mis en état de passer des jours paisibles; et je remercie le ciel, quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux. Quelques mets bien restaurants, un flacon plein d'un bon vin bien vieux, furent apportés par la vieille épouse du ménétrel; et Gerard commençait à réparer ses forces épuisées, lorsque son hôte reconnut à son doigt une bague qu'il avait vue souvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bonhomme, qui s'était déjà senti vivement ému en recevant Gerard, acheva, dans ce moment, de

le reconnaître. Il fit, en se jetant à ses genoux, un cri perçant qui fit accourir sa femme. Ah! c'est notre cher maître, s'écria-t-il: ah! Dieu, dans quel état le vois-je réduit! Gerard les embrassa tendrement tous les deux, leur confia ses peines, et leur fit mille questions différentes sur ce qui se passait dans le palais. Hélas! dit le ménétrel, je n'ai pu me résoudre à revoir un lieu qui me rappellerait les maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers; ce n'est que par les passants que je sais que vos anciens sujets vous pleurent sans cesse; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la cour de Liziard; que la vieille Gondrée y est restée, et que c'est la seule des anciens serviteurs de la maison qui n'en ait pas été chassée. Gerard tressaillit en écoutant le ménétrel, et se fit répéter ce qu'il venait de lui dire de Gondrée. Le bon-homme ajouta qu'il semblait même que Liziard la traitait avec un air de confiance et de considération. Ah! leur dit-il, il faut que je voie par moi-même comment ils sont ensemble; je les soupçonne tous deux de la plus infâme trahison; et, dussé-je périr mille fois si je suis reconnu, la mort me sera douce, si je peux m'assurer que ma chère Euriant n'est point coupable. Le vieux ménétrel embrassa ses genoux une seconde fois, et le conjura de ne point exposer sa vie. Je pense comme vous, dit-il à Gerard; je les crois tous deux capables des crimes les plus noirs; mais plus ils se sentent coupables, plus votre mort est certaine, s'ils vous reconnaissent. Gerard lui remontra que dans son état présent il n'avait plus rien à ménager; qu'il n'était point occupé de la

perte de son comté ; mais qu'il ne pouvait survivre à l'infidélité de sa mie, et qu'il n'avait d'autre moyen pour s'éclaircir que d'aller lui-même à Nevers.

Le ménétrel, le voyant déterminé, se trouvant même persuadé que Gerard n'avait que cette ressource pour se tirer de son état affreux, prit toutes les précautions possibles pour achever de le bien déguiser. Il lui fit prendre ses houzettes (1) ; il le couvrit de son vieux manteau ; les beaux cheveux de Gerard furent enfermés sous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit sa vielle à son cou, avec sa mallette couverte de peau, et parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre et du plus misérable de tous les ménétrels. Gerard partit dès le lendemain matin à pied, et fit trois lieues dans les boues et par la pluie pour se rendre à Nevers, où, sur les onze heures du matin, il entra, le cœur bien serré, mais plus animé que jamais à suivre son projet. C'était un jour de fête, et le peuple commençait à se répandre dans les rues au sortir de l'office, le soleil ayant dissipé les nuages pluvieux qui l'obscurcissaient.

Gerard s'arrêta dans plusieurs carrefours différents et tira quelques sons de sa vielle, selon l'usage des ménétrels, qui se servaient de ce moyen pour se faire appeler dans les maisons. Il entendit plusieurs fois les bourgeois se dire l'un à l'autre : Que vient faire ce malheureux

(1) Espèce de bottines.

jongleur en cette ville, où nous sommes tous en tristesse? Passez plus loin, mon pauvre ami, lui disaient-ils : Nevers n'est plus ce qu'il était du temps de ses anciens maîtres ; vous mourriez de faim avant qu'aucun de nous vous appelât. Gerard versa des larmes d'attendrissement en les écoutant : ils crurent qu'il partageait leur douleur, et plusieurs lui donnèrent du pain et des gâteaux qu'il mit dans sa mallette avec une bien vive reconnaissance. Ah! se disait-il, quels nouveaux regrets ne dois-je pas sentir d'avoir perdu par ma faute des sujets aussi fidèles!

Gerard, après avoir parcouru quelque temps la ville, s'approcha du palais, s'assit sur une borne, et se mit à jouer de sa vielle. Personne ne l'avait encore appelé, lorsque, heureusement, madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, et l'envoya chercher pour amuser le nouveau comte de Nevers pendant son dîner. Liziard, malgré son succès, était souvent plongé dans une sombre rêverie. Les remords ne changent pas les âmes perfides et criminelles, mais du moins ils les tourmentent assez pour ne les laisser jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyait sur les visages consternés de ses nouveaux sujets, à quel point il leur était odieux ; il sentait qu'il méritait de l'être.

Dès qu'il fut à table, madame Gondrée introduisit le ménétrel, qui frémit d'horreur et de colère, en voyant Liziard assis paisiblement à la même table où son père, sa mère et sa chère Euriant avaient fait si long-temps le charme et le bonheur de sa vie. Il prit cependant sur lui d'accorder sa vielle, et de chanter une romance.

Il en choisit une qui répondait au sentiment qui l'agitait ; c'était celle de Guillaume d'Orange au court-nez, qui, couvert des blessures qu'il avait reçues en suivant Charlemagne, venait prier son faible fils, Louis-le-Débonnaire, de lui donner du secours contre les Sarrazins. La romance portait que le fils du grand Charles remettait l'accord de sa demande à la décision de son conseil, et que Guillaume, indigné de son ingratitude, la lui reprochait avec fierté, lui montrait ses blessures, lui disait qu'il renonçait à son service, à son vasselage, et qu'il ne voudrait pas même tenir de lui un seul éperon doré.

Liziard fait peu d'attention à la romance de Gerard, et celui-ci, voyant qu'on ne lui dit pas de continuer, se lève de son tabouret, et se sentant encore mouillé de la pluie du matin, il s'approche de la grande cheminée de la salle, et se tient debout dans un des coins de l'âtre pour se sécher. Personne ne fait attention au pauvre jongleur ; les domestiques emportent la table, se retirent, et Liziard reste seul avec Gondrée. La vieille scélérate saisit ce moment pour lui faire des reproches amers sur ce qu'il n'a rien fait encore pour elle, depuis qu'il est maître de la comté de Nevers. Liziard s'excuse sur ce qu'il a craint que les grandes récompenses qu'il lui destine n'eussent découvert le pacte qu'ils avaient fait ensemble, s'il l'en eût mise sur-le-champ en possession. Il convient qu'il lui doit tout ; que sans elle il n'eût jamais pu voir la violette, et qu'il eût perdu son comté de Forest ; cependant il regrette qu'elle s'en soit tenue à lui faire voir tous les charmes d'Euriant,

dont le souvenir, dit-il, l'agite plus lorsqu'il se la rappelle, que dans le moment où sa gageure seule l'occupait. Mais Gondrée rejette bien loin cette idée, en l'assurant qu'Euriant serait plutôt morte mille fois, que de manquer à l'amour qu'elle avait pour Gerard. Liziard, après avoir renouvelé ses promesses à Gondrée, sort et descend pour monter à cheval; la vieille se retire. Gerard sort de la cheminée; descend par un escalier dérobé qu'il connaît, s'éloigne du château, et va se réfugier dans le confessionnal d'une église, pour cacher le trouble qui l'agite, et pour rendre grâces au ciel de ce que sa chère Euriant n'est pas coupable. C'est alors que s'abandonnant à tous ses transports, à peine est-il encore un instant agité par la fureur que lui doit inspirer une si noire trahison: il ne s'occupe que du bonheur d'être sûr que sa charmante mie est fidèle; il verse un torrent de larmes, mais elles ne sont plus amères; il se sent ranimé par l'espérance de la retrouver, de prouver son innocence, et de punir Liziard et Gondrée de leurs forfaits. Dès qu'il est un peu remis de cette agitation violente, il sort de Nevers, et retourne, d'un pas léger, chez le vieux ménétrel. Ah! mon bon vieux ami, lui dit-il, que ne te dois-je pas? Gerard lui apprend, avec la joie la plus vive, l'heureux succès de son voyage. Le bonhomme et sa vieille femme s'attendrissent avec lui sur le sort de la belle Euriant, qu'il a si cruellement abandonnée dans la forêt. Gerard n'est plus occupé que de voler à sa recherche. Il essuie les vilaines couleurs qui le défigurent; il reprend ses habits, se repose pendant quelques

heures, et part long-temps avant le jour pour retourner dans la forêt, où son injuste dépit l'a séparé de sa fidèle et charmante mie.

La nuit était très-obscure; et deux ou trois chemins différents se croisant à peu de distance du bourg dont il partait, il s'égara de celui qu'il aurait dû suivre. Ne reconnaissant plus le pays, à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure, en priant le ciel de le conduire sur les traces d'Euriant.

Gerard marcha pendant trois jours sans oser entrer dans aucune ville, de peur d'être reconnu; quelques pauvres villageois, chez lesquels il s'arrêtait pendant la nuit, ne purent lui donner aucune notion sur l'objet de sa recherche. Sur la fin du quatrième jour, quelques cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il était près de la forêt des Ardennes; et ces cavaliers, le voyant d'une taille avantageuse et bien monté, lui proposèrent de venir avec eux pour servir le comte Galeram dans une expédition. Gerard apprit, par les réponses qu'ils firent à ses questions, que ce comte, amoureux d'une belle et jeune héritière du pays, avait résolu de l'enlever par la force des armes, et qu'il la tenait assiégée dans son château. Gerard était né trop généreux pour embrasser une aussi mauvaise querelle; il résolut au contraire de secourir celle que Galeram voulait opprimer. Il suit ces cavaliers, et arrive avec eux à la vue d'un château que plusieurs troupes commencent d'entourer. Il prend son temps pour se séparer des cavaliers; il vole aux barrières du château, qui s'ouvrent pour le laisser entrer. On le conduit à la dame du lieu, qu'il

trouve plongée dans le plus affreux désespoir. Ses deux frères, tombés sous les coups du redoutable Galeram, l'ont laissée sans défense. Gerard lui propose de remettre son sort entre ses mains. Elle l'accepte ; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adversaires est furieux ; Galeram succombe, Gerard est vainqueur. La belle et jeune dame, héritière des plus riches états, prend soin elle-même des blessures de Gerard, se prend d'amour pour lui, veut lui donner la main, et le rendre plus puissant qu'il n'a jamais été. Mais Gerard, fidèle au souvenir de sa mie, et plus résolu que jamais à la retrouver ou à mourir, s'échappe, une nuit, avant que ses blessures soient refermées, arrive à Châlons, à moitié mort. Il se trouve mal en arrivant : un riche bourgeois, touché de son état, le fait emporter chez lui. La fille de ce bourgeois, très-spirituelle et très-jolie, se prend d'amitié pour lui, et achève de le guérir de ses blessures. L'honnête Gerard, s'apercevant que cette jeune personne est prête à devenir sensible pour lui, la prévient en se faisant connaître, et en lui racontant ses aventures et ses malheurs. Elle perd toute espérance d'en faire son ami. Partez, lui dit-elle, puisque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie ; votre séjour ici devient trop dangereux pour moi. Vous avez perdu votre mie pour avoir voulu follement éprouver son cœur : ne vous rendez pas encore plus coupable en me rendant malheureuse A ces mots, elle lui donne un bel épervier ; elle lui fait amener son cheval, l'embrasse et le fait partir. Gerard éprouve plusieurs autres aventures, il en sort tou-

jours avec gloire, et sans se faire connaître pour l'ancien comte de Nevers : il ne porte d'autre nom que celui de chevalier à l'Épervier ; et c'est sous ce nom qu'il arrive chez Milon, duc de Cologne, qui rassemble de toutes parts des chevaliers pour soutenir la guerre qu'il a contre les Sesnes (1), qui viennent de faire une incursion dans ses états.

Gerard ne fut pas long-temps sans donner des preuves qu'il était un des premiers chevaliers de l'univers, le duc Milon l'ayant vu porter la terreur dans les rangs de ses ennemis, enlever des étendards, et renverser le duc de Sesnes qu'il aurait fait prisonnier, si plusieurs escadrons ne fussent venu à son secours. Le duc Milon, après cette journée qui fut à son avantage, amena Gerard dans son palais, et voulut qu'il y fût logé désormais.

Si Gerard avait paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les dames de la cour de Milon, lorsqu'il fut désarmé. La jeune Euglantine, fille du duc, ne put s'empêcher d'être émue lorsqu'il fut amené par son père. On sait quelle était l'espèce de salut que les dames du plus haut parage devaient aux chevaliers qui leur étaient présentés au sortir d'un combat dont ils avaient remporté l'honneur. Les lèvres d Euglantine ne firent que l'effet d'une feuille de rose sur la bouche de Gerard ; mais celles du beau Gerard firent celui

(1) *Saxons.*

d'un trait de feu sur la bouche d'Euglantine. Une jeune fille d'honneur de la princesse ne put s'empêcher de dire en soupirant : Ah ! que ma maîtresse est heureuse ! Elle avait dit ces mots assez haut pour être entendue. Gerard rougit, et n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'était le nom de la jeune fille) avec une sorte de colère ; et, dès qu'elle fut retirée dans son appartement, elle la fit appeler pour lui faire des reproches très-vifs sur l'espèce de déclaration qu'elle avait osé faire à Gerard. *Dea maîtresse*, répondit Florette, *serait-il donc que male jalousie vous poigne* (pique) *déja pour le chevalier ? se mesure-t-on en amours ? et si de moy voulsit-il faire sa mie, pensez vous que je le refusasse ?* — *Taisez-vous, petite sotte*, lui dit Euglantine, *avez-vous villes et fiefs à lui donner comme moi ?* — *Ah ! ah ! dame, cuidez-vous donc que villes et fiefs fassent naître chauds desirs et fin amour ? Bien à foison avez-vous charmes pour plaire au chevalier : le peu que j'en ay, c'est tout mon bien ; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.*

Euglantine fut très-courroucée de la réponse hardie de Florette; elle la renvoya dans sa chambre, s'enferma dans la sienne, et se mit à penser *tant amoureusement, qu'elle semblait un bambin qui vient de manger du miel, et se passait le bout de sa langue sur les lèvres, cuidant y sentir encore celles de Gerard.*

Les Sesnes, rebutés par la grande perte qu'ils avaient faite dans cette dernière action, furent quelques jours sans rien entreprendre, et s'occupèrent à construire des machines pour battre

la cité, tandis que le duc Milon employait ses soldats et les bourgeois à fortifier ses remparts. Ces jours, que Gerard regardait comme perdus, parce qu'il n'était rempli que du desir d'acquérir de la gloire, étaient bien agréables pour celles qui ne s'occupaient que de leur amour. Quelques fêtes, et des bals que le duc Milon permit à sa fille de donner, firent paraître Gerard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine et de Florette. Toutes les deux avaient une très-jolie voix; toutes les deux occupées de plaire à Gerard, ne négligèrent pas ce moyen de le toucher, et de lui faire entendre le secret de leur âme. Euglantine prit un jour un tympanon; et, ses belles mains faisant voltiger les deux baguettes avec grâce, elle chantait en regardant Gerard du coin de l'œil:

Amour m'a mis en grand mal-aise;
Dolente suis par mal d'aimer.

L'instant d'après, Florette prit un sistre, et pria Gerard de l'aider à tirer ses gants. Elle eut l'adresse de les retenir assez pour que Gerard fût long-temps à lui rendre ce service, et ne pût découvrir que peu-à-peu des bras et des mains d'albâtre que les Grâces avaient arrondis. Elle tira quelques sons plaintifs en regardant d'abord Euglantine; elle finit par chercher les yeux de Gerard au second vers de sa chanson; et sa voix douce, et comme retenue par une peine secrète, fit entendre ces mots:

Vous chantez et je meurs d'aimer;
Trop vous est petit de mes maux.

Euglantine ne put tenir au mouvement de jalousie qu'elle sentit alors. Elle interrompit Florette; et retirant assez brusquement le sistre de ses mains : *Chevalier*, dit-elle en le présentant à Gerard, *tant bien nourri* (élevé) *paraissez estre, qu'il n'est possible que ne sachiez ouvrer* (vous servir) *de sistres et de chants, comme de lance et d'épée.* Gerard, ne pouvant s'en défendre, prit le sistre; il en tira quelques accords, et fit un grand soupir. Euglantine et Florette espérèrent toutes deux que ce soupir était pour elles; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gerard : mais bientôt elles soupirèrent aussi tristement que lui, en voyant ses regards fixés sur les cordes de son sistre, et en l'entendant chanter :

Hélas! hélas! je ne vois pas ici
Celle qui tient et mon âme et ma joie.

Euglantine était très-vive; et n'étant plus la maîtresse de cacher le dépit que lui donnait cette chanson : *Sire chevalier*, lui dit-elle tout bas, *faut que vous ayez le cœur bien failly, quand aimer n'osez où vous êtes aimé, bien m'appert que, par ces mots, vous avez voulu m'éconduire.* Gerard, se voyant aussi vivement pressé, crut pouvoir se tirer d'embarras par une feinte. *Belle damoiselle*, lui dit-il, *il ne conviendrait pas à si pauvre chevalier que je suis, de lever mes yeux en si haut lieu; j'avais une mie qui m'était sortable : foi de mariage nous nous étions donnée; un père cruel nous a séparés, la tient en chartre privée, et ma mort a pourchassé de telle*

randon (de telle force), *que j'eusse été pendu ou décollé si je n'eusse fui de sa vengeance. — Ah !* dit-elle, *si j'eusse été votre mie, j'eusse prévenu la colère de mon père, et je m'en serais enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à sa maîtresse, que le duc Milon allait arriver, pour interrompre une conversation qui l'alarmait. Gerard descendit seul dans un jardin pour penser à sa mie ; et Florette l'observant sans cesse, descendit promptement dans une salle basse du château, qui donnait sur le jardin. Elle toussa plusieurs fois ; et, dès que Gerard regarda vers la fenêtre, elle se mit à chanter bien doucement :

Qui sait guérir du mal d'aimer,
S'y viegne à moi ; car d'aimer souffre.

Euglantine l'entendit répéter plusieurs fois ce refrain ; et quoiqu'elle s'aperçût que Gerard ne faisait pas semblant de l'entendre, elle appela Florette, lui fit les reproches les plus vifs ; et Florette ne gardant plus aucune mesure, lui répondit avec hauteur, et lui dit qu'elle était bien résolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du chevalier, et que les avances qu'elle pourrait lui faire, seraient plus excusables que celles qu'une princesse osait risquer vis-à-vis de cet inconnu.

Euglantine n'osa porter plus loin sa dispute avec Florette, celle qui l'avait élevée étant arrivée dans ce moment. Cette ancienne gouvernante connaissait trop bien le caractère de sa pupille, pour ne pas juger, à son émotion, qu'il

se passait quelque chose d'étrange dans son âme. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, et s'y prit de la manière la plus douce et la plus affectueuse pour arracher son secret. Le cœur d'Euglantine était trop plein, trop ému, pour n'avoir pas besoin d'une confidente. Il est si doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'amour, c'est de pouvoir confier les peines secrètes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha sa tête sur le sein de sa gouvernante, et lui fit l'aveu de ses sentiments. Ah ! ma bonne, dit-elle, il avait sûrement du poison sur les lèvres ; car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes, je n'ai pas joui d'un instant de repos, et ce poison a fait bien du ravage : je sens qu'il a passé jusque dans mon cœur, et qu'il semble même se porter jusque dans mes veines. Ah dieux ! que faire, ma bonne ? Si jeunette encore, faudra-t-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état est si doux, dit-on, pour tout ce qui respire.

La gouvernante tenait un peu des mœurs de madame Gondrée : elle n'était pas aussi scélérate qu'elle, à la vérité, mais elle n'était pas plus sévère. Elle aimait Euglantine : *Rassurez-vous, ma fille*, lui dit-elle ; *grand dommage serait si gente créature et si noble princesse mourût de ce mal qu'il est si doux et si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, et par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce chevalier est prévenu par quelque grande passion, qui, jusqu'ici, lui donne pour vous l'air de l'indifférence ; laissez-moi faire ; je sais la composition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle*

qu'il regrette, et qui le fera tomber à vos genoux, si vous pouvez réussir à le lui faire partager avec vous. Euglantine sauta au cou de sa bonne et commode gouvernante, et la conjura de préparer ce *boire amoureux. Pis ne peut m'advenir*, lui dit-elle, *que male-mort; et mieux vaut l'encourir contente, que languissante et souffreteuse, telle qu'amour me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine et la gouvernante faisaient ensemble, Florette se dépitait dans sa chambre; elle imaginait mille moyens de supplanter sa maîtresse, et de s'attacher le chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. Je pourrai, se disait-elle, causer à mon aise avec lui; je lui représenterai tous les périls qu'il courrait, s'il avait une intrigue secrète avec la princesse, et.... Nous ignorons ce que Florette imaginait de plus; elle était si jeune encore! son petit cœur parlait pour la première fois.... Il serait indiscret de chercher à deviner ce qu'il pouvait lui dire: nous savons seulement que Gerard n'avait rien à lui répondre, et que dans le temps où ces deux jeunes personnes s'occupaient si vivement de lui, le bon et fidèle chevalier ne pensait qu'à se tirer avec honneur (mais promptement) de la cour du duc Milon, et de l'engagement qu'il avait pris de le servir; il brûlait d'impatience de retourner à la recherche de sa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le même jour, il alla trouver le duc Milon, et qu'il lui proposa d'envoyer un héraut à *Regiduf*, duc des Sesnes, et de lui faire proposer de terminer la guerre par le combat de tel nombre

de champions qu'il voudrait choisir, et sous les conditions que le parti dont les champions succomberaient, céderait non-seulement à l'autre une province frontière que tous les deux se disputaient, mais qu'il serait obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, desirant épargner le sang de ses sujets, suivit le conseil de Gerard. Il envoya son grand sénéchal, précédé par deux de ses hérauts, porter ce cartel à Regiduf; et ce duc des Sesnes, étonné de la résistance qu'il avait éprouvée, et se confiant dans ses forces et sa valeur, comme dans celles de deux de ses sujets, auxquels il ne croyait pas qu'aucun des chevaliers de Milon pût résister, accepta le défi; répondit au duc de Cologne qu'il était prêt à suivre les conditions du cartel proposé, s'il voulait combattre en personne contre lui, suivi de deux de ses chevaliers; et que dès le lendemain, au lever du soleil, il se rendrait, avec deux des siens, dans une prairie qui se trouvait placée entre les glacis de Cologne et la première ligne de son armée. Le brave sénéchal, qui connaissait la haute valeur de Milon, prit sur lui d'assurer Regiduf que son maître ne se refuserait pas à ce cartel, et qu'il pouvait se préparer au combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia son sénéchal de s'être aussi noblement acquitté de sa commission, et le choisit, avec Gerard, pour lui servir de second dans cette affaire. Le bruit s'en répandit aussitôt dans le palais, et porta les plus vives alarmes dans le cœur des sujets de Milon, dont ce prince était adoré; mais elles ne purent égaler

celles d'Euglantine et de Florette. Elles accourent, éperdues et couvertes de larmes, aux pieds du duc, pour le conjurer de ne point exposer sa tête, de ne pas accepter le défi de Regiduf ; et leurs yeux se tournaient souvent sur Gerard en lui demandant cette grâce. Milon les embrassa tendrement, rit de leurs craintes, et leur dit que son honneur et l'amour qu'il avait pour ses sujets, ne lui permettaient pas de rejeter un moyen aussi prompt de finir cette longue et cruelle guerre.

On croira sans peine que l'une et l'autre renoncèrent au projet qu'elles avaient formé qu'elles remirent à le suivre après l'évènement d'un combat qu'elles ne pouvaient empêcher. La crainte de perdre un amant adoré peut seule réunir deux rivales. Euglantine et Florette se retirèrent ensemble, fondirent en larmes, et suivirent la foule du peuple, qui courait remplir les temples, et faire des vœux pour son souverain : on eut peine à les en arracher pour les ramener au palais.

L'aube du jour paraissait à peine lorsque les trois guerriers se couvrirent de leurs armes. Milon, le sénéchal et Gerard, montés sur de vigoureux coursiers, sortirent seuls de la cité, dont ils firent fermer les portes, et s'avancèrent vers la prairie. Le peuple de Cologne couvrit les remparts, pour être spectateur de ce combat ; et les troupes du duc se formèrent sur les glacis, avec ordre que personne ne sortît des rangs, sous peine de la vie. Milon entrait à peine dans la prairie, lorsqu'il vit Regiduf s'avancer de son côté, suivi de deux Sesnes d'une taille gigan-

tesque, tous deux nourris dans les montagnes de Harths, et dont l'aspect fit frémir de crainte et les sujets et jusqu'aux troupes même de Milon. Les six chevaliers étant en présence, un héraut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange; l'un d'eux reporta celui qui lui fut remis dans le camp des Sesnes, et celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avait reçu.

Les combattants ne tardèrent pas à se charger, et jamais rencontre ne fut plus terrible. Le duc Milon et Regiduf brisèrent leurs lances sans se blesser; mais leurs chevaux s'étant frappés de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts sur l'herbe, et leurs maîtres restèrent étendus sans connaissance. Le sénéchal fut percé d'outre en outre par le redoutable Sesne qu'il avait en tête, et perdit la vie, avec son sang, par cette large plaie. Gerard heureusement eut le même avantage sur le Sesne qu'il combattait; mais, quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gerard, le choc du puissant cheval qu'il montait fut si violent, que celui du comte de Nevers fut renversé sur son maître au même instant où le Sesne rendait le dernier soupir.

Gerard se débattit avec effort sous son cheval, avant que de parvenir à s'en débarrasser; et, pendant ce temps, le Sesne qui venait de tuer le sénéchal, s'apercevant que Regiduf et Milon étaient étendus sans connaissance, il descendit de cheval, et courut sur ce dernier l'épée haute, pour lui couper la tête ou pour le faire prisonnier. Il était déjà prêt à le saisir par son casque, lorsque les cris menaçants de Gerard

l'obligèrent à le quitter, et à se mettre promptement en défense. Le comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçait Milon, avait volé pour le secourir ; il attaqua le Sesne avec fureur ; et celui-ci, qui surpassait Gerard de toute la tête, courut avec la même impétuosité sur lui, croyant l'abattre de ses premiers coups. Gerard, également adroit et léger, sut les esquiver ou les parer, et fit bientôt couler le sang de son redoutable ennemi. Le Sesne, furieux de recevoir des blessures à chaque nouvelle attaque, mugit de rage dans son casque, comme un taureau qu'un puissant dogue a saisi par l'oreille ; il jette son épée, tire son poignard, et s'abandonnant sur Gerard, il parvient à le saisir, quoique celui-ci prenne ce moment pour lui plonger son épée dans le flanc, au défaut de la cuirasse. Le Sesne se sent blessé mortellement, fait un dernier effort, renverse sous lui le comte de Nevers, et veut lui plonger son poignard dans la gorge ; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverse. Le Sesne épuisé par la perte de son sang, succombe enfin, jette un horrible cri, perd ses forces, et meurt entre les bras de Gerard, qui se relève baigné dans son propre sang et dans celui de son ennemi.

Le cri du Sesne expirant avait été si terrible, qu'il avait rappelé Milon et Regiduf de leur étourdissement. Ce dernier se relève le premier en chancelant, tire son épée, et veut s'élancer sur Gerard qu'il voit couvert de sang : mais celui-ci, malgré sa blessure, prévient Regiduf, et d'un coup terrible qu'il lui porte sur le bras, il lui fait tomber son épée ; il le saisit, le ter-

rasse, et lui fait crier merci. Milon se relève à son tour ; il prend l'épée de Regiduf, et reçoit ce prince, devenu son tributaire, des mains du brave Gerard.

Le combat étant terminé, quatre hauts barons furent appelés de chaque côté. Milon reçut la foi de Regiduf en leur présence ; la paix fut jurée de part et d'autre, selon le traité précédemment signé.

Gerard, comme vainqueur, remit avec noblesse aux seigneurs Sesnes le corps, les armes et les chevaux de leurs compagnons. Regiduf se retira dès le même jour avec son armée ; et Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde blessure de Gerard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce prince le fit entourer par sa baronnie ; et, le faisant précéder par ses trompettes et par ses hérauts qui le proclamaient comme le vainqueur de cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée et du peuple de Cologne, que Gerard traversa la cité ; et la belle Englantine accourut, suivie de ses femmes qui portaient des fleurs et des couronnes de laurier. Milon les refusa toutes. C'est à ce brave chevalier qu'elles sont dues, leur dit-il, en leur montrant Gerard ; je lui dois et mon honneur et ma vie. Gerard, affaibli par la perte de son sang et par la douleur que lui causait sa blessure, fut tiré doucement de la litière, et mis sur un brancard léger, que les dames de la cour couvrirent de fleurs, et qu'elles voulurent porter elles-mêmes. Florette saisit ce

moment de soutenir sa tête, qu'elle pressa plus d'une fois bien tendrement. Rien n'échappe aux yeux d'une rivale ; et quoique Gerard, pâle, abattu, n'eût point l'air d'être sensible à ces douces caresses, elles rallumèrent la jalousie d'Euglantine, et la déterminèrent plus que jamais à recourir à l'art de sa gouvernante. Celle-ci passait pour être plus habile que tous les mires de la Germanie pour guérir les grandes blessures, et Milon lui confia le soin de traiter celle de Gerard.

Le corps du sénéchal avait été emporté du champ de bataille avec tous les honneurs militaires, et il fut déposé dans la basilique de Cologne, en attendant les magnifiques obsèques que Milon ordonna de préparer. Sa charge, la plus noble de la cour, étant vacante, le duc crut la devoir au chevalier qui venait de lui sauver la vie ; et toute sa cour applaudit à son choix.

On imaginera sans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine et de Florette, tant que les jours de Gerard furent en danger. Malgré le rang de la princesse, elle suivait souvent sa gouvernante, lorsque celle-ci levait les appareils ; souvent ses belles mains s'occupaient de ce soin avec elle, sans que Gerard pût s'en apercevoir. Florette, de son côté, savait trouver mille prétextes pour le voir : elle lisait les romans de la Table Ronde près de son lit, et choisissait toujours ceux qui pouvaient faire entendre à Gerard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappelait cette douce idée, plus le fidèle comte de Nevers s'occupait

de sa chère Euriant ; et rien ne pouvait le consoler d'être hors d'état de partir, et de voler à sa recherche.

Gerard commençait à reprendre des forces, et sa blessure était presque refermée, lorsqu'un songe affreux vint porter le trouble dans son âme. Il lui sembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduisaient en chemise vers un bûcher. Il lui sembla que sa mie lui reprochait sa cruauté, qu'elle l'appelait à son secours ; et l'impression que lui fit cette voix si chère le réveilla tout en larmes, et lui parut être un avis du ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avait reconnu l'innocence. Il fait un effort, il se lève de son lit, et voyant que l'aurore commence à dissiper les ténèbres de la nuit, il essaie de se couvrir de ses armes ; mais la douleur que lui cause sa blessure, ne lui permet pas même de porter son haubert. Cependant, entraîné par l'amour, et par la terreur que le songe a portée dans son âme, rien ne peut l'arrêter ; il s'enveloppe seulement d'un long manteau fourré, ne prend que son épée, et descend par un escalier dérobé pour aller vers les écuries : il espère avoir la force d'y seller lui-même un cheval, et de sortir de Cologne avant que personne soit réveillé dans le palais. Mais le froid du matin le saisit ; l'effort qu'il fait en poussant la porte pesante de l'écurie, fait r'ouvrir sa blessure, son sang coule, et l'instant d'après il tombe sans connaissance. Heureusement la gouvernante d'Euglantine traversa, peu de moments après, cette même cour ; elle allait cueillir des herbes avant le lever du soleil, pour composer de nouveaux ap-

pareils. Son étonnement fut extrême, en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie, et le pavé rougi par du sang; elle jette de grands cris ; on accourt ; on relève celui que l'on croit assassiné. La gouvernante reconnaît Gerard, le fait porter dans son lit, lui rend l'usage de ses sens, et lui fait les plus tendres reproches sur son imprudence, et sur le dessein qu'il a de quitter la cour de Milon.

Gerard, pénétré de son état présent, et touché des soins de la gouvernante, lui dévoile le fond de son âme, lui raconte toutes ses aventures, la conjure de tâcher de hâter sa guérison, et lui demande un secret inviolable.

La gouvernante connut bien par ce récit, qu'elle n'avait d'autre ressource que celle d'un pouvoir surnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aise de savoir qu'il était, par sa naissance, digne d'épouser Euglantine ; et, craignant qu'emporté par une passion aussi vive, il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper, elle n'hésita plus à composer un philtre pareil au boire amoureux que la blonde et charmante Yseult et le brave et beau Tristan avaient autrefois partagé. L'aventure de l'évasion que Gerard avait tentée, fut tenue secrète ; mais dès le même jour, la gouvernante employa tous les secours de son art pour composer son philtre, qu'elle remit entre les mains d'Euglantine, en lui disant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du soir serait levé.

On croira sans peine qu'Euglantine fut exacte à se rendre près de Gerard à l'heure marquée. L'adroite gouvernante assura le blessé, que ce

baume, pris intérieurement, hâterait sa guérison ; il n'osa le refuser, le vase étant présenté par la main d'Euglantine, et la voyant elle-même en faire l'essai. Il but la liqueur dangereuse ; et celle qui la lui présentait ne put douter de sa puissance, lorsque reprenant le vase de sa main, elle sentit qu'il baisait tendrement la sienne.

La gouvernante voulant achever de tromper Gerard et ceux qui se trouvaient alors dans la chambre, dit qu'il fallait laisser reposer le blessé, tira ses rideaux, et sortit avec sa pupille, en l'abandonnant aux nouveaux sentiments qu'elle prévoyait devoir s'emparer de son âme. Hélas ! elle ne réussit que trop bien dans ses desseins ; étourdi par la force de ce philtre, Gerard ferma bientôt les yeux, s'endormit : mais ce ne fut plus sa fidèle mie qu'il revit dans ses songes ; l'image d'Euglantine fut la seule qui se présenta : jamais son imagination n'avait pu lui peindre Euriant avec plus de charmes : et lorsqu'il se réveilla, séduit par le nouveau feu qui brûlait dans son sein, il prit pour un véritable amour les desirs ardents qu'il sentait naître. Il n'avait jamais aimé que sa mie : son peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvait dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée ; et nous nous garderons bien de rapporter mille petits détails du bonheur imparfait qui soutint son illusion. La gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus sévère que la vieille Gondrée. Sa pupille était assez heureuse pour avoir bu du même philtre ; il lui faisait oublier l'art qu'elle avait employé pour séduire Gerard : les desirs sans cesse renais-

sants de ce beau chevalier égalaient presque les siens ; Englantine ne desirait rien au-delà du bonheur dont elle jouissait. Peut-être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Englantines partagent, sans aucun prestige magique, une si douce illusion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque temps, ces deux êtres qui ne connaissent plus que les plaisirs de l'amour, et qui ne jouissent pas de ce sentiment intérieur qui le rend maître de nos âmes, de ce sentiment profond qui peut apprécier les desirs comme un bienfait nouveau de ce dieu, mais non comme le plus nécessaire. Occupons-nous plutôt de la tendre et malheureuse Euriant ; elle seule, en ce moment, doit intéresser une âme honnête et sensible.

Le duc de Metz, lorsqu'il remit Euriant entre les mains de sa sœur, n'avait pas prévu l'obstacle qu'il apportait lui-même à ses desirs. L'aimable Alfrède (c'était le nom de cette sœur) était une des princesses les plus vertueuses de l'univers. Elevée avec un de ses cousins, comme Euriant avec le sien, elle avait été presque aussi sensible qu'elle : mais, n'ayant point eu pour gouvernante une madame Gondrée, elle n'avait connu que le bonheur d'aimer ; et son amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la religion seule l'avait empêchée de se donner la mort ; une douleur profonde l'avait pénétrée ; et son âme tendre et sensible, s'élevant à la source des consolations intérieures, elle avait fait le vœu de consacrer le reste de sa vie au culte des autels. Son frère, qui l'aimait tendrement, l'avait empêchée de prendre le voile, et la retenait dans

son palais : mais, quelque mariage sortable qu'il eût pu lui proposer, Alfrède était restée inébranlable dans la résolution de passer sa vie dans la retraite et dans la prière.

Le duc de Metz, en remettant Euriant entre ses mains, ne lui cacha rien de son aventure, ni des propos étranges que cette jeune personne avait tenus dans les premiers moments de son enlèvement. Alfrède en eut horreur; mais ayant jeté les yeux sur Euriant, qui tenait les siens baissés en sa présence, elle la trouva si jeune, son air lui parut si doux et si modeste, qu'elle se sentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ses femmes en qui elle se confiait le plus, de veiller sur cette jeune fille, de la loger auprès d'elle, et de lui rendre compte de sa conduite, et des propos qu'elle tiendrait lorsqu'elle se trouverait en liberté.

C'est un ange, dit quelques jours après cette femme à la princesse; oui, madame, c'est un ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle est près de moi, la pauvre enfant passe sa vie dans la prière et dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle; je pense bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher son état et son nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir son cœur; peut-être, madame, réussirez-vous mieux vous-même à pénétrer ses secrets : permettez que je vous l'amène. Alfrède y consentit; et cette femme alla chercher Euriant, qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfrède, elles trouvèrent la princesse en prières. Euriant se mit à genoux derrière elle; elle s'aperçut qu'Al-

frède poussait des soupirs douloureux, et qu'elle versait des pleurs en levant ses bras vers le ciel. Hélas! se dit-elle, elle est donc bien malheureuse! mais ses maux ne peuvent naître ni de l'injustice, ni de l'abandon d'un époux adoré. Cette idée funeste fit, en ce moment, une si forte impression sur elle, qu'elle perdit connaissance, et qu'elle tomba sur ses mains, en poussant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfrède se releva, courut elle-même pour la secourir; elle aida la femme qui l'avait amenée à la porter sur un lit de repos; elles la délacèrent pour l'aider à respirer; et, découvrant son beau sein, Alfrède aperçut la violette. Elle la considérait encore, lorsque Euriant, en reprenant ses esprits, fit un nouveau cri, referma promptement son corset et sa collerette, et se mit à verser un torrent de larmes. Que pouvez-vous craindre de nos soins pour vous, lui dit doucement Alfrède? — Ah madame! madame! s'écria-t-elle, pardonnez à mon premier mouvement. Hélas! ce que vous venez de voir est la cause de mes malheurs, et le sera bientôt de ma mort. Non, s'écria-t-elle une seconde fois en se jetant à ses pieds, non, je ne peux résister à l'horreur de paraître plus long-temps criminelle aux yeux de la vertu même! Hélas! madame, vous rougirez peut-être de ma première faiblesse: mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs. A ces mots, elle allait commencer le récit de ses aventures, lorsque Alfrède, cédant à la douce sympathie, l'embrassa, la fit asseoir auprès d'elle; et l'ayant à la fin calmée, Euriant lui fit un récit fidèle de ses infortunes.

Alfrède ne put l'écouter sans verser bien des larmes ; elle l'embrassa tendrement. Hélas ! madame, lui dit-elle, quelque malheureuse que vous soyez dans ce moment, l'espérance vous reste ; la justice et la bonté du ciel peuvent vous réunir avec votre époux ; et vous lui prouverez votre innocence : mais moi, malheureuse, rien ne peut finir mes peines et mes regrets ; j'ai perdu celui qui m'attachait à la vie : suivez-moi, je m'expliquerai mieux. A ces mots, elle la conduit dans son oratoire ; elle ouvre une petite armoire, en tire une boîte d'or formée en cœur : Voilà, lui dit-elle, tout ce qui me reste du plus aimable des chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi, fut percé d'un coup de lance, et le même coup a porté les regrets et la mort dans le mien. Euriant baisa respectueusement ces tristes restes : Ah ! lui dit-elle, je ne sens que trop que rien ne peut vous consoler ; mais si la plus tendre amitié peut apporter quelque adoucissement à vos peines, c'est sur ce gage sacré que je vous jure de vous être attachée jusqu'au dernier soupir. Mon amant voit encore le jour, mais c'est pour me détester. Ciel ! poursuivit-elle, comment a-t-il pu soupçonner ma foi ? quelque fortes que fussent les apparences, devait-il me condamner sans m'entendre ? Non, madame, je n'espère plus rien : mon sort est aussi cruel que le vôtre ; et mon seul espoir, mon seul desir, c'est de passer les restes d'une vie infortunée auprès de vous, et de mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres.

Alfrède et la belle Euriant se jurèrent sur ce cœur l'amitié la plus fidèle. De ce moment, Al-

frède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le sien. Elles partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, et tous les faibles moyens qu'elles imaginaient pour se distraire de la douleur profonde qui les pénétrait. Alfrède aimait les oiseaux, et souvent elle s'amusait à les apprivoiser et les nourrir elle-même. Euriant s'en amusa bientôt comme elle. Une belle alouette huppée, qu'un oiseleur venait de prendre, lui parut plus digne de ses soins que tous ses autres oiseaux; elle la portait souvent sur son sein, et la faisait manger en son giron. Se promenant un jour dans la campagne, avec Alfrède, elles s'étaient assises à l'ombre, et chacune d'elles disputait sur la beauté de l'oiseau qu'elles avaient apporté. Alfrède faisait admirer à son amie les couleurs changeantes du cou de sa tourterelle; Euriant, voyant que la couleur grise de son alouette, ni même sa belle huppe, ne pouvaient égaler l'arc-en-ciel du cou de la tourterelle, tire en badinant un saphir qu'elle avait à son doigt, et le passe au cou de son alouette pour la parer. Ce saphir était monté sur l'anneau qu'elle avait reçu de Gerard le jour de leurs fiançailles, et leurs noms y étaient gravés. Tandis que les deux jeunes amies disputaient encore sur la préférence que méritaient leurs oiseaux, Alfrède soutenant que les parures qu'on tient de la nature sont préférables à toutes celles qu'on essaie de lui donner, une autre alouette planait sur leur tête; le mois de mai répandait alors le vert brillant, les fleurs sur la nature, et les desirs dans tous les êtres sensibles. Les yeux perçants de l'alouette élevée dans

les airs, aperçurent celle que la belle Euriant tenait dans son giron : elle chanta, et ce chant était le cri de l'amour ; l'alouette d'Euriant l'entendit : ingrate aux soins de sa jeune maîtresse, elle s'échappa de ses mains, s'éleva vers sa compagne ; et toutes les deux, battant des ailes de plaisir en se rejoignant, se perdirent ensemble dans le vague des airs. On imagine sans peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le seul gage qui lui restât de l'amour de Gerard. Ah ! s'écria-t-elle douloureusement, cet anneau m'est enlevé comme son cœur : quel pronostic pour moi ! Son amie fit de vains efforts pour la consoler ; elle rentra consternée dans le palais, et passa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin on vint annoncer à la princesse Alfrède un des principaux chevaliers du duc de Metz son frère. Ce prince, après avoir remis Euriant entre les mains de sa sœur, avait été forcé de partir pour aller défendre ses frontières contre les comtes d'Alsace et de Bitche qui s'étaient réunis pour les attaquer. Le duc de Metz, après quelques actions particulières, avait remporté sur eux une victoire décisive ; il leur avait enlevé plusieurs étendards qu'il envoyait à sa sœur, en annonçant son prochain retour : le duc avait fait partir d'abord un chevalier nommé Meliatir, avec l'ordre secret de s'informer quelle avait été la conduite d'Euriant en son absence, et de lui dire qu'il était toujours dans les mêmes dispositions pour elle. Le duc, qui croyait Méliatir digne de sa confiance, n'avait caché ni son amour, ni ses soupçons à ce chevalier ; et Miliatir avait toujours passé sa vie

avec des femmes assez perverses pour lui donner mauvaise opinion de ce sexe, et pour le croire capable de toutes les infamies dont Euriant s'était elle-même accusée. Il fut très-surpris de voir cette jeune personne dans une aussi grande faveur auprès de la princesse, et d'apprendre même qu'elle n'avait plus d'autre lit que le sien; il fut frappé de sa beauté dès qu'elle parut à ses yeux, dans cette simple parure du matin qui sied si bien à la jeunesse.

Alfrède avait fait entrer Meliatir dans son appartement, peu de moments après être sortie de son lit; et la belle Euriant n'avait eu que le temps de s'envelopper d'une robe, et de relever à moitié sous sa coiffure les boucles de cheveux qui s'en étaient échappées. Elle parut charmante à ce présomptueux chevalier : mais ni la noblesse de la figure d'Euriant, ni la faveur dont Alfrède l'honorait, ne détruisirent dans son âme vile et capable de tous les crimes, l'idée de ceux qu'il croyait qu'Euriant avait autrefois commis : la regardant comme une conquête facile, il chercha les moyens de la voir en particulier. Le plus qui puisse m'en arriver, se dit-il, c'est de la trouver cruelle; si le duc en est un jour instruit, il ne pourra trouver étrange, après tout ce qu'il m'en a dit lui-même, que j'aie éprouvé sa vertu, je saurai même m'en faire un mérite auprès de ce prince, en lui disant que j'ai voulu savoir par moi-même si l'étrange aveu qu'elle a fait n'était qu'une feinte. Plein de cette idée, il prit un moment où la jeune Euriant avait couru pour ouvrir une fenêtre assez éloignée, croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avait perdue

la veille : il l'aborda d'un air respectueux, et lui dit que le duc de Metz l'avait chargé de lui parler en particulier pour une affaire importante qui regardait la princesse Alfrède, et que le duc ayant appris la tendre amitié qui l'unissait avec sa sœur, il la choisissait pour la prévenir sur les propositions qu'il avait à lui faire. Comment l'innocence, hélas! pourrait-elle se défendre du crime réfléchi?.... Euriant prenait un trop vif intérêt à la princesse, pour hésiter d'écouter Meliatir. Elle connaissait tous les appartements du palais : elle en choisit un où, sans crainte d'être interrompue, elle pouvait écouter Meliatir, et l'y conduisit elle-même. Il douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avait de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent-ils entrés dans la chambre, que Meliatir en ferma la porte, embrassa les genoux d'Euriant, et lui fit la plus brusque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée, et voulut sortir de la chambre : Meliatir, aimant à croire que ce premier refus n'était qu'une feinte, s'empara de ses mains ; il osa plus encore, il la prit dans ses bras. L'auteur ne dit point par quel hasard Euriant, le moment d'après, n'eut plus d'autre moyen pour se défendre des attentats de ce scélérat, que de lui donner un coup de pied dans le visage, assez violent pour lui briser la moitié des dents, le défigurer, et le mettre tout en sang : il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir, étourdi de la violence du coup, et de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre

de la princesse ; mais trop vertueuse pour tirer vanité d'un pareil triomphe, trop bonne pour accuser un lâche qu'elle avait puni, elle garda le silence. Pour Meliatir, après avoir essuyé son sang, il se retira, la rage dans le cœur, par un escalier dérobé ; cherchant à cacher sa honte et son état, et alla se renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connaissait les appartements du palais ; il se munit d'un poignard, et, sur la fin du jour, il se cache, pendant le souper de la princesse, dans l'intérieur de son appartement : il attend qu'elle soit couchée, à son ordinaire, avec Euriant ; il leur laisse tout le temps nécessaire pour s'endormir profondément. Sortant alors, avec des souliers de feutre, de sa retraite, il s'avance doucement près du lit, il entr'ouvre les rideaux ; un faible rayon de la lune lui fait reconnaître Alfrède ; il la poignarde, et le coup lui perce le cœur si rapidement, qu'elle expire sans jeter le moindre cri. Le scélérat, avec la présence d'esprit qu'une âme atroce peut seule conserver dans le crime, prend doucement la main d'Euriant, la pose sur le sein d'Alfrède, se retire, et sort du palais sans être aperçu.

Le duc de Metz, pendant cette même nuit, avait profité de la clarté de la lune ; il était parti sur le soir de Nancy ; des chevaux de relais, pris à Pont-à-Mousson, l'avaient conduit aux portes de Metz, au lever du soleil : plus il s'était rapproché d'Euriant, plus la passion qui l'animait pour elle s'était rallumée : il revenait victorieux ; et, desirant revoir Euriant et sa sœur à leur réveil, il espérait les surprendre, recevoir les ca-

resses d'une sœur tendrement aimée, voir celle dont il conservait l'idée la plus charmante, annoncer lui-même et sa victoire et la paix à ses sujets; et quand il entra dans Metz, il crut arriver au terme de la plus douce et de la plus paisible félicité : un rêve si flatteur allait être suivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la cité; les gardes le reconnaissent, jettent des cris de joie; le peuple se réveille, court aux portes, aux fenêtres, reconnaît son souverain; et les acclamations le suivent, le précèdent même jusqu'aux portes du palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette princesse pour la réveiller; et le premier spectacle qui s'offre à leurs yeux, c'est un ruisseau de sang qui paraît avoir coulé jusqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation; le duc de Metz qui les suit de près entre avec elles : le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est Alfrède poignardée, et Euriant qui s'éveille, tenant encore sa main ensanglantée sur le sein de cette princesse. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts; Euriant jette le plus douloureux de tous; et se penchant sur le visage froid d'Alfrède, elle s'évanouit.

Toutes les apparences accusaient Euriant de ce meurtre horrible : les faux aveux qu'elle avait faits au duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle, la font paraître à ce prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint; il n'écoute que sa fureur; il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embrasse encore, et la fait enfermer dans une prison obscure. Bientôt toute la haute baronnie arrive, et se rassemble près de

son souverain ; ils le trouvent baigné de larmes. Ce prince leur montre le corps ensanglanté de sa sœur, et raconte toutes les circonstances qui font croire Euriant coupable de ce crime. Un cri général s'élève ; Meliatir, qui paraît dans ce moment, se porte accusateur contre Euriant, l'accuse de félonie au premier chef, et demande que, selon les lois, elle soit condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un seul chevalier (c'était le grand référendaire) suspend l'arrêt qui va la condamner : il fait sentir aux chevaliers assemblés, qu'il est peu vraisemblable qu'une personne de cet âge ait pu se porter à commettre un pareil crime ; qu'il l'est moins encore qu'elle soit restée tranquille auprès du corps d'Alfrède après l'avoir assassinée : il ramène le plus grand nombre des chevaliers à son opinion. Le duc est éperdu ; il écoute Meliatir et le référendaire, tour-à-tour, sans se décider ; et ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le comte de Bar son oncle, passe pour être l'oracle de son temps et le plus juste de tous les princes ; il le conjure de le faire appeler pour avoir son avis, et de suspendre l'arrêt d'Euriant jusqu'après son arrivée et sa décision.

Le duc de Metz, quoique fortement prévenu contre Euriant, craignit d'ensanglanter son arrivée par un supplice injuste ; et de peur qu'un jour il ne lui fût reproché, ce prince suivit l'avis de son grand référendaire : il écrivit à son oncle, et se contenta d'ordonner qu'Euriant fût gardée dans la prison ; un reste de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien, et qu'une des femmes de sa sœur adou-

cît par sa présence l'horreur d'une détention qui pouvait être injuste, quoique les apparences les plus fortes déposassent contre elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avait été d'abord confiée, s'offrit d'elle-même pour aller lui tenir compagnie; cette fille vertueuse, quelqu'affligée qu'elle fût de la mort de sa maîtresse, avait une trop haute idée de la belle Euriant, pour la croire capable d'un crime aussi détestable : elle courut à la prison; elle eut peine à calmer son désespoir; elle la trouva dans un état affreux, les cheveux épars, le sein meurtri, demandant la mort, et cherchant tous les moyens de se la donner.

Quelque sensibles que nous soyions aux nouveaux malheurs d'Euriant, nous sommes obligés de retourner à Gerard qu'elle adorait toujours, quoiqu'il fût cause de toutes les peines mortelles qui l'accablaient, et quoique involontairement il fût alors bien coupable. Le boire amoureux avait tellement troublé la raison de l'ancien comte de Nevers, qu'Euriant était absolument bannie de son souvenir. Euglantine avait l'art de lui préparer sans cesse de nouvelles fêtes, et de les disposer de façon à se ménager sur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connaissait plus d'autre bonheur que le plaisir. L'auteur prétend même que Florette eut l'adresse de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivait tous les sens de Gerard; mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-sept ans, pour croire qu'elles prodiguent leurs faveurs sans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine et de Gerard devinrent si publiques, que la gouvernante craignit que quelques vieilles scrupuleuses, ou quelques barbons bien tristes et bien fâchés de n'être plus aimables, n'allassent faire quelque rapport au duc Milon. Elle résolut de les prévenir ; et, s'enfermant avec le duc dans son cabinet, elle lui révéla les secrets que Gerard avait eu l'imprudence de lui confier ; elle l'avertit même de la passion que sa fille avait pour lui. Il a tout ce que vous pouvez lui desirer, dit-elle, du côté de la naissance, du courage et de la renommée ; profitez du trouble que j'ai su répandre dans son esprit. Qui pourriez-vous choisir parmi tous les chevaliers, qui fût plus digne de devenir votre gendre ? Milon en convint, et dès le même jour il fit appeler sa fille et Gerard en sa présence ; il leur proposa de les unir. Euglantine trouva sa réponse dans son cœur ; Gerard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine ; et dans ce moment ils étaient si tendres, qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre, et que sa réponse fut d'embrasser les genoux de Milon, et d'accepter la main de sa fille et ses bienfaits. Le duc alors déclara publiquement et la naissance de Gerard, et le choix qu'il avait fait de ce prince pour être son gendre et son successeur : toute la baronnie de Milon applaudit à son choix, et n'envisagea plus Gerard que comme son souverain présomptif. Quel évènement en effet pouvait-on prévoir qui dût s'opposer à celui dont l'apparence était si forte ?

Il était d'usage à Cologne que toutes les demoi-

selles de haut parage fissent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces, dans une abbaye de vierges consacrées au culte du Seigneur ; la fille du souverain n'en était point exempte ; et, quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de se séparer de Gerard pendant ce temps, l'espoir certain de se l'attacher par des liens sacrés, la fit entrer dès le jour suivant dans cette retraite : mais, craignant en son absence les effets du boire amoureux, presque autant qu'elle les avait aimés jusqu'alors, elle eut grand soin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle jusqu'au moment heureux où cette rivale ne serait plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gerard ; il cherchait à charmer son ennui ; et ne pouvant plus aller les matins à la toilette de la princesse, il montait à cheval, prenait son épervier sur le poing ; et, suivi d'un jeune écuyer qu'il s'était attaché depuis quelque temps, il parcourait la plaine, et s'amusait à prendre des alouettes et des becfigues qu'il savait qu'Euglantine aimait, et que le jeune écuyer portait à la tourière du couvent. Cinq jours étaient écoulés déja ; Gerard, en montant à cheval le sixième, vit avec un plaisir bien vif, en passant vis-à-vis de la grande basilique, qu'une multitude d'ouvriers était employée à l'orner. C'est demain, se disait-il, que la belle Euglantine sera rendue à ma tendresse ; c'est le jour heureux d'après qu'elle me jurera de m'aimer toujours. Il achève de traverser la ville ; il entre dans la plaine, il jette à mont son épervier : mais ce jour sa chasse fut très-malheureuse ; il semblait que tous les

rouges-gorges et tous les becfigues du pays se fussent retirés dans le fond de la grande forêt ; et l'épervier, fatigué de battre l'air en vain, s'était venu reposer sur le poing de son maître.

Gerard était prêt à reprendre le chemin du palais, lorsqu'il entend une alouette chanter au-dessus de sa tête, mais élevée presque jusque dans la nue : le comte l'aperçoit à peine ; cependant il anime, il déchaperonne son oiseau, le lance après elle, et le voit s'élever rapidement. Gerard n'espérait plus qu'il pût atteindre sa proie, et l'avait déja presque perdue de vue, lorsqu'il le vit se rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avait liée dans ses serres. Il vole à son oiseau qui venait de se repaître de la cervelle de la pauvre alouette, et qui la lui laissa prendre de sa main. Gerard fut bien surpris, en voyant briller une pierre précieuse entre les plumes du cou de cette alouette ; il le fut encore bien davantage, lorsqu'il reconnut que cette pierre était montée pour former une bague, et qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avait mise lui-même au doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles.

Il n'est aucune magie, aucun philtre qui puisse résister au pouvoir du véritable amour ; il n'est aucun prestige assez puissant pour ne pas se dissiper à la lueur de son flambeau. Le charme du philtre perd sa force. Gerard baise mille fois cet anneau, l'attache sur son cœur, qui déja n'est plus occupé que de sa chère Euriant et du bonheur de la savoir innocente. Mon enfant, dit-il au jeune écuyer, prends mon oiseau, retourne à Cologne, présente cet épervier

et cette alouette à la belle Euglantine ; dis-lui que c'est à ces deux oiseaux que je dois le retour de ma raison ; que ma lance et mon épée seront toujours à son service, mais que je dois mon cœur et ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, et garde-toi bien de me suivre. A ces mots, Gerard s'éloigne, gagne la forêt ; et le jeune écuyer, tout en larmes, retourne à Cologne, et porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon, en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gerard, et lui répétant ce que le chevalier l'a chargé de dire à sa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gerard ; mais se rappelant tout ce que la gouvernante avait rapporté de l'éducation, des amours, des fiançailles et des malheurs de ce chevalier, il convint en lui-même que, loin d'être coupable, il n'avait fait qu'obéir aux lois de la religion et de la chevalerie, en retournant à la recherche d'Euriant, puisqu'il avait des preuves de son innocence.

On croira sans peine que le désespoir d'Euglantine et de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gerard : mais elles étaient bien jolies, bien promptes à s'enflammer. Espérons, avec l'auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des consolateurs, et ne nous occupons plus que du fidèle et malheureux Gerard.

Ce prince, absolument revenu de l'égarement dans lequel le philtre l'avait jeté, ne pensait qu'à réparer le temps qu'il avait perdu dans la cour de Milon. Il traversa la forêt ; et, suivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine

allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux et sauvages qu'il traversa. Il redressa des torts; il détruisit des brigands dans leurs retraites; il abolit *plusieurs males coutumes* établies dans quelques châteaux; il punit des chevaliers *outrageux et felons* pour les belles; il se couvrit de gloire : il fit plus, le tendre souvenir d'Euriant le rendit insensible à la reconnaissance de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avait sauvées d'un péril qu'elles voulaient bien courir avec lui, et nous avouons même, en l'admirant, que nous sommes très-étonnés qu'il ait pu leur résister. Jeunes beautés, qui méritez des amants fidèles, gardez-vous de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges, et principalement sur les bords de la Meurthe et du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gerard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portait sur son cœur, et qu'il baisait à tout moment.

Sa dernière aventure l'avait conduit à Saint-Avold; il était descendu dans une riche abbaye de cette ville. L'abbé de ce monastère était homme de naissance; deux de ses frères étaient chevaliers : il recevait magnifiquement tous ceux que le hasard conduisait à son abbaye; et, quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de chevalier à l'épervier, Gerard qui, par reconnaissance, en avait fait peindre un sur son bouclier, la renommée l'avait instruit des grandes actions que ce chevalier venait de faire; et l'abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. Je vous presserais, dit-il à Gerard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je

n'étais obligé de partir demain matin pour Metz; notre souverain a mandé tous les barons, les abbés et les maires de ses États pour y former son parlement, auquel le comte de Bar, son oncle, doit présider; ce duc se trouvant intéressé personnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, et n'ayant pas voulu porter aucun arrêt sans l'avis de ses premiers sujets.

L'abbé poursuivit, et lui raconta tout ce qui s'était dit sur le meurtre horrible de la princesse Alfrède, et l'apparence qui déposait contre celle qu'elle avait admise dans son lit. Il rendit à Gerard un compte fidèle de tout ce qui s'était passé lorsque le duc de Metz avait trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'abbé, qui suivait alors le duc, avait été témoin de cette aventure; il avait entendu tous les propos qu'elle avait tenus au duc pour le faire renoncer à l'emmener avec lui. Mais, ajouta-t-il, notre duc la trouvait si jeune et si belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle disait d'elle-même; il la mena dans sa cité de Metz, et la remit entre les mains de sa sœur Alfrède, tandis qu'il allait défendre sa bonne ville de Dieuze, contre les comtes d'Alsace et de Bitche, qui voulaient s'emparer de ses riches salines.

L'abbé poursuivait ainsi son récit, lorsqu'il s'aperçut que le chevalier à l'épervier fondait en larmes, levait les bras au ciel, et paraissait dans la plus violente agitation. Gerard ne répondit point à ses questions en présence de quelques religieux qui soupaient avec eux; mais, prenant le bras de l'abbé d'une main tremblante, il l'entraîna dans son cabinet, où, voyant un ora-

toire, il le fit asseoir, et se mit à ses genoux. Ah ! mon père, lui dit-il, daignez m'écouter et me secourir ; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux vous ouvrir mon cœur. Le bon et vertueux abbé l'embrassa tendrement. Consolez-vous, mon fils ; et puisse l'Etre suprême, qui vous amène au tribunal de ses miséricordes, m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner !

Gerard lui dévoila son âme toute entière ; et l'abbé, touché des dispositions dans lesquelles il trouvait cette âme si pleine de candeur, n'hésita point à répandre sur lui ces grâces du ciel dont il était dépositaire, et lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnaître. Gerard suivit son conseil ; il entra dans Metz avec lui sans aucune arme, et ne conserva nulle marque extérieure de la chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une eire qu'on pouvait facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries, que son père avait attachée à son cou en l'armant chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons et des trompettes annonça l'heure à laquelle le parlement devait s'assembler. Dès que ceux qui le composaient furent dans leurs places, le grand chambellan parut au nom du duc, et dit, de sa part, qu'il demandait justice du meurtre de sa sœur. Le comte de Bar ordonna de faire comparaître celle que les apparences accusaient. Quatre huissiers armés de leurs masses allèrent chercher Euriant.

Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés et pleins de larmes; mais on pouvait remarquer dans son maintien, la noble assurance que donnent l'innocence et la vraie vertu. Après qu'un des premiers légistes eut fait l'exposition des faits, le comte de Bar demanda l'avis des chevaliers, comme à ceux qui tenaient le premier rang dans cette assemblée. Le vieux seigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences se réunissaient contre l'accusée; mais qu'étant parent de Meliatir qui l'avait dénoncée, il se récusait de lui-même, et remettait la cause à la prudence du parlement. Le seigneur d'Apremont qui le suivait, se leva vivement, et déclara que, malgré toutes les apparences, il regardait comme impossible *que si douce et si gente créature se fût portée à pareil excès.* Quel avantage, s'écria-t-il, pouvait-elle tirer de ce meurtre horrible? Son intérêt personnel n'était-il pas de conserver les jours et l'amitié d'Alfrède? Comment n'eût-elle pas dérobé sa tête à la punition certaine de ce meurtre, si sa main l'avait commis? Vous sentiriez-vous capable de ce sang-froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta-t-il en apostrophant Meliatir? Le traître rougit, et prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la scélératesse de l'âme aveugle jusqu'au point de le commettre. Meliatir répondit seulement, et même en balbutiant, qu'il s'en remettait à la pluralité des voix. Le seigneur d'Apremont reprit avec force : Rien ne peut fournir des preuves convaincantes : les apparences qui chargent l'accusée sont combattues par des apparences

contraires. Dieu seul connaît la vérité d'un fait qu'il n'est pas dans la puissance des hommes de vérifier. C'est à son jugement seul, Meliatir, c'est à ce que la justice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Messeigneurs, dit-il en s'adressant au parlement, mon avis est que les apparences les plus fortes sont en faveur de l'accusée, et qu'elle doit être relevée de cette accusation, à moins que Meliatir, au risque de son honneur et de sa vie, ne veuille la soutenir par les armes; et que l'accusée ne puisse, dans le cours de six semaines, trouver un champion pour la défendre. Tout le parlement applaudit au jugement que le seigneur d'Apremont venait de porter. Les seigneurs de Lenoncourt, d'Haraucourt, du Châtelet et de Ligneville, interpellèrent Meliatir, en lui disant qu'il fallait ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritait pas de sentir le remords qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devait être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun chevalier n'oserait prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les chevaliers qui venaient de parler. Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation; et je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière. A ces mots, il alla déposer son gant sur le bureau qu'on avait placé vis-à-vis du comte de Bar.

Quelques moments de silence succédèrent au défi que Meliatir venait de faire; nul chevalier des Trois-Evêchés, ni des deux Lorraines ne se

présenta pour l'accepter ; l'innocence d'Euriant ne leur paraissait pas encore assez prouvée. Tout-à-coup un inconnu fend la presse, s'avance au milieu de l'assemblée, montre ses éperons d'or, relève les pans de son manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à son cou, la porte sur le bureau près du gant de Meliatir : Traître, lui dit-il, c'est moi que le ciel envoie pour te punir ; je suis chevalier ; l'abbé de Saint-Avold répondra de moi. A l'instant l'abbé de Saint-Avold se lève, porte la main sur sa poitrine, et jure qu'il connaît l'inconnu pour être chevalier, et pour être digne de lever le gage de Meliatir, et de lui faire recevoir le sien.

Le comte de Bar et les seigneurs qui se sont levés avec celui d'Apremont, décident tous que Meliatir doit soutenir son dire, qu'il y a juste cause de combat ; et déclarent aux deux tenants qu'ils aient à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur-le-champ on remmène la prisonnière, qui peut à peine jeter un coup-d'œil sur son défenseur, lequel lui tournait alors le dos en parlant au comte d'Apremont. Seigneur, lui disait Gerard, ce n'est pas sans raison que la renommée publie vos vertus et votre haute prudhommie ; j'atteste le ciel que l'accusée est innocente : j'exposerais mille fois ma vie pour le soutenir ; mais le hasard m'a conduit dans ce lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant ; j'espère les porter en votre présence avec honneur.

Jamais Gerard n'avait été plus beau ; jamais son air et ses regards n'avaient porté l'empreinte de plus de noblesse et d'audace. Il venait de re-

voir celle qu'il adorait ; il était près de combattre pour elle : l'espérance et l'amour brillaient dans ses yeux. Le seigneur d'Apremont en fut également surpris et touché ; il le prit par la main : Je vais vous conduire au duc, lui dit-il : quelque soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble et courageux ; et ce prince, dont l'âme est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp abbé, dit-il à celui de Saint-Avold, confiez-moi le soin de ce chevalier jusqu'après l'issue du combat : un secret pressentiment me dit qu'il en sortira couvert de gloire. L'abbé qui ne pouvait savoir le comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espérait que le ciel favoriserait un aussi loyal chevalier.

Le duc de Metz reçut Gerard avec un air d'intérêt et de bonté. L'air noble et la beauté de Gerard firent sur lui la même impression que sur le comte d'Apremont. Chevalier, lui dit-il, je demande au ciel de venger la mort de ma sœur, et je desire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples : mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux.

Le comte d'Apremont conduisit Gerard à son hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes et du meilleur cheval de son écurie, et prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le comte de Bar faisait préparer.

L'appareil du combat entre Gerard et Meliatir avait un air si funèbre, qu'on ne pouvait le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyait un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il était destiné pour Euriant, si son champion était vaincu. A l'autre extrémité, des bourreaux élevaient une potence, et préparaient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberait devait être traîné. Les juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupaient un échafaud. Le grand pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenait deux livres ; l'un était celui de l'évangile, sur lequel les champions devaient jurer ; l'autre contenait les anathèmes et les imprécations que le ministre devait prononcer contre celui dont l'âme serait assez perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompettes, ni les instruments guerriers, n'annoncèrent ce combat au peuple. La cloche d'un béfroi, destinée à marquer l'heure des supplices, avertit une troupe de pénitents, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant dans sa prison. Ils la conduisirent, enveloppée de crêpes mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du grand pénitencier. Les deux chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parrains. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'était point coupable, et versa des torrents de larmes au nom de sa chère Alfrède. Meliatir, pâlissant sous son casque, et pénétré d'une terreur secrète, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le livre sacré. Le prêtre, se tournant vers Euriant : « Acceptez-vous, dit-il, ce chevalier pour vo-

« tre défenseur ? » Elle leva les yeux sur Gerard, et, le reconnaissant alors, quoique son casque fût fermé : Ah Dieu ! s'écria-t-elle... oui, oui, je l'accepte. A ces mots, elle tombe évanouie. Le parrain de Gerard l'arrête, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gerard prête son serment, abaisse la visière de son casque pour le prononcer à haute voix. Le prêtre et les deux parrains croient voir briller un feu céleste dans ses yeux ; Meliatir en frémit : tous deux sont alors séparés, et conduits aux deux extrémités de la lice.

Les juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant *Laissez aller*.... les deux chevaliers baissèrent leurs lances, et s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats : la force de ce choc et celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, et tombèrent avec leurs maîtres, qui restèrent quelques instants étourdis sur l'arène : se relevant enfin, et tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante : mais bientôt ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes ; et le combat se soutint près d'une heure avec assez d'égalité. Gerard ayant alors jeté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, et les bras élevés vers le ciel. Gerard l'implore à son tour : Grand Dieu, dit-il, soutiens mon bras, et dé-

fends l'innocence ! A ces mots, il précipite ses coups sur son ennemi, l'étonne, le fait reculer, le poursuit, le frappe sans cesse : il le pousse enfin près de sa chère Euriant ; et d'un coup terrible qui le blesse à mort, il le renverse à ses pieds. Gerard le désarme, arrache son casque, le porte aux pieds d'Euriant, et retourne sur Meliatir pour lui faire avouer son crime. Je meurs, dit-il ; je reçois une juste punition de mes forfaits : appelle les juges du camp. Ils accourent ; Meliatir avoue la trahison horrible qu'il a commise, et l'instant d'après il expire.

Il n'était point en usage que les combats livrés pour crime de félonie, et qui se décidaient par celui que l'on nommait alors *le jugement de Dieu*, fussent honorés des regards du souverain ; il se tenait ordinairement dans quelque maison voisine, avec ses hauts barons, jusqu'à ce que les juges du camp vinssent lui rendre compte de l'évènement. Un des juges courut aussitôt avertir le duc de la mort et de l'aveu du coupable Meliatir. Ce prince accourt avec les comtes de Bar et d'Apremont ; ils voient avec horreur le corps du scélérat étendu sur la poussière : mais leur surprise est extrême, en trouvant le chevalier vainqueur et l'accusée à genoux, à quatre pas l'un de l'autre, se tendant les bras, et se criant mutuellement merci. Euriant, ignorant encore que Gerard connût son innocence, et se trouvant coupable de ses malheurs, implorait sa pitié. Gerard, qui l'avait abandonnée dans la forêt, et qui ne pouvait se consoler d'avoir soupçonné sa foi, lui demandait pardon à grands cris. Les seigneurs lorrains et le duc les entourent ;

quelques-uns des barons qui se sont trouvés à la cour plénière de Louis, et présents au pari de Liziard, les reconnaissent et les nomment. Un sentiment également tendre et généreux pénètre le duc de Metz; il court à ces tendres amants, les relève et les réunit dans ses bras. Gerard se jette une seconde fois aux pieds d'Euriant: Je connais ton innocence, s'écrie-t-il; je suis le seul criminel: pardonne-moi, chère Euriant, ou je vais expirer à tes yeux. Ah! Gerard, Gerard, tout est oublié, puisque tu me trouves digne de toi. A ces mots, elle passe ses bras à son cou, confond ses larmes avec les siennes; et tous les spectateurs attendris ne peuvent refuser les leurs à cette réunion si touchante.

Tandis que le duc aide Gerard à reconduire Euriant triomphante dans son palais, les juges du camp donnent au peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Meliatir traîné sur une claie autour do la lice, et pendu ensuite par les pieds.

Le duc de Metz, trop noble et trop généreux pour rien déguiser à Gerard, lui fit part de la rencontre qu'il avait faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avait senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avait forcé de lui faire; et du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'était servie pour arrêter ses transports, et pour porter ses barons à s'opposer à ses premiers mouvements. Il finit par leur offrir ses troupes, ses trésors, et jusqu'au service de sa personne pour rentrer dans le comté de Nevers, et pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziard. Le comte de Bar fit les mêmes offres à Gerard,

et les seigneurs lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste. — *Belle*, dit alors Gérard à sa mie, *ci voyez comme vertu reçoit guerdon de noblesse, et comme noblesse engendre toujours vertu. Oui, chier sire*, dit-il au duc de Metz, *bien est assez que vous m'ayiez rendu ma mie ; point n'est juste qu'exposiez vos hommes pour moi : plaise à Dieu et au bon roi Louis, justice me sera donnée. Je raurai ma comté de Nevers ; et c'est de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaiderai.*

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gerard. Le duc le fit revêtir des habits les plus superbes, et des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, quelque fût la joie qu'elle eût d'avoir retrouvé Gerard, elle ne voulut se couvrir que d'habits de deuil ; et ce ne fut pas sans verser bien de nouvelles larmes qu'elle s'assit à la table du duc, dans la place qu'elle avait vue souvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du festin, on annonça l'écuyer du comte d'Alost au duc de Metz. Ce jeune écuyer, d'une naissance illustre, reçut le meilleur accueil ; il revenait de la cour de Louis-le-Gros, qu'il avait laissé depuis quelques jours avec toute sa maison à Montargis : Sire, dit-il, le comte d'Alost, votre cousin, m'envoie pour vous apprendre que le comte de Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une dispute très-violente avec Liziard, comte de Forest et de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs sur les lâches moyens dont il s'est servi pour enlever la comté de Nevers au jeune Gerard, qui n'a pas senti les conséquences d'un pari fol-

lement hasardé, et qui non-seulement a mis au jeu son héritage, mais aussi la réputation de la belle Euriant de Dammartin, sa nièce. Ils en seraient venus aux mains, si le roi n'eût interposé son autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'est un tournoi, dans lequel vous paraîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous seconder. Ces sortes de combats exercent la noblesse française sans la détruire. J'y serai présent; et la reine Adélaïde couronnera de sa main le vainqueur. Les comtes de Forest et de Montfort se sont soumis à cette décision; et le comte d'Alost, mon maître, qui se prépare pour paraître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le comte de Montfort.

Le duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gerard, et de le mettre à portée de punir le comte de Forest, assura le jeune écuyer qu'il serait prêt avant le temps marqué pour le tournoi, et qu'il y marcherait, lui centième, avec les chevaliers lorrains et des Trois-Evêchés. Il fit appeler le comte de Raijecourt, son grand sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnais pareils, et de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il voulait être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeraient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent chevaliers, parmi lesquels le duc de Metz et Gerard étaient compris, se trouvèrent prêts pour marcher et prendre le chemin de Montargis.

Gerard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant ; il ne pouvait se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, et des périls qu'elle avait courus. Je te pardonne, mon cher Gerard, disait-elle tendrement ; tu n'eusses pas fait ce pari, sans la bonne opinion que ton cœur avait de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi : mon sort était d'en être souvent la victime. — Ah ! chère et fidèle mie, devais-je les croire ? ne devais-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses ? Ce fut en lui baisant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avait passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, et que maintenant il tenait attaché sur son cœur. Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi, lui dit-il ? — Hélas ! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privé pour toujours. — Il est donc perdu sans ressource ? — Ah ! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais. Elle lui raconta aussitôt comment l'alouette avait disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, et la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gerard sourit, tira l'anneau de son sein. Tu vois encore, chère mie, lui dit-il, combien les apparences sont trompeuses. A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa mie, et lui raconta par quel hasard il était entre ses mains ; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avait été précédée : nous osons croire qu'il les avait oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaisirs qui n'ont pas effleuré notre cœur ; et ces moments si vifs et si doux ne

nous restent présents que lorsqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du duc de Metz, ce prince choisit plusieurs dames de sa cour pour accompagner la belle Euriant : leurs parures, leurs haquenées furent semblables aux harnais des chevaliers. Des loups (1) de velours blanc couvraient leurs traits ; et lorsque cette belle troupe fut mêlée ensemble, il eût été bien difficile de reconnaître ceux et celles qui la composaient. Le duc se mit en marche ; il séjourna deux jours à Bar-le-Duc, où l'oncle du duc de Metz promit à Gerard de se rendre à Montargis, et de confondre le lâche et traître Liziard, en présence de Louis-le-Gros. Le duc de Metz, en traversant la Champagne et la Picardie, fut reçu par les seigneurs de la Bove, de Nesles et de Grandpré, qui se préparaient à se rendre à Montargis, pour y tenir le parti du comte de Montfort. La troupe de cent chevaliers, et des dames vêtues de blanc, excita l'admiration générale de toutes les provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du Gâtinais. Dès que le duc de Metz fut arrivé jusqu'à Moret, il écrivit au roi Louis, lui rendit compte de son arrivée, du parti qu'il prenait pour le comte de Montfort, et le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa cour, et qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis, plein d'estime pour le duc de Metz, le plus puissant voisin de ses

(1) Masques.

États, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformerait à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logements commodes pour le duc, et de les faire remplir de tout ce qui pouvait être agréable et utile.

Toute la belle compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis : c'était le jour que Louis avait choisi pour faire la revue générale des chevaliers que le comte de Forest et celui de Montfort avaient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié : il fut obligé de faire tirer au sort ceux qui paraîtraient au tournoi ; mais le respect que l'on eut pour le duc de Metz et de Lorraine, exempta ce prince et sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent chevaliers blancs furent d'abord choisis ; et les cent autres qu'il fallait pour égaliser ceux du parti du comte de Forest, furent tirés de différents quadrilles : les autres furent forcés de demeurer spectateurs.

Ces deux troupes s'étant mises en ordre de bataille l'après-midi, le roi, la reine, toutes les dames, et les anciens chevaliers de la cour se rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux fut la troupe brillante des cent chevaliers blancs. Le roi, passant avec les dames dans les rangs de l'un et de l'autre parti, visita lui-même les armes courtoises dont ils devaient se servir le lendemain, et leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La reine Adélaïde, lorsqu'elle se trouva dans les rangs de la belle troupe du duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ses dames, *que mieux semblaient-ils angelets*

issus de paradis, que chevaliers. Au moment où la reine passait devant Gerard, un léger coup de vent fit tomber une plume mal attachée de sa coiffure : Gerard sauta légèrement à terre, ramassa la plume, et se jetant à genoux : Grande reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher sur mon casque ; j'espère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur. Adélaïde, également spirituelle et pleine de bonté, lui répondit : Gardez-la, chevalier ; quoique votre nom me soit inconnu, vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée. Tous les chevaliers blancs s'inclinèrent respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux, pour remercier la reine de la faveur dont elle honorait l'un d'entre eux ; et Gerard, baisant respectueusement le panache, l'attacha sur son casque, et alla reprendre son rang. Euriant ne parut point à cette revue générale, de crainte d'être reconnue par le comte de Montfort son oncle, et d'être obligée de lever son masque en présence de la reine. Cette princesse s'étant retirée, les chevaliers rentrèrent, et se préparèrent au tournoi du lendemain.

Le son des trompettes annonça le lever du soleil. La seconde fois que le même son retentit dans Montargis, les deux cents chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis et d'Adélaïde sur le balcon royal fut marquée par le même bruit de guerre ; et les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vastes lices que l'on avait préparées. Le présomptueux Liziard, comptant sur sa force et son adresse, fut le premier qui sortit des rangs en défiant le comte de Montfort. Ce comte, en

ce moment, avait été forcé de passer derrière sa troupe pour faire resserrer les sangles de son cheval : Gerard ne put supporter la présence et l'audace de son ennemi mortel ; il courut sur lui la lance en arrêt. Liziard brisa la sienne sur son bouclier ; et Gerard portant la sienne à la visière, renversa sur le sable le comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête ; et Gerard, le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la reine : Madame, dit-il, daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur. Adélaïde reconnut le chevalier au panache qu'il avait reçu d'elle : Sire, dit-elle au roi, de tels présents vous conviennent mieux qu'à moi ; et ce chevalier me paraît bien digne que vous l'acceptiez. Ce brave et chevaleureux prince reçut le casque, détacha de son cou une riche chaîne, et, la passant autour de celui de Gerard : Brave chevalier, lui dit-il, le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner aujourd'hui. Gerard se retira d'un air respectueux, et rentra dans la troupe du duc de Metz, sans avoir été reconnu. Pendant ce temps le comte de Montfort s'était avancé; et, surpris de voir Liziard déja renversé, sans casque, et dans les bras de ses ecuyers qui l'aidaient à se relever, il s'écria : — Qui de vous, chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des dames? Le comte de Briare, proche parent de Liziard, s'avança, courut contre lui, et vola des arçons dès la première atteinte. Les deux tenants ayant donc fait chacun leur joûte d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent, coururent l'une contre l'autre, faisant trembler la terre sous les pieds

de leurs chevaux : l'air retentit au loin de leur choc terrible : la plupart des lances furent brisées, et le milieu de la lice fut couvert de débris, de chevaliers et de chevaux renversés. Louis et Adélaïde, suivant des yeux Gerard qu'ils reconnaissaient à la plume blanche comme à la chaine qu'il venait de recevoir, le virent porter à terre trois autres chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air, et devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les chevaliers, l'épée à la main, se portaient sur leurs armes. Rien ne pouvait résister à celles de Gerard : on le voyait s'ouvrir un passage dans les rangs, s'élancer au milieu des troupes les plus serrées, les mettre en désordre ; et, tour-à-tour, il dégagea le duc de Metz et le comte de Montfort, que ceux du parti de Liziard avaient entourés, et faisaient prisonniers. Gerard, s'attachant à ceux qui paraissaient les plus considérables par la richesse de leurs armes, en fit dix d'entre eux prisonniers, qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la reine. L'usage des tournois ne permettait point aux prisonniers de rentrer dans la mêlée ; ils ne pouvaient plus s'éloigner du balcon royal, qu'ils ne fussent échangés.

Le parti de Liziard allait toujours en diminuant ; bientôt celui du comte de Montfort eut une si grande supériorité, que le roi jeta son bâton. A ce signal, les juges du camp et les hérauts firent cesser le tournoi, et déclarèrent le parti du duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant séparées, allèrent se désarmer ; et Louis ayant assemblé les anciens

chevaliers de sa cour avec les juges du camp, pour prendre leur avis, il fut décidé tout d'une voix que le parti du comte de Montfort était vainqueur; et que *le mieux faisant* de l'un et l'autre côté, et celui qui remportait le premier honneur de cette journée, était le chevalier au panache blanc et à la chaîne d'or.

Louis envoya deux hérauts et l'un de ses chevaliers faire compliment au comte de Montfort sur sa victoire, et le prier de se rendre le lendemain au palais, à la sortie de la messe, et d'amener avec lui le chevalier au panache blanc, reconnu d'une voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. Le comte de Montfort répondit respectueusement au compliment de Louis, et promit de se rendre le lendemain à ses ordres. Il y parut en effet le matin, sans être armé, avec les chevaliers de son parti, vêtus avec la plus grande magnificence, hors les cent chevaliers blancs qui restèrent couverts de leurs armes blanches, la visière baissée, et conduisant au milieu d'eux sept dames masquées, dont celle qui paraissait la principale était conduite par le chevalier au panache blanc et par l'un de ses compagnons : ils se rangèrent en ordre dans un grand salon, où Louis avait fait ordonner au comte de Forest de se rendre, voulant achever d'accommoder et de finir la querelle qu'il avait eue avec celui de Montfort.

Louis et la reine Adélaïde furent très-surpris, en entrant dans le salon, de voir les cent chevaliers blancs la visière baissée, et les dames qu'ils avaient conduites avec eux couvertes de leur masque. Gerard avait alors ôté son panache blanc et sa chaîne ; il tenait l'un et l'autre cachés sous

son bouclier. Louis ayant appelé le comte de Montfort, lui demanda l'explication de ce mystère, et le pria de lui faire connaître du moins celui de ses chevaliers dont il avait admiré la valeur. Permettez, sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connaître qu'en présence du comte de Forest; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds.

Louis fit aussitôt appeler Liziard, qui parut avec une suite peu nombreuse, presque tous ceux de ses compagnons ayant été trop mal traités la veille pour être en état de venir à la cour. Euriant, en voyant ce scélérat dont la trahison avait causé tous ses malheurs, serra la main de Gerard, chancela, serait même tombée, si celles qui l'accompagnaient ne l'eussent soutenue. Gerard, transporté de fureur en voyant son ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air respectueux près de la reine, met un genou en terre, et tirant la plume blanche cachée sous son bouclier : Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache, auquel seul je dois l'honneur du tournoi, et vous demander la permission de le porter le reste de ma vie pour cimier sur mes armes. Adélaïde prit la plume, la passa dans une riche agraffe couverte de diamants, et la rattacha de sa main sur le casque de Gerard qui se prosternait à ses pieds. Se relevant aussitôt, il se met une seconde fois aux genoux de Louis : Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale; elle m'attache à votre majesté pour le reste de ma vie. En parlant ainsi, il baise la chaîne, la remet à son cou, et poursuit : Je suis votre homme, sire; comme tel, je demande justice à mon mai-

tre, et le plus brave prince de l'univers ne peut me la refuser. A ces mots il se lève, se tourne vers Liziard : Comte de Forest, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur, et je demande le combat à toute outrance contre toi. Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en présence de Louis et de toute la cour : Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il ? Fais-toi connaître ; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parais l'être. Gerard indigné se préparait à lever la visière de son casque, lorsque le comte de Montfort arrête sa main ; et sur-le-champ le duc de Metz, le comte de Bar, les quatre chevaliers lorrains que nous avons nommés, s'avancèrent, délacèrent leurs casques, et s'écrièrent avec le comte de Montfort : Sire, nous répondons pour le chevalier inconnu ; sa naissance est égale à celle du comte de Forest, dont le cœur est aussi lâche et perfide que celui de son adversaire est noble et généreux ; ce que nous sommes prêts à prouver *de notre corps et de nos biens envers et contre tous* Louis, au moment que le duc de Metz et de Lorraine ôta son casque, se leva de son siège, et vint l'embrasser : Mon frère, lui dit-il, l'honneur que vous faites à ce chevalier le rend digne de mesurer son épée avec tous les souverains ; et je tiendrais le comte de Forest pour un lâche, ajouta-t-il en regardant Liziard, s'il balançait à défendre son honneur contre le chevalier inconnu.... Non, je ne balance plus, répondit Liziard avec fureur ; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous, que je renonce à l'hommage que je vous

ai prêté, et que je ne voudrais pas tenir de vous un seul éperon.

La réponse audacieuse de Liziard excita parmi les chevaliers l'indignation et le murmure. Comte, lui répondit Louis, je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment, ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la chevalerie. Liziard furieux : Qui que tu sois, dit-il au chevalier inconnu, ta mort vengera mon injure; attends-moi si tu l'oses.... Oui, je t'attends, répondit froidement Gerard.

Tandis que Liziard allait prendre ses armes, Louis et toute sa cour descendirent dans la vaste place du palais, avec le duc de Metz et toute sa suite. Adélaïde resta sur un balcon qui dominait sur cette place : elle appela les dames blanches auprès d'elle, et prenant par la main celle qu'elle avait déja remarquée : Quoique je ne vous connaisse point encore, lui dit-elle, un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais quel qu'en soit l'évènement, comptez sur mes soins et sur ma protection. Euriant embrassa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ses larmes qui coulaient sous son masque, baigna la main de cette charmante reine. Le connétable Matthieu de Montmorenci, touché de ce spectacle attendrissant, et pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier : Ah ! qu'elle est bien digne du plus beau trône de l'univers ! Le connétable adorait en secret Adélaïde : mais le plus vertueux des chevaliers et le plus fidèle sujet de Louis avait tou-

jours retenu cet amour malheureux dans son cœur : quelque rang qu'il tînt à la cour, quelques services éclatants qu'il eût rendus à l'État, son âme aussi fidèle à son maître que passionnée pour Adélaïde, ne s'était jamais laissé pénétrer ; on était même en général persuadé de son indifférence, et qu'il n'était ému que par l'amour de la gloire. Ce chevalier, renommé dans toute l'Europe, et le premier seigneur de l'État, avait refusé constamment la main de plusieurs princesses qui l'auraient fait souverain. Toujours attentif à ce qui pouvait intéresser Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, et lui dit qu'il enviait au duc de Metz l'honneur de l'avoir sous sa garde, et qu'il partagerait celui de la servir en toute occasion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté. Liziard parut à pied, couvert de ses armes, et se souvenant du désavantage qu'il avait eu la veille en combattant à cheval contre le chevalier au panache blanc, il envoya l'un de ses écuyers lui dire qu'ayant le choix des armes et de la manière de combattre, il voulait que ce fût à pied avec la hache et le poignard ; il fit porter en même temps deux de ces espèces d'armes offensives, pour que le juge du camp les visitât et les partageât entre eux.

Gerard fut conduit par le duc de Metz jusqu'au milieu de la place, et le comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parrains, ayant tous deux la visière levée, se mirent à distance égale des combattants, appuyés sur le pommeau de leurs épées : les juges du camp nommés par le roi s'étant approchés, leur

firent prêter serment. Gerard répéta sa même accusation, qui fut suivie du démenti de Liziard ; et les juges se retirèrent, en criant à leurs parrains : *Laissez aller les combattants.* Tous deux s'attaquèrent avec audace. Liziard, plus grand que Gerard, et redoutable la hache à la main, espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par la fureur : le sang-froid et l'âme tranquille de l'amant d'Euriant lui faisaient attendre le moment de punir son ennemi ; et lui rompant la mesure à chaque coup, son bouclier n'en était frappé qu'en effleurant : la pointe de sa hache qu'il portait souvent dans la visière de Liziard, en brisa la grille ; le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, et commençait à l'étouffer sous son casque, et à lui faire perdre haleine. Gerard s'en aperçut ; et, l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang. Gerard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la reine ; et ce fut alors que, levant la visière de son casque, et portant la pointe de son poignard à celle de Liziard qu'il venait de lever aussi : Rends-toi, traître, lui cria-t-il ; avoue tes crimes, et reconnais Euriant et Gerard. Dans ce même instant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache son masque, et se jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnaît, la relève et l'embrasse. Les approches de la mort inspiraient en ce moment un heureux remords au comte de Forest. Le ciel est juste, dit-il d'une voix affaiblie ; achève de

m'arracher une honteuse vie, mais pardonne-moi l'affreuse trahison que je n'eusse point exécutée sans le secours de la détestable Gondrée. Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ses crimes en sa présence, et le pria d'investir le comte de Nevers de la comté de Forest qu'il lui remettait en réparation de son forfait. L'abbé Suger, qui se trouvait présent, fut assez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras, où peu d'heures après ce coupable comte expira.

Louis ramena Gerard triomphant près de sa chère Euriant. Adélaïde et lui prirent les mains de ces deux tendres amants, les unirent; et Suger, qui venait de recevoir les derniers soupirs de Liziard, leur fit renouveler le serment sacré de s'être à jamais fidèles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la cour de Louis et d'Adélaïde. Le prévôt de la cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ses crimes, et la fit expirer dans les flammes. Gerard prêta le double hommage des deux comtés. Ce comte et sa charmante mie s'attachèrent à la cour de leur souverain; ils l'embellirent par leur présence, comme ils embellirent tous les jours de leur vie par la constance de leur amour. Devenus maîtres de Montbrison, de Marsigly et des bords fleuris du Lignon, ils les peuplèrent d'amants fidèles. C'est de Gerard et d'Euriant sa mie qu'Astrée et Céladon sont descendus; et le sang des Châteaumorant, qui coule encore dans les veines de l'auteur de cet extrait, en donna toujours les mœurs à toute sa race.

FIN.

17-027

E801
B582p